





BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

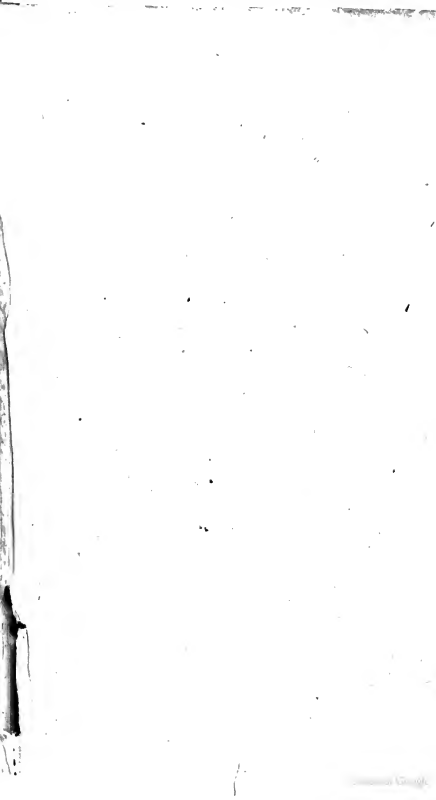
II.^a SALA

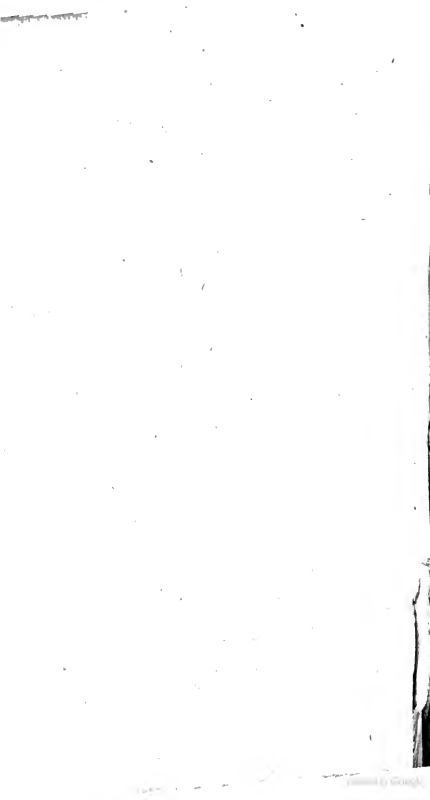
SCAFFALE *B*

PLUTEO *I*

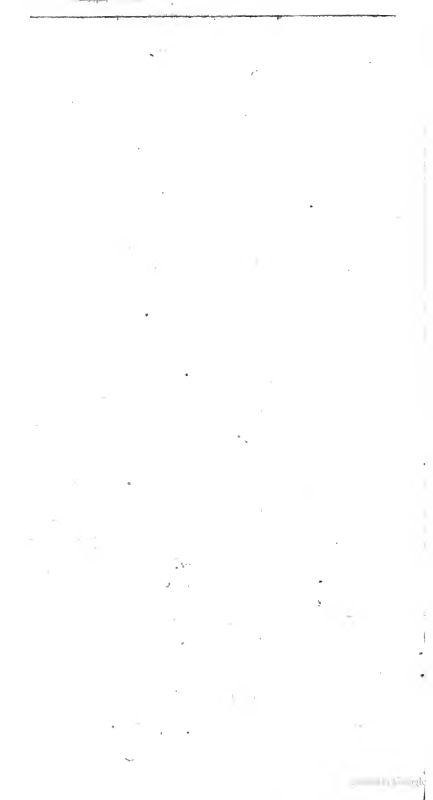
N.^o CATENA *2*

Cy. Sala - B. I. 2





Œ U V R E S
C H O I S I E S
D E M. D O R A T.
T O M E S E C O N D.



ŒUVRES

CHOISIES

DE M. DORAT,

TOME SECOND.

Les 3 volumes se vendent 6 liv. brochés.



A PARIS,

CHEZ DELALAIN AINÉ, LIBRAIRE,
rue St. Jacques, N° 240.

M. DCC. LXXXVI.

Avec approbation, & privilege du Roi.

100

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

DE tous les Arts d'agrément , la Déclamation est , sans contredit , un des plus brillants , un des plus faits pour séduire & procurer à la Société des plaisirs nobles & utiles délassemens. Toutes les nuances des passions , toutes les délicatesses de l'esprit , & , si l'on peut le dire , toutes les fibres du cœur humain sont assujetties à cet Art enchanteur que les hommes de goût adorent , & qu'estiment les Philosophes. Inséparable des Lettres & des Sciences , il a contribué , comme elles , à consacrer le repos de ces Nations prédominantes , qui se sont disputé tour-à-tour , le droit d'éclairer la Terre , après l'avoir ravagée. La Déclamation , chez elles , faisoit partie de l'éducation ; elle étoit comptée parmi ces exercices nécessaires pour développer les grâces du corps , assurer la contenance , fixer le maintien , & mettre en valeur les dons de la Nature. Ce seroit mal

Tong II,

A

définir un Art aussi étendu , que de le borner à la simple récitation théâtrale. Le geste , l'action , la marche , l'expression du visage , l'éloquence muette des mouvemens , tout l'extérieur en dépend , & lui doit cet accord majestueux qui donne la vie à la parole , & en perfectionne les effets.

Il eut , ainsi que les autres Arts , son enfance , ses progrès , ses variations , & parut sous autant de formes qu'il y a de différences dans le caractère des Peuples qui l'ont cultivé. Il est probable , & même prouvé par tous les témoignages des Anciens , que leur Déclamation étoit notée , & qu'ils l'accompagnoient d'un instrument. On faisoit la musique d'une Tragédie , à peu-près comme on fait aujourd'hui celle d'un Opéra. Peut-on souffrir , dit Lucien , qu'Hercule , la massue à la main , couvert d'une peau de Lion , & l'air formidable , vienne sur un théâtre frédonner le récit de ses travaux ? Cet usage , il est vrai , semble bien absurde , au premier coup-d'œil ; mais il cesse de l'être autant , lorsqu'on veut réfléchir à la Prosodie des

Langues Grecque & Latine. La prononciation naturelle étant déjà mesurée, harmonieuse, & presque musicale, le chant de la Déclamation n'avoit plus rien d'extraordinaire, & devenoit même indispensable. Lucien, qui se moque de tout, & se déclare, sans restriction, contre l'emphâse des Acteurs de son tems, n'a pas manqué de tourner en ridicule leur manière de s'habiller. Ils se couvroient sur une espèce de chaussure appelée *cothurne* : non contents de ce piédestal, ils se grossissoient par le milieu du corps, jusqu'à ce que leur circonférence fût proportionnée à leur élévation ; de sorte que Philoctète, Agamemnon, ne se montroient aux yeux des spectateurs que bien matelassés, bien rembourrés, & avec une taille gigantesque. Tout cela paroît monstrueux, & le seroit effectivement parmi nous qui sommes emprisonnés dans nos salles de Spectacles, & presque confondus avec les Acteurs ; mais, comment, dans une étroite enceinte, pouvons-nous rapprocher l'optique des immenses théâtres de la Grèce & de Rome ? Sans les

précautions que l'on prenoit alors , tous les grands personnages qui figuroient dans les Drame , n'auroient eu l'air que de Pigmées ; la vraisemblance étoit manquée , l'illusion détruite. Cette exagération prétendue , favamment combinée avec les effets de la perspective , rentroit dans l'ordre de la Nature , & ne pouvoit déplaire qu'à un esprit cinique & mordant qui , n'épargnant pas les Dieux mêmes , ne se faisoit aucun scrupule de s'égayer sur des Comédiens.

Ce que je ne puis comprendre , & serois presque tenté de ne pas croire , malgré la foule des autorités qui l'appuient , c'est ce bizarre partage de la Déclamation entre l'Acteur chantant & l'Acteur gesticulant. Ce double emploi devoit distraire l'attention , diviser l'intérêt , & nuire à cet ensemble , si recommandé dans les représentations théâtrales. Pouvoit-on voir , sans éclater de rire , un personnage débitant de sang-froid & les bras croisés , des vers brûlans , où se peignoient tour-à-tour l'ambition , l'amour , la fureur , la haine ; tandis que l'autre , obligé

se taire , se dédommageoit de son silence , par une agitation perpétuelle , des mouvemens convulsifs & des contorsions épouvantables ? Sans doute , dans les endroits pathétiques , il étoit aussi chargé des sanglots & des larmes. Son immobile compagnon se voyoit dispensé de tout , excepté de la mémoire ; & la perfection de son talent consistoit , apparemment , à ne s'émouvoir de rien. Quelque respect superstitieux que l'on conserve à l'Antiquité , il n'est guère possible de justifier cette ridicule méthode. Il arrivoit souvent que le silencieux faiseur de gestes s'acquittoit mal de son rôle , & que le Chanteur excelloit dans le sien : dès-lors on devoit préférer l'un , en même tems qu'on applaudissoit l'autre. Quelle majesté pouvoit avoir un pareil spectacle ? Et doit-on se figurer que les Romains , parce qu'un de leurs Auteurs * avoua à leur répéter un morceau brillant d'un Drame , se soient avisés de cet enfan-

* Livius Andronicus , dans une de ses pièces dont on lui fit répéter plusieurs fois quelques vers frappans.

tillage, qui dégrade leur théâtre aux yeux de la raison ?

L'Abbé Dubos discute longuement tous ces objets ; il procède par sections, & est ennuyeux par chapitres. S. Cyprien, Justin le martyr, l'hérétique Tertullien, Auteurs sacrés & profanes, il met tout à contribution pour la plus grande gloire du Théâtre. Ce fatras, qui contient cent pages dans ses volumineuses réflexions, est réduit à vingt par M. l'Abbé de Condillac : l'un n'est qu'un Savant ; l'autre est un Philosophe.

Quoi qu'il en soit, la Déclamation étoit dans la plus grande estime chez les deux Peuples les plus polis de l'Univers. Cet Orateur fameux qui, du haut de la tribune, en imposoit au Vainqueur d'Athènes, & porta si loin les conquêtes de l'éloquence, prenoit des leçons du Comédien Andronicus. Quintilien cite souvent avec éloge Esopus, célèbre Acteur ; & l'amitié de Cicéron pour Roscius, prouve à la fois & le talent de ce Comédien, & le cas que l'on faisoit à Rome de l'Art de déclamer. Lorsqu'on vouloit

signer la supériorité de quelqu'un dans un art, on disoit de lui que c'étoit un Roscius. Il paroît que cet Acteur réunissoit tous les avantages, & , n'eût-il obtenu que celui de l'illustre Panégyriste , ç'en étoit assez pour le recommander à la postérité. Mais je ne sais pas comment il put s'affervir à l'usage dont je viens de parler, ayant ses propres réflexions pour guides, & Cicéron son ami. Il est certain au moins qu'il en faisoit l'abus. S'il en faut croire l'Orateur romain , Roscius avoit résolu de déclamer très lentement , en dépit du Chanteur & des autres qu'il vouloit obliger à le suivre. Son chant se ralentissoit souvent , quoique le chant étoit rapide & la mesure précipité. Il oublioit le accompagnement pour consulter le sens du discours , puisoit dans l'abandon de quelques parties une nouvelle force pour faire briller les autres , plaçoit dans son action ces ombres délicates , qui en augmentent l'intérêt , frappoit enfin ces grands coups de maîtres , toujours amenés par quelques sacrifices. Dans cet éloge sont comprises les principales qualités

d'un Aëteur ; & Roscius , quelles que fussent ses idées , ne pouvoit éluder entièrement la tyrannie de la coutume & le caprice de la multitude.

J'ai cru qu'un précis de l'ancienne Déclamation devoit trouver sa place à la tête de cet Ouvrage , pour ceux & celles qui , cultivant leur art sans le connoître , ne se donnent point la peine d'en approfondir l'origine , & d'en suivre les vicissitudes.

L'Art de déclamer , parmi nous , fut long-tems informe & digne des tréteaux sur lesquels il s'exerçoit. Ce sont les grands Ecrivains qui font les grands Aëteurs. Jodelle voulut rétablir la Tragédie & la Comédie avec des chœurs , selon la forme des Anciens : mais ses ouvrages étoient aussi pitoyables que les Histrions qui en chargeoient leur mémoire ; & son nom n'a passé jusqu'à nous , que pour servir d'injure aux Modernes qui lui ressemblent. Garnier ne forma point de meilleurs Comédiens ; & ceux qui pensionnoient le Poëte Hardi , pour qu'il eût à leur fournir par an six Tragédies complètes , donnent à

voire, par l'oubli où ils sont plongés, qu'ils voient plus de courage pour apprendre, que le talent pour représenter. Il ne semble pas même que, du tems de Rotrou, bien supérieur à ces trois hommes, il ait paru aucune Troupe supportable, & qui mérite de nous arrêter un moment.

Le Siècle de Louis XIV fut pour l'Europe un faisceau de lumière, qui éclaira tous les Arts, se répandit sur tous les objets, & vivifia, en quelque sorte, la masse de l'esprit humain. Le Théâtre sortit de son cahos. La Tragédie s'éleva au plus haut degré sur les ailes de Corneille; le génie fit naître le goût, & des Acteurs parurent. * Les deux Baron

* Je ne m'arrêterai, dans cette légère esquisse, qu'à la Déclamation tragique, comme tenant de plus près à l'Art en général, s'appropriant plus particulièrement le titre de Déclamation, & étant sujette à beaucoup plus de changemens. D'ailleurs, tout le monde fait que les trois Spectacles se sont perfectionnés en même tems, & ont brillé du même éclat. Le mouvement une fois donné, les progrès de l'un ont entraîné ceux de l'autre. Si j'avois voulu m'appesantir

A v

étonnèrent par la perfection de leur jeu : ils franchirent l'intervalle qui sépare toujours l'enfance d'un Art, ses progrès & sa maturité. Le seul talent de Corneille en enfanta mille autres. C'est ainsi qu'un grand Homme donne l'impulsion à son siècle, & influe sur ce qui l'environne, en versant dans les âmes cette rivalité, cette émulation créatrice qui produit dans tous les genres les efforts & les succès. Il sembloit qu'il se fit alors une noble conspiration de tous les talens pour former le plus beau des siècles, sous un Monarque vraiment digne du Trône, par cet instinct de grandeur qui alluma bientôt l'enthousiasme des Sujets.

C'est de-là que la Déclamation compte son premier âge, & presque ses plus beaux jours. Racine suivit; & Champmeslé, de son tems, fut un présent dont l'Amour voulut embellir la Scène. L'Auteur de Phèdre, de Bérénice, d'Iphigénie, ne put résister à la

sur chacun d'eux, je serois tombé dans une dissertation très-longue & très-ennuyeusement inutile.

séduction d'un organe touchant qui seconçoit son génie , multiplioit ses adorateurs. Il se plaisoit à perfectionner lui-même cette Actrice charmante qui trouvoit dans son cœur toutes les dispositions nécessaires pour bien profiter des leçons d'un pareil maître. Quelles leçons ! depuis sur-tout qu'elles furent échauffées de ce feu , que Racine savoit si bien peindre & devoit si bien sentir. Ils se couronnoient du même laurier , & avoient établi entr'eux une douce communauté de gloire & de talens qui intéressoit le Public , & sembloit assurer ses plaisirs.

Après cette agréable époque , la Déclamation commença à dégénérer & à perdre son premier lustre. Le François est trop brillant dans ses goûts pour n'être pas volage ; il se refroidit bientôt sur cette noble simplicité qui avoit fait ses délices ; on chercha d'autres moyens , d'autres combinaisons , & l'Art fut altéré par les efforts que l'on tenta pour l'enrichir.

Beaubourg , gâté par les applaudissemens , s'abandonnoit à une fougue monotone qui

A vj .

éblouit d'abord, & dut plaire à des Spectateurs, dont le goût émouffé demandoit qu'on le réveillât, à quelque prix que ce fût, & qu'on l'arrachât par de fortes secouffes à l'ennui & aux langueurs de l'habitude. Cet Acteur, d'après les notions que j'en ai pu recueillir, jouoit tout du même ton, & avec le même emportement; nulle transition, nul repos, nulle intelligence des contrastes: son jeu étoit tout d'une pièce, & n'est échappé au mépris que par une chaleur désordonnée, qui mêloit confusément quelques beautés à d'horribles défauts.

Mlle. Duclos, de son côté, introduisoit dans la Déclamation une espèce de musique & de chant, qui en faisoit un langage à part, & en détruisoit tout le charme. Elle déclamoit par octave, & l'on auroit pu noter ses inflexions. On voulut bien attribuer à son génie une nouveauté qu'on ne devoit qu'à son organe; & le troupeau des admirateurs la plaça bientôt sur le trône de Melpomène. Elle eut pourtant des avantages réels qui lui font pardonner ses succès. Ses larmes étoient belles,

sa douleur touchante, sa figure vraiment tragique : elle pleuroit à tort & à travers ; mais enfin elle pleuroit , & c'en étoit assez pour émouvoir le spectateur , qui excuse tout , en faveur de l'ame , première & rare qualité, sans laquelle toutes les autres n'obtiennent que des succès passagers.

Tel étoit l'état de notre Déclamation , lorsqu'une Actrice inimitable vint lui rendre ses premiers traits , & la ramener à la pureté de son origine. Les Lettres furent à la fois éclairées par deux phénomènes , le Couvreur & M. de Voltaire. Quels beaux jours cette double aurore promettoit à la Nation ! Elle ne fut pas trompée dans ses espérances. Les Ouvrages de l'un trouvèrent toujours dans l'autre une interprète intelligente & digne du génie brillant qui l'associoit à l'éclat de ses travaux. Elle avoit l'organe voilé, mais intéressant , la taille peu avantageuse , mais noble & facile, sur-tout une de ces physionomies , qui parlent à l'ame & s'embellissent par l'expression du sentiment. Jamais de si beaux yeux ne s'ouvrirent pour répandre des pleurs.

La Muse tragique y respiroit toute entière. On retrouvoit dans son jeu la sagesse de Baron & la chaleur de Mlle. Duclos. C'étoit le comble de l'Art ; c'étoit plutôt le chef-d'œuvre de la Nature. L'Auteur d'Alzire & de la Henriade fut toujours son admirateur & son ami ; & , lorsqu'il lui eut fermé les yeux , il jetta des fleurs sur sa tombe , lui paya le tribut de ses larmes , & la vengea , autant qu'il fut en lui , de l'outrage de la Nation & des fureurs du préjugé. Pour moi , lorsque mes regards se reposent quelque tems sur les traits de Mlle. le Couvreur que nous a transmis le pinceau de M. Coypel , dans l'attitude de Cornélie tenant l'urne de Pompée , je ne puis me défendre de l'attendrissement involontaire , que fait naître en moi l'image d'un grand talent qui n'est plus , & d'une indignation secrète , trop bien justifiée par notre ingratitude.

C'est à cette illustre Actrice qu'est dû l'honneur d'avoir enfin fixé le vrai genre de la Déclamation , & déterminé le goût du Public jusqu'alors flottant , inquiet & amoureux des

nouveautés. Dufresne, Mlles. de Seine & Balicourt marchèrent sur des traces encore récentes , & furent dignes de leur modèle. Le Théâtre, depuis, a toujours été rempli par des Sujets distingués dans des genres différens , & ne laisse le droit de se plaindre qu'à ces hommes difficiles, Censeurs éternels du présent, & qui ne louent que ce qu'ils ont perdu.

Si l'Art de déclamer aujourd'hui paroît un peu s'éloigner des vrais moyens & négliger les grands effets, en récompense il a beaucoup acquis du côté du raisonnement. Cet esprit philosophique , qui, comme une sève nouvelle , a circulé dans toutes les branches de la Littérature, est venu soumettre à sa justesse le délire brûlant de l'ancienne Déclamation. Plus ingénieuse & moins libre, moins vigoureuse & plus parée, elle mesure la carrière où elle s'élançoit autrefois : elle nous rend en grâces les transports que nous regrettons , & nous offre des tableaux d'un dessein plus correct, d'un coloris plus sage, si l'on peut le dire, & d'une ordonnance plus réfléchie.

M. le Kain & Mlle. Dumefnil font les seuls qui connoissent encore ces écarts , cette fougue impétueuse & cet involontaire oubli de soi-même qui enlève au spectateur le tems de l'examen , & au Critique le froid compas de l'analyse. Plusieurs de nos Acteurs se félicitent d'avoir introduit dans leur jeu ce qu'ils appellent des tons de vérité. Ces sortes de tons , tout-à-fait disparates avec ceux qui précèdent & qui suivent , m'ont quelquefois paru trop brusques, trop saillans , & tombent presque toujours dans ce familier qu'il faut éviter avec autant de soin que l'emphase & le gigantesque. D'ailleurs , ces passages une fois saisis , dégénèrent en refrains monotones , que le Public attend & que l'Acteur ne manque jamais ; ce qui prouve qu'ils sont les fruits de la combinaison , & ne partent point de l'ame , unique source des tons de vérité , ces éclairs du moment , que souvent on ne retrouve plus , & qu'il ne faut jamais chercher.

Un autre inconvénient de nos représentations théâtrales , c'est le défaut d'ensemble & d'unité. Un personnage qui mettra dans son

débit de la légèreté & même de la précipitation rencontre un Interlocuteur , dont l'organe, lourd, traînant & paresseux, pèse sur chaque syllabe , & retarde la célérité du Dialogue. Ces différens systèmes deviennent choquans & pénibles pour les Spectateurs. Je ne prétends pas fondre toutes les manières en une , commander aux organes , & nous priver de cette variété heureuse que la Nature a mise dans les talens : mais je voudrois (& cela , je crois , n'est pas impossible) , je voudrois , dis-je , qu'on admît une espèce de ton fondamental , par lequel on pût régler , pour ainsi dire , tout le mouvement de la représentation , & remédier à cette bigarrure insupportable , qui se reproduit de scène en scène , & se fait trop sentir aux oreilles délicates , pour ne pas être un véritable défaut.

A cela près , notre déclamation a conservé des traits précieux , que les connoisseurs ne laissent point échapper. Le costume , quoique loin encore de la perfection , n'est plus aussi négligé qu'il l'étoit. Une Sarmate ne vient plus sur la Scène faire l'amour en grand panier.

Tous les Héros de Rome ne paroissent plus en gants blancs , & avec des coëffures à la Françoisé. Mademoiselle Clairon est la première qui ait senti le ridicule de ces mascarades tragiques ; éclairée sur l'abus , elle a tout fait pour le détruire. Cette Actrice a su joindre à son talent cette philosophie qui en étend la sphère, lui ouvre des sources nouvelles, & soumet à la réflexion ce qui n'est bien souvent que l'effet du mécanisme. Ornement de la Scène Françoisé, elle en fut aussi la bienfaitrice, & mérite cet éloge que l'on doit à tous ceux qui ont le courage d'instruire ou d'amuser une Nation , trop sujette à briser , en un jour , l'idole de vingt années.

Mlle. Clairon a certainement ennobli son Art , autant qu'il lui a été possible , chez un Peuple qui , en accordant la gloire , défend de prétendre à l'honneur, & flétrit, par habitude , cette portion utile de Citoyens , auxquels il semble avoir confié la garde de ses chef-d'œuvres & le dépôt de ses plaisirs.

» Je me suis toujours étonné, m'écrivoit
» M. de Voltaire, qu'un Art qui paroît si

» naturel , fût si difficile. Il y a , ce me semble ,
» dans Paris beaucoup plus de jeunes gens ,
» capables de faire des Tragédies dignes d'être
» jouées , qu'il n'y a d'Acteurs pour les jouer.
» J'en cherche la raison , & je ne fais si elle
» n'est pas dans la ridicule infamie que des
» Welches ont attachée à réciter ce qu'il est
» glorieux de faire. Cette contradiction wel-
» che doit révolter tous les vrais François.
» Cette vérité me semble mériter que vous
» la fassiez valoir dans une nouvelle édition
» de votre Poème.

Rien n'est plus juste sans doute que la
réflexion de M. de Voltaire ; mais ce dont il
se plaint est un mal sans remède. Ces maudits
Welches sont incurables apparemment , puis-
qu'il n'a pu les guérir. Nous acquérons vo-
lontiers , mais nous ne voulons rien perdre ,
pas même un préjugé. Le pli d'une nation
ne s'efface plus , quand il est une fois fortifié
par le tems. Il en est de certains vices dans la
morale , comme de ces humeurs vieilles dans
le corps humain ; tout ce qu'on peut , est de
ne les point aigrir , il n'y a point d'espérance

de les déraciner. La flétrissure que l'on attache à l'état de Comédien a peut-être un de ses principes dans notre amour-propre même. Peut-être ne voulons-nous pas que des gens qui ont, quand ils font bien leur métier, trois ou quatre heures de gloire par jour, aient encore cette considération habituelle & avouée dont jouissent les autres citoyens.

Quoi qu'il en soit, cet état a trouvé grace auprès de tous les bons esprits. Jamais le talent de jouer la Comédie n'a été plus accueilli, ni plus répandu. Il devient l'amusement de nos plus brillantes Sociétés. Elles ont, presque toutes, leur théâtre & leurs Acteurs; nos femmes ont quitté leurs navettes & leurs tambours, pour feuilleter de jolis rôles; & nos jeunes-gens, copistes fidèles de ces Dames, sont moins bons Cochers, mais bien meilleurs Comédiens.

De tout ce qu'un monde frivole invente, depuis quelque tems, pour diversifier son ennui & son oisiveté pénible, cette fantaisie est celle où l'ame & l'esprit trouvent le mieux leur compte. Ce sont, au moins,

quelques idées qui entrent dans des têtes , où rien n'entroît auparavant. Dans la foule des Comédiens de société , il s'en trouve de très-bons , & qui ont , par-dessus les Acteurs de profession , cette aisance , cette liberté , & cette longue habitude de prendre dans les cercles où ils vivent , toutes sortes de masques différens. Un autre avantage de ce goût moderne , c'est la rivalité nouvelle qu'il établit parmi les femmes : de-là mille jalousies , l'acharnement d'une troupe contre une autre , de petites haines délicieuses qui animent les soupers , les toilettes , charment le désœuvrement , remplissent les intermédiaires de la galanterie , & rendent le commerce plus piquant , plus doux , plus enchanteur que jamais.

J'ai cru cet instant favorable pour recueillir mes idées sur l'Art dont il s'agit , les réduire en corps de préceptes , & y joindre le prestige de la versification. D'ailleurs , les Ouvrages didactiques sont peu communs parmi nous ; & c'est , pour moi , une raison de plus de hasarder celui-ci.

Voudra-t-on me permettre quelques réflexions sur ce genre qui a ses richesses & ses difficultés ? Virgile , dans ses Géorgiques , nous en a donné le premier modèle : il n'a point dédaigné d'enlacer quelques fleurs des champs au laurier de l'Enéide. L'Art Poétique d'Horace étincelle de beautés , & respire cette négligence heureuse , qui caractérise les jeux du grand Homme. Celui de Boileau , ce Législateur de la Poësie François , est plus sage , plus méthodique , plus travaillé , c'est le désespoir des Versificateurs. Mais qu'il est loin encore , avec tous ces avantages , du génie brillant & facile qu'il voudroit imiter ! l'un instruit en se jouant ; c'est un Philosophe aimable qui fait badiner ensemble les Graces & la Raison ; l'autre , dès son début , affiche la sévérité. Le Poète Latin a la gaité d'un homme du monde ; le François , l'humeur d'un Aristarque vieilli dans l'ombre du cabinet ; il vous traîne au but où l'autre vous conduit , & dégoûteroit presque d'un Art dont il donne les meilleures leçons. Les essais de Pope sur l'homme & sur la critique ont

toute la chaleur du genre. La fougue du génie Anglois s'y renferme dans les bornes du goût.

M. l'Abbé d'Olivet mit au jour, il y a plusieurs années, une collection de petits Poèmes latins, dans le genre dont nous parlons, pleins de poésie & de fictions agréables. Il seroit à souhaiter qu'une plume élégante en traduisît quelques-uns, tels que *l'Origine de l'Aiman*, *le Geste*, *la Musique*, *le Mariage des fleurs*, *la Peinture*, ce Poème charmant de M. l'Abbé de Marfy. C'est la Peinture elle-même qui lui a prêté la palette, où il a broyé de si riantes couleurs: toutes les épines de l'Art disparoissent; & s'il ne conduit pas par degrés la main du Peintre, au moins accélère-t-il ses progrès, en embrâsant son imagination. Dufresnoy entre plus avant dans les mystères de l'Art; M. Wattelet, après eux, en a recueilli tous les principes. L'ouvrage de ce dernier est profond, bien distribué, rempli de connoissances; on admire à chaque pas la difficulté vaincue. Enfin M. Lemierre vient de prouver qu'on peut

rajeunir une matière déjà traitée. Son Poëme est plein de vers brillans, de préceptes écrits avec précision : il se fait distinguer sur-tout par une manière hardie & originale , qui étonne le goût timide des gens du monde, mais qui plaira toujours aux Connoisseurs.

Tous les Sujets que je viens de citer sont sans doute bien choisis : celui de la Déclamation nous manquoit ; & le Public n'aura à se plaindre que de l'exécution. La Nature commence un Acteur ; c'est l'étude qui l'achève. L'Athlète , dit Horace , qui brûle pour le prix de la course , s'est habitué dès sa tendre jeunesse aux plus violens exercices ; il a tout supporté , la chaleur , le froid , & plus que tout cela , la privation des plaisirs. Le Flûteur qui joue aux Fêtes d'Apollon , a tremblé long-tems sous un Maître. Il en est de même d'un Acteur ; il lui faut du travail & des leçons. J'ai tâché d'égayer les miennes , de les débarrasser sur-tout de ce ton dogmatique & magistral qui effarouche & n'instruit point.

Ce Poëme ne fut , dans son origine , qu'une
centaine

centaine de vers jetés au hasard sur la Déclamation tragique. J'étendis mes idées dans une seconde édition, & j'en formai le premier Chant de mon Ouvrage. Ce Chant même, tel qu'il reparoit, est entièrement rajeuni par les augmentations que j'y ai faites & beaucoup de changemens dans les morceaux que j'ai conservés.

Celui de la Comédie m'offroit une moisson abondante d'images agréables, de réflexions piquantes, & de préceptes ingénieux; la gaîté, la Philosophie, la raison sans pédantisme, telles sont les sources où j'ai dû puiser; mais toutes ces richesses peut-être ont ressemblé pour moi à ces ondes fugitives, qui ne s'approchent des lèvres de Tantale, que pour tromper la soif & son avide impuissance. Au reste, je n'ai pas prétendu saisir & fixer ces finesse innombrables que l'instinct du talent devine, & qui se dérobent aux lenteurs de l'examen. Ne pouvant épuiser les trésors de mon Sujet, j'ai tâché de me sauver par le choix. Les Arts l'agrément allument l'imagination, s'emparant de l'ame, & ne laissent point à l'esprit

le tems d'approfondir. Ce sont des fleurs dont le léger duvet disparoît sous la main pesante qui les touche.

Je ne me suis attaché , dans le Chant de l'Opéra , qu'à la partie de la Déclamation & du jeu théâtral. Je n'avois point les connoissances nécessaires pour m'enfoncer dans les secrets de l'harmonie , & dans ces discussions épineuses , qui fourniroient la matière d'un traité. J'ai interrogé dans les critiques & les préceptes que j'ai hasardés , ce tact universel que donnent le goût & le sentiment. Si ces guides m'ont égaré , je les remercierai de mon erreur , que je préfère à cette vérité mathématique qui s'élance toute hérissée , de la tête de nos Calculateurs.

L'Opéra , comme tous les autres Spectacles , a ses Censeurs & ses Partisans. Ceux qui raisonnent leurs plaisirs , qui se rendent compte de leurs sensations , & dédaignent ces surprises faites à l'esprit humain , tels que Boileau , la Bruyère , l'éloquent Rousseau de Genève , se sont élevés contre ces absurdités , & cette indigente magie , dont s'enorgueillit

a Scène Lyrique. Le simple & judicieux la Fontaine a tourné en ridicule avec sa naïveté ordinaire ,

Ces Dieux mal suspendus criant au Machiniste. . .

Il est vrai que tout cet attirail , ces ressorts grossiers , ces fils apparens , qui soutiennent ce frêle édifice , obtiendront avec peine l'aveu des partisans de la Nature & de la vérité. Un monde magique cependant peut avoir sa vraisemblance à part , qui , les premières suppositions faites , ne seroit jamais démentie , & prêteroit aux miracles de la Féerie , le mérite même de la Nature. Mais , pour en venir à , il faudroit une Salle , des Artistes , & un Public en état de payer ses places. Un Spectacle tel que je l'imagine , ruineroit ses admirateurs. Quelle illusion notre Opéra , tel qu'il est aujourd'hui , peut-il espérer d'une magnificence mesquine qui en augmente le ridicule ? Ce sont toujours les Directeurs qui tiennent la baguette , & je ne reconnois point Armide à son économie. Je ne parle ici que de l'exécution. Ce Spectacle , malgré tous ses

inconvéniens, aura toujours pour lui le génie de Rameau, & les brillantes productions de cet Auteur charmant, que les Grâces ont si bien consolé des outrages de la Satyre. La même franchise qui me fait risquer ces réflexions, me force de convenir que la partie des Ballets * y est supérieurement traitée, & doit satisfaire le goût le plus difficile. C'est qu'elle est indépendante de cet échaffaudage qui influe sur les autres accessoires. Je ne suis point entré dans tous ces détails; je les ai crus étrangers à mon Sujet, que j'ai dû resserrer dans les limites de la Déclamation.

Si ce Poëme après tout, ne forme point de grandes Actrices & de bons Acteurs, ce que je n'ai pas tout-à-fait la présomption d'espérer, du moins ceux qui se destinent au Théâtre, y puiseront-ils le goût de leur Art, & l'amour-propre nécessaire pour en franchir les obstacles. Ce n'est point le précepte par lui-même qui réussit, c'est la forme sous laquelle

* J'en parlerai dans le Discours qui suit.

est présenté. Suffit-il de parler à l'esprit toujours impérieux & rebelle ? Il faut échauffer l'imagination, exciter l'enthousiasme, intéresser la vanité, mobile universel, qui sert plus au progrès des Arts que toutes ces froides méthodes, que méprisent ceux même qui n'en profitent.

Un autre mérite qu'on ne pourra me refuser, c'est le ton impartial, qui sans doute sera quelques mécontents. On ne trouvera point, dans cet Ouvrage, un seul jugement que je voulusse rétracter. La séduction des charmes n'y fait point panacher la balance, en faveur de la médiocrité. Je ne pèse, & n'apprécie que le talent : ceux ou celles qui en manquent, peuvent se dispenser de me lire, pour peu qu'ils aiment les éloges, ou redoutent la vérité.



NOTIONS

S U R

LA DANSE ANCIENNE ET MODERNE.

LA Danse n'est point étrangère à mon sujet : elle peut être regardée comme une Déclamation muette. Ses mouvemens, quand ils sont expressifs, deviennent aussi intelligibles à l'esprit & à l'ame, que les articulations même de la parole. Qu'importe l'instrument dont les Arts se servent, s'ils se rapprochent dans leur but & dans leurs effets ? Peindre, émouvoir, voilà le point où tout se réunit. Le sentiment, dans un certain degré de chaleur, se crée des organes inconnus aux autres hommes ; & peut-être existe-t-il encore des moyens innombrables & tous différens, de produire les mêmes émotions. *Prévillè* jouant un rôle de *Crispin*, *Dauberval* dansant un pas de Matelot, me causent une égale ivresse ; avec cette différence que *Dauberval* a un organe de moins, différence qui

ne m'est point sensible, tant que mon plaisir pure ; parce que le plaisir interdit la réflexion. Qu'on entreprenne de me faire rire, ou de me leurrer par quelque organe que ce soit, si l'on y parvient, je suis content, & je rends grâce à la Nature d'avoir su varier, à l'infini, les secrets de se reproduire. Tous les talens se tiennent ; ce sont autant d'anneaux qui forment une même chaîne. D'après ce principe, on ne sera point étonné que j'associe la Danse aux autres parties de la Déclamation. Cet Art n'est pas aussi frivole qu'on se l'imagine. Chez quelques Peuples de l'Antiquité, il étoit aux mœurs, à la législation, & devoit être un ressort du Gouvernement. Je vais assembler les Notions que j'en ai recueillies, & les mettre sous les yeux des Amateurs.

Ceux qui ont la manie de remonter aux sources, & qui ne parlent de rien, sans citer le Déluge ou la Création du Monde, placent le berceau de la Danse dans ce Jardin de délices, où l'homme, en naissant, se vit entouré des merveilles de la Nature : l'aspect des Cieux, l'éclat de cette voûte lumineuse,

où tant d'astres sont attachés , la majesté des bois, le crystal fluide des ruisseaux, la variété des fleurs , le frappèrent, *disent-ils* , avec une si douce violence, que , dans son transport , il se mit à sauter , en actions de graces , & pour rendre son premier hommage à l'Auteur de tant de bienfaits. Il est certain , que le premier Homme fut le premier Danseur ; il ne lui a fallu , pour déterminer le mouvement de ses pieds & de ses bras , qu'une sensation vive à exprimer. Les sensations sont les principes de tous les Arts : elles ont produit le chant qui , à son tour , a fait naître la Danse , en inspirant des gestes relatifs aux différens sons dont l'oreille fut affectée. Mais il ne s'agit point ici de ces pas imparfaits , de ces ébranlemens involontaires qui emportent loin de lui un Etre fortement agité. La Danse réduite en art est la seule qu'on examine. Le peuple Juif , le premier , nous en donne des notions distinctes & appuyées par beaucoup de passages de l'Ecriture. La Danse sacrée des Anciens retrouve son institution dans les rites de la primitive Eglise.

Après le passage de la Mer Rouge, Moïse, pour consacrer ce miracle, fit exécuter un Ballet solennel. Les filles de Silo dansoient dans les champs, lorsque les jeunes garçons de la Tribu de Benjamin les enlevèrent de force, sur l'avis des *Sages* d'Israël. David dansa devant l'Arche. Les exercices les plus innocens peuvent dégénérer en abus. Dans un de ces momens, où une multitude échauffée ne connoît plus de frein, les Hébreux qui avoient l'humeur à la danse, construisirent un Veau d'or, & se mirent à danser autour. Cette transgression de la Loi fut suivie d'un massacre expiatoire que Moïse ordonna. Ces danses respectables ont eu sans doute pour modèles les danses mystérieuses & tristes des Egyptiens ; ils en avoient une nommée *Astronomique*, dans laquelle, par l'enchaînement de certains pas, ils prétendoient imiter la rotation régulière des astres. On reconnoît bien à cette ingénieuse absurdité, le caractère des habitans du Nil, qui, dans le même tems, élevoient des pyramides, créaient des loix sages, & adoroient des Crocodilles.

B v.

Les Grecs les imitèrent , & ne furent pas long tems à les surpasser. C'est , de tous les peuples qui ont paru sur la terre , celui qui mit dans ses plaisirs , dans sa religion même , le plus d'attrait , de pompe & de gâité. Toutes ses fêtes respiroient à la fois le goût & la magnificence. C'étoit en dansant , qu'on célébroit les mystères d'Isis & de Cérès. On dansoit dans les Temples , dans le Bois , dans les Campagnes : chaque hommage rendu à la Divinité étoit une expression touchante du bonheur des hommes. Quelle adresse dans la législation , de lier ainsi les amusemens d'un peuple au maintien du culte & aux objets les plus graves de la politique ! Tout , jusqu'à la frivolité , devient un ressort utile , quand il est bien conduit. On remarque que , dans l'Attique , les Prêtres firent moins de mal que par-tout ailleurs ; c'est qu'ils intriguoient moins & dansoient davantage.

Licurgue , ce Législateur si bizarre en apparence , & si sage en effet , connut bien tout le prix de la danse ; il sentit , à quel point on pouvoit la rendre avantageuse.

Parmi cette foule d'exercices qu'il institua , pour tenir en haleine une jeunesse guerrière , cet Art avoit le premier rang. L'éducation des Spartiates n'étoit qu'une dissipation continuelle & le passage d'un plaisir à un autre : on leur faisoit un jeu de leur devoir : aussi dansoient-ils en voyant l'ennemi.

Dans les jours de cérémonie , les jeunes garçons & les jeunes filles , mêlés ensemble , exécutoient nuds des danses décentes qui les formoient à la vertu. Quel peuple , que celui chez lequel on pouvoit employer un pareil secret , sans en rien craindre pour les mœurs !

Tout le monde fait le trait d'Agamemnon qui , en partant pour Troie , confia la Reine à un Danseur chargé de l'amuser pendant son absence. Egeus devint amoureux de Clytemnestre ; mais le Danseur faisoit si bien sa charge qu'on rebutoit l'amant : tous les soins de l'un ne tenoient pas contre les ta'ens de l'autre ; Egeus en un mot , se crut obligé de tuer le Danseur , pour avoir la femme. La Danse alors étoit une espèce de fauve-garde pour l'honneur des maris.

Les Romains empruntèrent des Grecs leurs Dieux & leurs Danfes. Numa institua un Collège de Prêtres nommés *Saliens*, dont l'occupation étoit de former des danfes guerrières autour de l'autel de Mars. *Caton* ouvrit un bal à l'âge de soixante ans. Ces autorités prouvent assez combien cet Art fut en vogue chez les Maîtres du Monde. Mais ces Danfes étoient simples alors, comme les mœurs de la République naissante. Dès que les raffinemens de la corruption vinrent se mêler au fond du caractère national, les Romains préférèrent dans leur saltation la force aux graces, & les emportemens de la débauche aux douces attitudes de la volupté. La décence Attique étoit un voile presque inconnu, chez un Peuple belliqueux & féroce, qui donnoit à ses fêtes l'empreinte de son génie. Leurs Danfes nuptiales, entr'autres, formoient un tableau complet de tous ces groupes lascifs que la première nuit de l'hymen présente à l'imagination.

Ce que l'on rapporte de la Danse des Arhimimes, me paroît, sinon fabuleux, au

moins très-sujet à discussion. En effet , il est difficile d'imaginer comment après la mort d'un Citoyen , on venoit sous un masque qui imitoit sa ressemblance , faire , en dansant , sa satyre ou son panégyrique. Avec quelque emphase qu'on ait loué cette mascarade prétendue philosophique , elle dégradoit , selon moi , l'honorable fonction de dire la vérité ; & il vaut mieux la taire prudemment , comme les Orateurs de nos jours , que de la rendre ridicule , comme ces funéraires histrions.

Ce que l'on peut assurer , en quelque sorte , c'est que la Danse théâtrale parvint dans Rome , au plus haut degré de perfection. Deux hommes inimitables * apportèrent sur les bords du Tibre un genre inconnu qui joignoit un mérite réel aux attraits de la nouveauté : ils déployoient dans leurs gestes seuls toutes les ressources de l'éloquence. On raconte des prodiges de cette imitation muette de la Nature. Les Acteurs dansans qu'ils formoient furent appelés Pantomimes. Ils firent

* Pylade & Bathyle.

les délices de Rome : les affaires de la République leur étoient subordonnées ; & les Conquérans de la Terre furent quelque tems gouvernés par des Danseurs.

Cette profession devint presqu'un état : entr'autres privilèges, ils étoient exempts du fouet ; grande distinction pour des esclaves ! Les Dames Romaines sur-tout s'étoient déclarées pour eux : elles intriguoiént, cabaloient, remuoient tout le Sénat, & leur cherchoient des protecteurs, même parmi les Pères-Conscripts. Elles auroient bouleversé l'Empire, plutôt que de laisser tomber un théâtre qui endoctrinoit leurs passions, & fournissoit des Athlètes pour y satisfaire. *Juvenal*, dans une de ses satyres, peint avec sa franchise énergique, * la prompte sensibilité de ces Dames, à la vue de certaines représentations. Un pareil enthousiasme, qui d'abord encouragea les talens de ces Acteurs,

* *Chironomon Ledam molli saltante Batyllo,
Tuccia vesicæ non imperat : Appula gannit
Sicut in amplexu.*

enfla bientôt leur vanité : enhardis par l'imprudente familiarité des plus illustres Citoyens , ils se crurent tout permis , jouoient en public les objets de leur vengeance particulière , varioient chaque jour les scènes de leur impudence , & finirent par pousser à bout la vertu des Impératrices. Le Mime Pâris débaucha la femme de Domitien ; & Domitien le fit assassiner. Marc-Antonin essuya la même injure , de la part d'un autre Mime : Marc-Antonin le supporta patiemment ; il laissa vivre le Mime , & lui garda sa femme. Enfin , malgré leurs succès , leurs partisans , & même leur génie , ces Baladins portèrent si loin la licence & l'orgueil , qu'ils se firent chasser de Rome en même tems que les Philosophes. Cet événement porta à la Danse un coup dont elle eut bien de la peine à se relever.

Mais son vrai triomphe est le crédit où elle s'est long-tems maintenue parmi les Chrétiens. Pendant les persécutions de l'Eglise naissante , il se formoit des sociétés d'hommes & de femmes qui se retiroient saintement dans les déserts , pour danser & faire leur salut. Alors ,

on élevoit dans les Temples une espèce de théâtre séparé de l'Autel , tel qu'on le voit encore à Rome dans l'Eglise de St. Pancrace. C'est-là que les Prêtres Laïques , tous les Fidèles enfin dansoient avec la plus grande ferveur. Les Evêques même, pour l'édification, menoient le branle & donnoient l'exemple.

Brandon, le véridique *Brandon*, affirme que, vers le milieu du dernier siècle , on voyoit le peuple de Limoges danser en rond dans le chœur de S. Léonard , en chantant : *Sant Marcian , prégas per nous , & nous épingaren per bous.*

Les coutumes les plus augustes s'altèrent, se corrompent & ouvrent souvent la porte à la licence la plus effrénée : c'est ce qui arriva aux danses des Chrétiens ; & c'est ce que S. Grégoire déplore avec tant d'onction & d'éloquence. Les jeunes filles , qui se mêlent par-tout, se joignirent aux danses des Fidèles, sous prétexte de partager leur dévotion ; & , dénaturant l'esprit de l'Eglise, elles changèrent bientôt en indécences toutes profanes , un usage sanctifié par l'intention de ses Fondateurs.

Mahomet, cet imposteur plein de génie, qui trouva le moyen d'établir une Secte, en évoltant la raison, voulut imiter quelques-unes des sages pratiques des Chrétiens : on l'alloit dans nos Eglises, il fit danser dans ses Mosquées : les Dervis, espèce de fous mélancoliques, pirouétoient jusqu'à perdre haleine en l'honneur de *Ménélaüs* leur Fondateur, qui dansa, disent-ils, pendant quarante jours, en faisant le moulinet.

C'est ainsi que les Arts, une fois connus, se partagent, s'étendent, se distribuent de contrée en contrée, & se chargent de mille nuances opposées, chez les différentes Nations qui les cultivent.

Celui de la Saltation, ainsi que tous les autres, disparut après ce premier éclat ; & l'Europe fut long-tems surprise de se trouver sans Danseurs : on vit renaître, alors, les querelles, les guerres d'opinion, les meurtres théologiques ; la terre fut ensanglantée par des Prêtres, & pour des argumens. Les siècles de lumière & d'ignorance ont une éternelle vicissitude, qui ramène alternativement les

plaisirs ou les malheurs des hommes. L'Italie , ce sol heureux , autrefois l'asyle des Arts , étoit encore destinée à la voir refleurir.

Tandis que le Pape Sixte IV écrivoit sur le futur contingent , & canonisoit S. Bonaventure , le Cardinal Camerlingue , son neveu , lui donnoit , dans le Château S. Ange , de fort jolis Ballets qu'il composoit lui-même. Pendant ce tems-là , le S. Père oublioit de persécuter les Vénitiens : c'étoit autant de pris sur les maux de l'intolérance. Mais d'après tous ceux qui ont écrit sur ce sujet , la véritable époque du rétablissement de la Danse , est la fête qu'un Gentilhomme de Lombardie prépara , dans Tortone , pour Galéas , Duc de Milan , & pour Isabelle d'Arragon , son épouse. Un simple particulier donna le mouvement aux esprits : l'émulation vint échauffer ce premier germe ; & l'on vit éclore les Caroufels , les grands Ballets , tous les spectacles à machines.

En France on dansoit , au milieu des troubles & des discordes civiles. *Catherine de Médicis* , par un tour d'esprit héréditaire ,

ocioit l'amour du plaisir aux manèges de politique ; & les fêtes étoient souvent le mal des affaïnats.

La Danse , & c'est-là sans doute un de ses beaux titres , étoit le délassément favori *Henri IV.* Ce bon Prince , dont l'ame vraiment royale joignoit des affections douces à des vertus courageuses , ne dédaignoit point cet exercice , où il développoit cette gaîté franche , cette galanterie cavalière qui l'accompagna , même dans ses disgraces. J'aime à le représenter assistant aux fêtes qu'ordonnoit Sulli , Ministre philosophe , si digne de contribuer aux plaisirs de son Maître & de son ami. Peut-être est-ce durant le règne de ce Monarque , dit *Cahusac* , que les Français ont le plus dansé , & se sont le mieux amusés.

Richelieu , qui fit du mal en grand homme , est-à-dire qu'il employa pour le bien des efforts trop violens , *Richelieu* protégeoit les arts : il aimoit à se distraire dans leur sein de ces travaux pénibles , & de ces combinaisons profondes , dont le résultat fut si

utile à la Monarchie. Dans la même tête il faisoit allier le plan d'une guerre, la conduite d'un siège, & l'ordonnance d'un opéra : à l'égard de ce dernier genre, ses idées naissotent en foule, se pressoient les unes sur les autres; il possédoit le génie qui les fait éclore, mais non le goût qui les choisit & les met à leur place.

Aussi presque tous les Spectacles de son tems n'offroient-ils en général, qu'une magnificence mal entendue: nul dessein, nul développement, nulle distribution. C'étoit de grands Ballets allégoriques, où l'on faisoit figurer des êtres moraux; *l'Apparence*, par exemple, avec une jupe parsemée de glaces, de miroirs, des aîles, & une grande queue de Paon; le *Tems*, une horloge à la main; le *Mensonge* caractérisé par une lanterne sourde, & autres moralités dansantes, ou emblèmes énigmatiques qui faisoient acheter bien cher, par l'ennui de les voir, le plaisir de les deviner. Vouloit-on personnifier le *Monde*, on lui donnoit pour coëffure le Mont-Olimpe, & une carte de Géographie pour vêtement :

écrivait en gros caractères, sur l'estomac, *France* ; *Allcmagne*, sur le ventre ; *Italie*, sur un bras ; *Espagne*, sur une jambe ; & sur derrière, *Terre australe*, ou *Terre inconnue*. Elle est à peu-près l'idée qu'on doit se faire de ces froides allégories qui usurpèrent long-temps le titre de grands Ballets.

Nous arrivons enfin à ce siècle célèbre où les Arts se perfectionnent & acquièrent un degré de chaleur qui les approche de la vérité. Tout fermente à la fois : la gloire montre à la Nation, sous mille formes louissantes. Le génie crée, l'esprit discute, le foyer s'étend, les lumières se répandent, tout est éclairé. Tant que les Spectacles, détachés de leur destination, ne contribuent qu'à l'amusement d'une Cour, leurs progrès sont lents ; mais dans ce moment ci, le Public est devenu lui-même le juge & le restaurateur. Il est bien plus difficile, sans doute, d'amuser tout un Peuple, qu'une poignée de Grands aimés de plaisir : de-là, les combinaisons, les idées neuves, les hardieses heureuses : l'effort se mesure aux difficultés, l'émulation

aux récompenses. Sous l'œil redoutable du Public, l'arrogante médiocrité ne peut se sauver à la faveur des intrigues; il la poursuit, la décèle, & l'immole au grand talent assez modeste pour chercher l'ombre, mais trop supérieur pour y rester. C'est ainsi que les feux du Soleil, qui dessèchent sur la terre quelques chardons inutiles, vont mûrir l'or dans le fond de la mine où il se cache.

Tandis que les autres Arts devoient une nouvelle existence aux regards vivifiants & à ce tact infailible des hommes rassemblés, la Danse seule sembloit ne pas suivre l'impulsion générale, & ne faisoit que quelques pas mal affermis. Ce n'étoient point les idées qui manquoient, mais des Artistes, pour les mettre en œuvre. *Lulli* très-souvent composoit lui-même ses Ballets, & subordonnoit ainsi la Danse au caractère de sa musique : environnée d'entraves, elle ne pouvoit prendre l'essor, malgré le plan de *Quinault*, & les indications frappantes qu'il nous a laissées dans plusieurs de ses Opéra. Elle eut enfin un moment d'éclat, grace aux talens du fameux

upré & de quelques autres Sujets dignes de seconder : aucun Danseur n'a porté, plus in que lui, la noblesse des attitudes, la hauteur des développemens. Il fut le Dieu de la Danse simple & majestueuse. Mlle Salé secelloit dans les Danses gracieuses ; Mlle *Camargo* dans les Danses d'exécution : mais tout cela étoit loin encore de cette action, de cette vivacité, de cette vie dramatique, qui seule devoit caractériser la Danse théâtrale ; Mlle *Camargo* même n'avoit point le degré de vitesse & de précision où l'on est parvenu depuis elle.

Rameau parut. Ce grand Homme, qui ignoit la sensibilité à la force du génie, débrouilla par degrés le cahos de la Scène où venoit régner. Il arma l'envie, échauffa les haines, & créa des Artistes. Après avoir accoutumé l'oreille à entendre sa musique, il accoutuma les pieds à l'exécuter. Le caractère de presque tous ses airs de danse est une harmonie si marquée, si impérieuse, si déterminante, que les difficultés ne tinrent pas contre le désir de les vaincre. *Rameau est*

peut-être le premier Français à qui nous devons de la Musique, un Orchestre, & des Danseurs. Il est certain, que l'instant de sa célébrité est l'époque du progrès de la Danse moderne. Si l'ensemble de nos Ballets est quelquefois défectueux, rien n'est plus enchanteur que l'exécution. En dépit de ce culte exclusif, & de cette consécration ridicule, établis en faveur de l'autre siècle, je n'y vois rien à comparer à la perfection de Mlle *Heinel*, à la prodigieuse célérité de Mlle. *Allard*, & à la Danse pittoresque de *Dauberval*. Voilà vraiment la Danse du Théâtre où rien ne doit être admis, qui ne soit peinture ou sentiment. Je rends avec plaisir cette justice aux talens que je viens de nommer : la louange juste est une dette qu'il faut acquitter, sans toutes ces restrictions décourageantes qui en ôtent le prix & en retardent l'effet.

Quelques personnes ont écrit sur la Danse j'en ai consulté la plupart dans l'extrait qu'on vient de lire, entr'autres, M. de *Cahusac*. Son *Traité historique* est plein de recherches, d'anecdotes

anecdotes piquantes , de vues fines & de critiques judicieuses ; mais il seroit plus intéressant encore , s'il y avoit mis moins d'importance & de prolixité , plus de discussion sur la Danse ancienne , dont il a adopté toutes les fables , sur-tout plus de chaleur ; car il est pas permis d'écrire froidement trois volumes sur la Danse. Ce n'est point le défaut de *Noverre* dans ses Lettres sur ce sujet. Quel homme ! quelle rapidité ! avec quelle supériorité se joue de sa matière ! Il trace autant de tableaux qu'il donne de préceptes ; & les idées qui lui échappent ne font qu'annoncer quelque sorte toutes celles qui lui restent. *Chusac* a composé un Livre , *Noverre* a fait un Ouvrage charmant , & pour l'Artiste qu'il s'adresse , & pour l'homme du monde qu'il s'adresse.

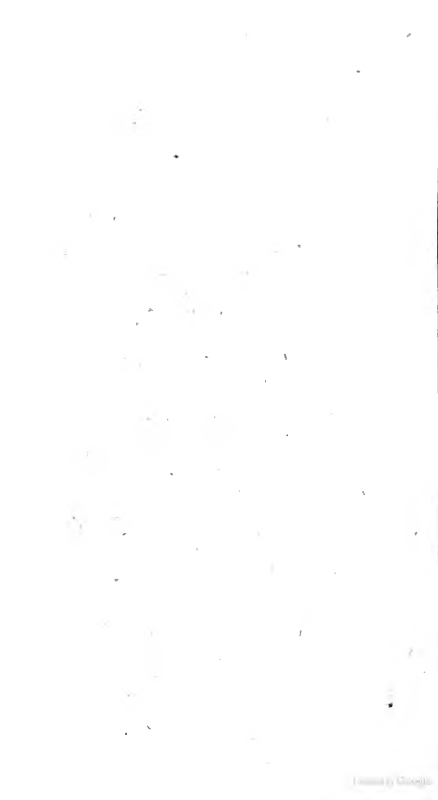
Il seroit à souhaiter , qu'un homme de ce mérite ne fût point perdu pour la Capitale , qu'on voulût bien l'associer à l'administration de nos Ballets. Secondé par les Artistes habiles , & par les lumières du célèbre *Lani* , qu'où ne porteroit-il pas cette brillante

partie de nos spectacles? Mais je ne fais par quelle fatalité presque tous les grands talens affectent de ne se point fixer parmi nous : les Cours étrangères, qu'ils vont embellir, héritent, peu-à-peu, de ce goût délicat qui nous abandonne : le génie, sur tout, est un transfuge que nous aurons bien de la peine à ramener.



LA DÉCLAMATION
THÉÂTRALE,
POÈME DIDACTIQUE
EN QUATRE CHANTS.

Cij



LA TRAGÉDIE,

CHANT PREMIER.

PEINTRE de la Raison, toi, qui sur le Parnasse,
 s l'Oracle du goût, & le rival d'Horace,
 ans l'Art brillant des vers ta voix sut nous former.
 sa main trace aujourd'hui l'art de les déclamer.

Vous, qui voulez enfin sortir de vos ténèbres,
 t ceindre le laurier des Aïcres célèbres,
 enfermez ce désir, gardez de vous hâter :
 onnoissez le Théâtre, avant que d'y monter.
 faut, il faut long-tems, plus prudente & plus sage,
 ire encor de votre Art l'obscur apprentissage,
 t, pour vous épargner un triste repentir,
 onsulter la Raison, & penser & sentir.

DANS ses jeux instructifs la Fable respectée
 ous vante les talens du mobile Prothée,
 ui, possesseur adroit d'innombrables secrets,
 hangeoit, en se jouant, sa figure & ses traits ;
 antôt, Aigle superbe, affrontoit le tonnerre ;
 antôt, reptile impur, se traînoit sur la terre ;
 rbre, élevoit sa tige, Onde ou Feu dévorant,
 itilloit en phosphore, ou grondoit en torrent ;
 ouloit, Tigre ou Lion, sa prunelle enflammée ;
 , soudain dans les airs, s'exhaloit en fumée ;

Le vrai vous est caché sous cette allégorie.
J'y vois le grand Acteur, qui toujours se varie ,
Imite d'un Héros l'élan impétueux ,
Nous peint la politique & ses plis tortueux ,
D'un tendre sentiment développe les charmes ,
Là, frémit de colère , ici verse des larmes ,
Par un jeu séduisant , échappe à ses Censeurs ,
Et gouverne à son gré l'ame des Spectateurs.

SOIT fable ou vérité, cette métamorphose
Indique les travaux que votre art vous impose ;
Quels divers sentimens vous doivent animer ,
Et, sous combien d'aspects, il faudra nous charmer !

L'ÉTRANGER plus avide, en *Sujets* plus stérile ,
Vous appelle peut-être & vous offre un asyle.
Ah! n'allez pas grossir , à la fleur de vos ans ,
Le servile troupeau de ces Bouffons errans ,
Qu'adopte par ennui la Province idolâtre ,
Et qui de Cour en Cour promènent leur théâtre.
Votre talent, qu'enfin on fait apprécier ,
A Paris est un art, & là n'est qu'un métier.
Paris seul vous promet de rapides conquêtes ,
Et pour vos jeunes fronts des palmes toujours prêts.
La critique éclairée y veille à vos succès ,
Et vous ouvre à la gloire un plus facile accès ;
L'Aétrice renommée y brille en Souveraine ;
Ses droits sont dans nos cœurs , son trône est sur la Scène.

M A I S détournez vos yeux de ces rians tableaux ;
Cette gloire tardive est le fruit des travaux.

Le laurier ne croît point où s'endort la mollesse ;
Cultivez votre organe , exercez-le sans cesse ,
Sous le cœur humain , parcourez ses détours :
De la langue François étudiez les tours.
L'Aëtrice , qui chérit sa superbe ignorance ,
Lampe , malgré tout l'or du Crésus qui l'encense.
Veroit-elle ? aussitôt elle s'entend siffler.
Avant de déclamer , on doit savoir parler.
De l'art de prononcer faites-vous une étude :
La voix est un ressort qui cède à l'habitude ;
C'est la route du cœur ; sachez vous la frayer ,
Seduire mon oreille , & non pas l'effrayer.
Ne condamne au silence une Aëtrice profane ,
Qui change en cris aigus les soupirs d'Ariane ,
Celle qui ne formant qu'un bruit vague & confus ,
Laisse expirer ses tons , avec peine entendus ,
Ou qui , les yeux en pleurs , de deuil enveloppée ,
Evoque , en grasséyant , les mânes de Pompée.

TREMBLEZ : défiez-vous d'un instinct pétulant ,
Qui fait tout hasarder , & ressemble au talent.
Jugez-vous de sang-froid , & d'un regard sévère ,
Observez de vos traits quel est le caractère.
On doit voir sur vos fronts respirer tour-à tour ,
L'ambition , la rage , & la haine & l'amour.
Voulez-vous sur la Scène exciter la tendresse ;
Il faut que votre abord , que votre air intéresse ,
Et puisse faire éclore en nos cœurs agités
Toutes les passions que vous représentez.

Sans ces charmes touchans , que d'abord l'œil admire ,
 Me rendrez-vous sensible aux douleurs de Zaïre ,
 Qui , d'un culte nouveau craignant l'austérité ,
 Pleure au sein de son Dieu l'amant qu'elle a quitté ?

AH ! Gaussin , que j'aimois ta langueur & tes grâces !
 Tu défarmois le tems enchaîné sur tes traces :
 Il sembloit à nos yeux t'embellir chaque jour ,
 Et respecter en toi l'ouvrage de l'Amour.

AU X rôles furieux vous êtes-vous livrée ?
 Qu'un œil étincelant peigne une ame égarée.
 Ayez l'accent , le geste , & le port effrayant ;
 Que tout un Peuple ému frémissé en vous voyant ;
 Qu'on reconnoisse en vous l'implacable Athalie ,
 Et les sombres terreurs dont son ame est remplie ;
 Que j'imagine entendre & voir Sémiramis ,
 Bourreau de son époux , amante de son fils ,
 Qui , dans un même cœur , vaste & profond abîme ,
 Rassemble la vertu , le remords & le crime.
 Le Public , occupé de ces grands intérêts ,
 Veut de l'illusion , & non pas des attraits.
 Pour graver ces tableaux dans le fond de notre ame ,
 A de sombres dehors joignez un cœur de flâme.

D E S masques , avec art adaptés aux discours ,
 La Tragédie antique empruntoit le secours.
 Dans un rôle emporté , l'Auteur , d'après l'usage ,
 D'un masque furibond surchargeoit son visage.
 Un masque larmoyant , lorsqu'il falloit des pleurs ,

Exprimoit & l'Amour, & ses tendres douleurs.
De chaque rôle au moins on conservoit l'idée ;
On ne confondoit plus Andromaque & Médée.
Heureux ou malheureux , Rois , Sujets & Tyrans ,
S'offroient sous un aspect & des traits différens ;
Achille paroissoit enflammé de colère ,
Diomède fougueux , Nestor calme & sévère ;
Et ces masques frappans & caractérisés
Valoient bien nos minois, toujours symétrisés ,
Où chaque sentiment devient une grimace ;
Dont l'uniformité, dont la froideur me glace ;
Et qui, sur le Théâtre une fois réunis ,
Ont tous les mêmes traits sous le même vernis.

J U G E s plus délicats, spectateurs moins commodes,
Chassons loin de nos yeux ces tragiques Pagodes,
Qui, marchant par ressorts, &, toujours se guindant,
S'oupirent avec art, pleurent en minaudant.
Telle est, dans son ivresse, une Actrice arrogante ,
Qui sans cesse interroge une glace indulgente,
Concerte ses regards, aligne tous ses pas,
Applaudit à son jeu, sourit à ses appas.
Cette froide méthode est pleine d'imposture.
Votre ame est le miroir où se peint la Nature.
Dans une glace où l'œil s'abuse à tout moment ,
C'est l'orgueil qui vous juge, & non le sentiment.
Vous y voyez un teint, que le soir même efface ,
Et de votre beauté la magique surface :
Sous ces habits flottans avec pompe étalés ,

C'est Flore , c'est Vénus que vous y contemplez.
Mais y remarquez-vous , aveugle & complaisante ,
Ces pénibles ressorts d'une ame languissante ,
Ces gestes empruntés , ces yeux toujours muets ,
Qui peignent la douleur , & ne pleurent jamais ?
Chacun de vos défauts obtient votre suffrage :
C'est ainsi que Narcisse adoroit son image.

CONSULTEZ votre cœur : c'est-là qu'il faut chercher
Le secret de nous plaire , & l'art de nous toucher.

PAR une longue étude une fois enhardie ,
Alors suivez l'attrait & l'effort du génie ;
Le courage l'élève , & la crainte l'abat ;
Du grand jour sans pâlir envisagez l'éclat.
Paraissez , armez-vous d'une noble assurance ,
Et de cette fierté que permet la décence.
Que jamais vos regards n'aillent furtivement
Mendier la faveur d'un applaudissement.
Le Public dédaigneux hait ce vain artifice ;
Il siffle la Coquette , il applaudit l'Actrice.

OFFREZ-NOUS un maintien , un port majestueux ;
Que d'abord votre marche en impose à nos yeux :
Au gré des mouvemens qui vous ont agitée ,
Qu'elle soit à propos lente ou précipitée.

Que le geste facile & sans art déployé ,
Avec le sens des vers soit toujours marié.
Songez à réprimer son emphase indiscrete ;
Qu'il soit des passions l'éloquent interprète :

Développe à nos yeux leur flux & leur reflux ,
Et devienne pour l'ame un organe de plus.

DES passages divers décidez les nuances ;
Ponctuez le repos , observez les silences.

LE jeu muet encor veut une étude à part :
Il est & le triomphe & le comble de l'art.
C'est-là que le talent paroît sans artifice ,
Et que toute la gloire appartient à l'Actrice.
Il faut, pour le saisir, savoir l'ouvrage entier ,
En suivre les ressorts , & les étudier :
Réunir, d'un coup-d'œil, tous les traits qu'il rassemble ,
Et ces effets cachés qui naissent de l'ensemble.
Tel , dans tout ce qu'il trace , un Peintre ingénieux
Doit chercher des couleurs l'accord harmonieux.

LAISSEZ donc la routine aux Actrices frivoles ;
Sachez approfondir & raisonner vos rôles.
Que l'étude pourtant se fasse peu sentir :
A force d'art , craignez de vous appesantir.
Loin du jeu théâtral la triste symétrie ,
Et le compas glacé de la Géométrie ;
Des passions toujours suivez le mouvement :
Trop de raison nous choque & nuit au sentiment.
Il est d'heureux défauts , & des élans sublimes ,
Qu'il ne faut point soumettre à de froides maximes.
Que tous vos sens alors soient saisis , transportés :
Melpomène vous voit , vous entend : éclatez ;
Et , dans le même instant , par un effet contraire ,
Sachez pâlir d'horreur & rougir de colère.

Oubliez , imitant le plus célèbre A^cteur * ,
 Votre rôle , votre art , vous , & le Spectateur.

Tel l'illustre le Kain , dans sa fougue sublime ,
 S'empare de notre ame , & ravit notre estime.
 Je crois toujours le voir , échevelé , tremblant ,
 Du tombeau de Ninus s'élancer tout sanglant ;
 Pousser du désespoir les cris sourds & funèbres ,
 S'agiter , se débattre à travers les ténèbres ,
 Plus terrible cent fois que les spectres , la nuit ,
 Et les pâles éclairs , dont l'horreur le poursuit.
 Tel est encor Brizard , lorsque du vieil Horace
 Il peint l'ame Romaine & l'héroïque audace ,

* Laron , après sa retraite , qui fut de plus de vingt années , remonta sur la Scène ; elle étoit alors en proie à des Déclamateurs boursoufflés qui mugissoient des vers au lieu de les réciter. Il débuta par le rôle de Cinna. Son entrée sur le théâtre , noble , simple & majestueuse , ne fut point goûtée par un Public accoutumé à la fougue des A^cteurs du tems ; mais lorsque dans le tableau de la Conjuratⁱon , il vint à ces beaux vers :

Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ,
 Et dans le même instant , par un effet contraire ,
 Leur front pâlir d'horreur , & rougir de colère.

On le vit pâlir & rougir successivement. Ce passage si rapide fut senti par tous les Spectateurs. La Cabale frémit & se tût.

que perdant deux fils immolés à l'honneur,
 ans le fils qui lui reste il embrasse un vainqueur.
 quel feu ! quel naturel ! quel auguste langage !
 c'est le Héros lui-même & non le personnage.

SOYEZ impétueuse & vive en vos récits :
 es Spectateurs soudain veulent être éclaircis.
 à , qu'un art déplacé jamais ne nous étale
 e traînant appareil d'une lente finale ;
 t par la pesanteur d'un jeu soporatif ,
 l'aille point fatiguer le Parterre attentif.
 D'un combat engagé dans une nuit obscure
 venez-vous raconter l'effrayante aventure ?
 Que votre jeu rapide & vos sons éclatans
 se retracent les cris , le choc des combattans ;
 Que sur-tout la mémoire , en ce moment fidelle ,
 lorsque vous commandez , ne soit jamais rebelle ;
 Et ne vous force point , glaçant votre chaleur ,
 D'aller , à son défaut , consulter le Souffleur.

POUR fixer nos esprits , & plaire à Melpomène ,
 seule sachez remplir le vuide de la Scène.
 Le Public n'y voit plus , borné dans ses regards ,
 Nos Marquis y briller sur de triples remparts.
 Ils cessent d'embellir la Cour de Pharasmane ;
 L'aïre , sans témoins , entretient Orosmane.
 On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes Seigneurs
 Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
 On ne les entend plus , du fond de la coulisse ,
 Par leur caquet bruyant interrompre l'Afrique.

Perfiffler Mithridate, &, fans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

Si le succès enfin remplit votre espérance
On vous verra peut-être, avec trop d'assurance,
Vous fiant au Public, sans prévoir ses retours,
Retomber mollement dans le sein des Amours.
De l'art de déclamer connoissez l'étendue :
Telle l'ignore encor, qui s'y croit parvenue
Le premier feu produit ces succès éclatans ;
Mais la perfection est l'ouvrage du tems.
L'amour-propre souvent, juge trop infidèle,
Du talent orgueilleux étouffe l'étincelle.

Il est un lieu charmant, & toujours fréquenté *
Par ce folâtre essain qui poursuit la beauté.
Là, dans les jours brillans, l'habitude rassemble
Tous les états surpris de se trouver ensemble.
Un plumet étourdi, de lui-même content,
Se montre, dispaçoit, revient au même instant.
Infectant ses voisins de l'ambre qu'il exhale,
Le grave Magistrat se rengorge & s'étale ;
Et l'heureux Financier, dispensé des soupirs,
Va toujours marchandant & payant ses plaisirs.
De ces lieux enchanteurs redoutez le prestige ;
Bientôt votre talent y tiendra du prodige.
N'entends-je point déjà de nos illustres Fous
L'essain tumultueux frémir autour de vous ?

* *Les Foyers.*

ourdonner en chorus, *elle est, ma foi, divine !*
t du Théâtre enfin vous nommer l'héroïne.
raignez ces vains transports, qu'inspirent vos attraits.
a vérité conseille, & ne vante jamais.
aites-vous, imitant nos célèbres Actrices,
admirer sur la Scène, & non dans les coulisses.

EXERCEZ votre goût; don tardif & brillant,
l ajoute à l'esprit & guide le talent.
omme une tendre fleur, il languit sans culture,
l'augmente par l'étude, & vit par la lecture.

PAR un mensonge heureux voulez-vous nous ravir;
Au sévère Costume il faut vous asservir.
ans lui d'illusion la Scène dépourvue,
Vous laisse des regrets & blesse notre vue.
e me ris d'une Actrice, indigne de son art,
Qui rejette ce joug, & s'habille au hasard,
Dont l'ignorance altière oseroit sur la Scène
Dans un cercle enchaîner la dignité Romaine;
Et qui, n'offrant aux yeux qu'un faste inanimé,
Consulteroit *Méridi* * pour draper *Idamé*.

N'AFFECTEZ pas non plus une vaine parure,
Obéissez au rôle, & suivez la Nature.
Nous offrez-vous Électre & ses longues douleurs ?
Songez qu'elle est esclave, & qu'elle est dans les pleurs.

* *Marchande de Modes, qui fournissoit plusieurs Actrices.*

D'ornemens étrangers , trop inutiles charmes ;
Ne chargez point un front obscurci par les larmes.
Le Public , dont sur vous tous les yeux sont ouverts ,
Dédaigne vos rubis , & ne voit que vos fers.

PARCOUREZ donc l'Histoire ; elle va vous instruire.
Cent Peuples à vos yeux viendront s'y reproduire.
Examinez leurs goûts, leurs penchans , leurs humeurs ,
Quels sont leurs vêtemens , & leurs arts & leurs mœurs.

LA Fable ingénieuse, ouvrant ses galeries ,
Vous offre le trésor de ses allégories.
C'est-là que la Raison vient, sous des traits nouveaux ,
Du fard des fictions embellir ses tableaux.
Ici , vous croyez voir la Reine de Carthage ,
Le front environné d'un funèbre nuage ;
Luttant contre la mort , qu'elle porte en son sein ,
Trois fois elle se lève & retombe soudain.
Ses regards expirans , où l'amour brille encore ,
Semblent redemander le Héros qu'elle adore.
Elle pleure , soupire , & , dans son désespoir ,
Elle cherche le jour , & gémit de le voir.
Plus loin , c'est Niobé , cette femme orgueilleuse ,
Cette mère superbe , & bien plus malheureuse.
Quel spectacle ! elle s'offre à mes sens désolés ,
Au milieu de ses fils , l'un sur l'autre immolés.
A force de souffrir , elle paroît tranquille :
Son front est abattu , son regard immobile ;
Elle reste sans voix ; l'excès de ses douleurs
A tari dans ses yeux la source de ses pleurs.

Ce taciturne effroi dit plus qu'un vain murmure ;
Là, j'admire, je vois, & j'entends la Nature.
Qu'elle seule, toujours dirigeant votre feu,
Comme dans ces tableaux, brille dans votre jeu.
Voulez-vous qu'une Reine, en secret agitée,
Dégoutante de sang, de remords tourmentée,
Qui voit devant ses pas s'entr'ouvrir les enfers,
Observe, en expirant, la cadence d'un vers ?
Voulez-vous qu'une Amante, au milieu des ténèbres,
Prête à se réunir à des mânes funèbres,
Médite en éclatant un sinistre dessein,
Et se plonge, avec art, un poignard dans le sein ?
N'allez pas, lorsqu'il faut nous arracher des larmes,
Étaler froidement vos pompeuses alarmes,
Par un rithme importun corrompre nos plaisirs,
Mesurer vos transports & noter vos soupirs ;
Et quittant le vrai ton pour une emphase vaine,
Faire tonner l'Amour & mugir Melpomène.
Le sentiment se tait, & fait bien s'exprimer ;
L'Aëtrice doit le peindre & non le déclamer.
Contemplez de Makbet * l'épouse criminelle,
Sous ces murs, où son Roi fut égorgé par elle ;
Cette femme s'avance aux yeux des Spectateurs,
Et vient, en sommeillant, expier ses fureurs.
L'inflexible remord, dont elle est la victime,
Agite son sommeil des horreurs de son crime.
Ses bras sont teints de sang, qu'elle détache envain ;

* *Tragédie Angloise.*

Sous la main qui l'efface il reparoît soudain ;
J'admire en frissonnant ; ô muette éloquence !
Quel mouvement ! quel geste ! & sur-tout quel silence !

M U S É , soutiens mon vol , échauffe mes esprits ;
Que la variété préside à mes écrits.
Il est d'autres secrets & des routes nouvelles :
Ainsi que ses leçons , chaque art a ses modèles.
Déjà , la Parque avide , au milieu de leur cours ,
Charmante le Couvreur , avoit tranché tes jours.
Un poighard sur le sein , la pâle Tragédie
Dans le même tombeau se crut ensevelie ;
Et , foulant à ses pieds les immortels cyprès ,
D'un crêpe environna ses funèbres attraits.
Une Actrice parut : Melpomène elle-même
Ceignit son front altier d'un sanglant diadème :
Dumesnil est son nom : l'amour & la fureur ,
Toutes les passions fermentent dans son cœur :
Les Tyrans à sa voix vont rentrer dans la poudre ;
Son geste est un éclair ; ses yeux lancent la foudre.

QUELLE autre l'accompagne , & , parmi cent clameurs ,
Perce les flots bruyans de ses Adorateurs !
Ses pas sont mesurés ; ses yeux remplis d'audace ,
Et tous ses mouvemens déployés avec grace :
Accens , gestes , silence , elle a tout combiné ,
Le Spectateur admire , & n'est point entraîné ;
De sa sublime Emule elle n'a point la flâme ;
Mais , à force d'esprit , elle en impose à l'ame.
Quel auguste maintien , quelle noble fierté !

out jusqu'à l'art, chez elle, a de la vérité.

Vous devez avec soin consulter l'une & l'autre,
puiser dans leur jeu des leçons pour le vôtre ;
Mais votre premier maître est sur-tout votre cœur.
Voyez toujours vous-même aux yeux du Spectateur.
Le désir d'imiter vous cache un précipice ;
ardez de vous traîner sur les pas d'une Actrice :
N'allez point copier tels gestes, tels accens,
Nous répéter sans goût des sons retentissants,
Et, pour mérite unique, offrir à notre vue
Ce mécanisme vain d'une belle Statue.
Ranchissez l'heureux terme, où le prix vous attend ;
Libre, on perce la nue : on rampe en imitant.
Toi, dont les attraits embellissent la Scène,
Toi, que l'Amour jaloux dispute à Melpomène,
Éduisante Dubois, réponds à nos desirs ;
N'est assez sommeiller dans le sein des plaisirs.
Ose enfin te placer au rang de tes modèles ;
La gloire te sourit & te promet des ailes :
Ose, & prenant ton vol vers l'immortalité,
Fixe par le talent l'éclair de la beauté.

LORSQU'AVEC moins de crainte, & moins de servitude,
Vous aurez du Théâtre acquis plus d'habitude ;
Quand le Parterre enfin, ce lion rugissant,
Deviendra pour vous seule & souple & carressant :
Elancez-vous alors loin du sentier vulgaire ;
De votre art plus maîtresse, étendez-en la sphère ;
Par de nouveaux moyens attachez nos regards :

Hafardez , le fublime a fouverit fes écarts.
Par fa fimplicité tantôt il nous étoune :
Tantôt , armé d'éclairs , c'eft Jupiter qui tonne.
La Nature long-tems fe plaît à fe cacher :
Elle a mille fecrets qu'il lui faut arracher.
Pour l'aveugle Vulgaire indigente & ftérile ,
Aux regards du génie elle eft toujours fertile.
C'eft l'or qui , renfermé dans fes noirs fouterains ,
Attend , pour en fortir , d'induftrieufes mains ;
C'eft ce marbre groffier ; c'eft ce bloc infenfible
Que le cizeau façonne , & que l'art rend fléxible.

MAIS ce n'eft point affez de ces vaines leçons ;
Je quitte le pinceau , je brife mes crayons ,
Si je ne vous infpire un orgueil légitime ,
Cet orgueil créateur , la fource du fublime.
Le préjugé s'efface , il touche à fon déclin ;
Le François plus inftruit , eft auffi plus humain ;
S'il outragea votre art , il en rougit encore ;
Pourroit-il avilir des talens qu'il adore ?
Connoiffiez de cet Art quelle eft la dignité ?
Voyez autour de vous tout un Peuple agité ;
Il fe preffe , il palpite , & foudain plus tranquille ,
Un morne accablement tient fon œil immobile.
Ces pâles Spectateurs , étonnés de frémir ,
A votre émotion mefurent leur plaifir ;
Tantôt enfevelis en des terreurs muettes ,
Ils n'ont que des fanglots , des pleurs pour interprètes ;
Et tantôt mille cris , jufqu'au Ciel élançés ,

lagent tous les cœurs , trop long-tems opprésés.
Aucun de ces effets est votre heureux ouvrage :
Chaque larme versée est pour vous un hommage.
Vous tenez dans vos mains le fil des passions ;
Tout un peuple obéit à vos impressions.
Nous ressentons vos feux , nos transports sont les vôtres ;
Le cri de vos cœurs retentit dans les nôtres.
Je fais qu'un Sage illustre , un Mortel renommé ,
Qui hait tous les humains , lorsqu'il en est aimé ,
Sans un de ces accès , où leur aspect l'offense ,
Se chaîna contre vous sa farouche éloquence.
Contre lui cependant je dois vous rassurer :
Un Sage n'est qu'un homme ; il a pu s'égarer ,
Le monde à ses regards prend un aspect sauvage ;
Peut-on s'en former une riante image ?
Les crédules humains précepteurs rigoureux ,
Pourquoi nous envier nos mensonges heureux ?
Ah ! laissez-nous du moins une douce imposture ;
L'ingénieuse erreur embellit la Nature ;
Ne nous ôter nos Arts, nos talens enchanteurs ,
C'est ravir à la Terre , & ses fruits & ses fleurs.
Sachez donc repousser de frivoles atteintes ;
Déjà les vents légers ont emporté ses plaintes ,
Tout sévère qu'il est , on peut le défarmer :
Opposez-lui des mœurs , il va vous estimer.
Ce n'est pas que je veuille , en sage atrabilaire ,
Fermer vos jeunes cœurs au desir de nous plaire :
La flamme de l'Amour peut , dans un cœur brûlant ,
Allumer & nourrir la flamme du talent ,

Ce n'est point cet Amour, qui fait rougir les Grâces ,
Que le morne Plutus entraîne sur ses traces ,
Ou qu'on voit, secouant deux torches dans ses mains,
Sourire au Dieu lascif qui préside aux Jardins.
C'est ce Dieu délicat, qu'embellit la décence :
Que l'aimable mystère accompagne en silence ;
Qui, sans effaroucher les timides desirs ,
Verse en secret des pleurs dans le sein des plaisirs.
Pour vous faire adorer , vous respectant vous-même,
Adoptez de Ninon l'ingénieux système.
Et qu'enfin l'amitié, nous fixant à son tour ,
Pare encor votre automne, & survive à l'Amour.
Voilà, par quels moyens & quelle heureuse adresse
Hors du théâtre même une Actrice intéresse ,
Sur sa trace brillante enchaîne tous les cœurs,
Dompte la calomnie & l'hydre des Censeurs.

S U R le sommet du Pinde , au séjour des orages ,
S'élève un Temple auguste , affermi par les âges ;
Cent colonnes d'ébène en soutiennent le faix :
On grava sur les murs les illustres forfaits :
On avance , en tremblant, sous d'immenses portiques ;
L'œil s'enfonce & se perd dans leurs lointains magiques
On n'y rencontre point d'ornemens fastueux ;
Tout est dans ce séjour , simple & majestueux.
On y voit des tombeaux entourés de ténèbres ;
Des fantômes , panchés sur des urnes funèbres ;
Et l'on n'entend par-tout que des frémissemens ,
Que sons entrecoupés, & longs gémissemens.

Deux Femmes *, sur le seuil, en défendent l'entrée :
L'une , toujours plaintive, est toujours éplorée :
Ses cheveux sont épars , son front couvert de deuil ,
Et sa bouche collée au marbre d'un cercueil.

L'AUTRE inspire l'effroi dont elle est oppressée.
Son front est fixe & morne , & sa langue glacée.
La vengeance , la rage & la soif des combats ,
Cent spectres en tumulte accourent sur ses pas.
Ses sens sont éperdus ; ses cheveux se hérissent ;
Sa poitrine se gonfle , & ses bras se roidissent.
Un feu sombre étincelle en ses yeux inhumains ,
Et la coupe d'Atrée ensanglante ses mains.

PLUS loin règne l'Amour , cet Amour implacable ;
De meurtre dégoutant , malheureux & coupable ;
Qui ne respecte rien , quand il est outragé ,
Court , se venge & gémit sitôt qu'il est vengé.
L'assassin de Pyrrhus , l'Euménide d'Oreste ,
Ce Dieu qui d'Ilion hâta le jour funeste ,
Osa porter la flamme au bûcher de Didon ,
Et plonger le poignard au sein d'Agamemnon.
De ces sombres objets Melpomène entourée ,
Choisit au milieu d'eux sa retraite sacrée.

LES yeux étincelans , quel vieillard dans ce lieu ;
Environné d'Autels , semble en être le Dieu ?
Un Mortel moins altier , assis au même Trône ,

* *La Terreur & la Pitié.*

Reçoit des mains du Goût sa brillante couronne.
Leur terrible rival , pour tracer ses tableaux ,
Dans le sang & les pleurs trempe ses noirs pinceaux.
Et leurs lauriers épars , couvrant le Sanctuaire ,
Viennent se réunir sur le front de Voltaire.
La grande Aétrice , admise en ce séjour divin ,
Marche & s'enorgueillit près du grand Ecrivain.
Récitant ces beaux vers , où l'Amour seul domine ,
Champmeslé pleure encor dans les bras de Racine ;
Et le Couvreur , l'œil sombre & de larmes baigné ,
Attache les regards de Corneille étonné.

Vous , de ces demi-Dieux modernes interprètes ,
La gloire vous attend , & vos palmes sont prêtes.
Chef-d'œuvres du pinceau , dans ces pompeux réduits,
Déjà vos traits brillants sont par-tout reproduits.
Ici pleure Gauffin , toujours sensible & tendre ;
Là , c'est toi , Dumefnil , toi que l'on croit entendre.
La Nature enrichit ton simple médaillon ;
Et l'art couvre de fleurs le buste de Clairon.



LA COMÉDIE.

LA COMÉDIE,

CHANT SECOND.

Toi, qui, dans un miroir agréable & fidèle,
Présentant l'homme à l'homme, amuses ton modèle,
Nous reproduis nos traits, nos mobiles travers,
Et fais, en te jouant, corriger l'Univers,
Souris à mes accens, viens, folâtre Thalie,
Echauffe mes leçons du feu de la saillie,
Apprends-moi tes secrets, & ne me cache rien
Des mystères d'un art, interprète du tien.

O vous, que de cet art ont séduit les délices,
La palme qu'il promet croît sur des précipices.
Aux succès éclatans vous prétendez en vain,
Si les Cieux n'ont en vous transmis ce feu divin,
Cette source de vie aux humains apportée,
Mobile universel ravi par Prométhée,
L'esprit enfin, l'esprit, invisible flambeau,
Qui du Monde encor brut éclaira le berceau.
Quels plaisirs sont piquans, s'il ne les assaisonne ?
C'est par lui que l'on pense & par lui qu'on raisonne.
Vous pourrez bien, sans lui, répandre quelques pleurs,
Cadencer noblement de tragiques douleurs,
Et même en imposer aux Spectateurs crédules ;
Mais lui seul voit, saisit, & peint les ridicules.
Osez donc vous connoître, & vous interroger.

Enlevez au Public le droit de vous juger.
 N'allez point sur la Scène étaler votre enfance ,
 Au Parterre assemblé prouver votre ignorance ,
 D'un rire avilissant provoquer les éclats ,
 Balbutier des vers que vous n'entendrez pas ,
 Végéter & vieillir dans cette ignominie ,
 Salaire accoutumé des Bouffons sans génie.

MAIS ce n'est point assez de ce feu créateur :
 Tremblez ; l'homme d'esprit est loin du grand Acteur :
 Tel croit être formé qui ne fait que de naître.
 Pour peindre la Nature , il faut la bien connoître ;
 En tout tems, en tous lieux, il faut la consulter ,
 La consulter encore , & puis la méditer.
 Elle est belle , féconde & sublime à tout âge.
 Dans les jeux de l'enfance épiez son langage :
 Observez les vieillards & leur air ombrageux ,
 Du jeune-homme inquiet les désirs orageux ,
 L'épouse avec l'époux, le fils avec le père ,
 Et la fille attentive aux leçons de sa mère.
 C'est-là que l'on saisit ce ton de vérité ,
 Que l'effort du travail n'a jamais imité.
 C'est-là que l'on se rit de ces jeux froids & tristes ,
 De ces vils histrions , l'un de l'autre copistes ,
 Et que l'Acteur entr'eux comparant les objets ,
 Va ravir de son art les plus nobles secrets.

LES préceptes de l'Art sont toujours arbitraires.
 Ceux-ci semblent trop doux , & ceux-là trop sévères ;
 Et l'on a vu souvent de graves précepteurs ,

En donnant des leçons , consacrer des erreurs.
 La Nature elle seule est un guide fidèle ,
 Et tous les vrais talens sont éclairés par elle.

Occupé du Spectacle , & non des Spectateurs ,
 Faites toujours valoir vos interlocuteurs.
 Pour laisser de chacun ressortir la partie ,
 Etudiez des tons l'heureuse sympathie.
 Lorsque l'un s'affoiblit , l'autre devient trop fort.
 Comme dans un concert , il faut prendre l'accord.

De la Tradition rejetant la chimère ,
 Jouez d'après votre ame & votre caractère.
 Comment fixer des tons d'âge en âge transmis ?
 A ces bizarres loix Dorilas fut soumis.
 Sans cesse il consultoit ce miroir infidèle ,
 Que le tems , chaque jour , obscurcit de son aîle.
 Servile imitateur , bouffon fastidieux ,
 Il n'auroit point osé se montrer à nos yeux ,
 S'il n'eût de son aïeul arboré la rondache ,
 Les antiques canons , & sur-tout la moustache.
 Il mettoit son orgueil à le représenter ;
 Répétoit ses accens qu'il s'étoit fait noter ;
 De rien imaginer affectoit le scrupule ;
 Et par la tradition fut sot & ridicule.

Des rôles différens parcourons les beautés ,
 Combinons leur esprit , & leurs difficultés.

A mes premiers regards s'offrent les caractères.
 C'est-là qu'il faut de l'art épuiser les mystères ,

/ Dij

Contraindre sa chaleur , soudain la déployer ,
Descendre , s'élever & se multiplier ,
Unir adroitement la force à la souplesse ,
Se variant toujours , se ressembler sans cesse ;
A l'Auteur en défaut quelquefois ajouter ,
Et créer , d'après lui , pour mieux exécuter.

IL est des traits saillans que j'aime & que j'admire :
L'Art ne les fixe point , le moment les inspire.
Un silence éloquent est souvent un bon mot ;
Un bon mot disparoît , quand l'Acteur n'est qu'un sot.

NOUS représentez-vous la sombre humeur d'Alceste ,
Qui maudit & veut fuir les humains qu'il déteste :
Que votre abord soit dur , votre front sourcilleux ,
Votre voix sèche & brusque , & votre œil nébuleux.
Exprimez bien sur-tout ces fougues de tendresse ,
Dont il vient amuser sa volage maîtresse ;
Qu'on reconnoisse en vous un mortel égaré ,
Qui hait jusqu'à l'amour dont il est dévoré.

DU Poëte agité m'offrez-vous la manie ?
Mettez dans votre jeu les écarts du génie.

JOUEZ-VOUS le Tartuffe : observez d'autres loix.
En sons pieux & lents mesurez votre voix ;
De ce fourbe imitez le mystique sourire ,
Lorsque son œil dévot s'attache sur Elmire ,
Lorsque , laissant errer une indiscrete main ,
Des genoux chatouilleux il monte jusqu'au sein ;
Avec suavité médite un adultère ,

veut, au nom de Dieu, déshonorer son frère.
 le votre air, tour-à-tour, soit ferme & radouci ;
 , soyez prosterné ; mais commandez ici.

Le rôle de Joueur veut une ame brûlante.
 e toujours l'action y soit vive & saillante.
 coiffez sur la Scène, égaré, furieux,
 e, défiguré, le chapeau sur les yeux.
 nversez ces fauteuils, que vous croyez complices ;
 land du Lansquenet, ébranlez les coulisses.
 seul nom de triétrac, frémissiez de courroux.
 dez fatal vous suit, & roule encor pour vous.

L est plus d'une palme à la Cour de Thalie.
 n consacre aux vieillards une voix affoiblie,
 us retrace leurs mœurs, leurs penchans clandestins,
 leur crédulité pour des fils libertins.

ET autre, qui de soi prudemment se défie,
 sent, pour les niais, formé par sympathie.

ET autre enfin, prenant un effor qui lui plaît,
 it à son goût, & s'érige en Valet.

ONGES-Y. Dans ce genre auquel tu te destines,
 r cueillir quelques fleurs à travers mille épines,
 u reçu des Cieux ce naturel plaisant,
 art, cet heureux don, le don d'être amusant ;
 volubilité d'un organe mobile,
 corps alerte & souple, un esprit versatile ?
 -on étinceler dans ton regard mutin ,

Et l'amour de l'intrigue , & la soif du butin ,
La trahison , l'adresse , & cette effronterie ,
Dont l'intrépidité sied à la fourberie ?

QUELQUEFOIS un Valet , novice dans son art ,
De la publique joie ose prendre sa part ;
Et , ne sachant sur lui garder aucun empire ,
Rit de ce qu'il a dit , ou de ce qu'il va dire.
C'est usurper nos droits : le jaloux Spectateur
S'attriste avec raison du plaisir de l'Auteur.
Le personnage seul nous plaît & nous étonne ;
Tout le charme est détruit , dès qu'on voit la personne :
Ne te livre jamais à ce rire emporté ,
Et sache être amusant sans paroître amusé.

LOIN cependant l'Auteur que son talens ennuie ;
Il doit être chassé de la Cour de Thalie.
C'est un hibou qui vient , sous des berceaux naissans ,
Effrayer Philomèle , & troubler ses accens.
L'ingénieux Armand , ce Nestor du Théâtre ,
Oublié par le tems , étoit encor folâtre.
Que j'aimois son adresse & sa naïveté !
Son œil étinceloit du feu de la gaité ;
Mais , rempli de l'objet qu'il avoit à nous peindre ,
Sous un flegme éloquent il savoit la contraindre ;
Au plaisir qu'il donnoit il savoit se borner ,
Et sans montrer le sien , le laissoit soupçonner.

AINSI qu'un jour nouveau suit le jour qui s'efface ,
Lorsqu'un talent s'éclipse , un autre le remplace.

Non , qui si long-tems amusa tout Paris ,
 Scendoit dans la tombe , escorté par les ris :
 L'ville vient , paroît , il ranime la Scène ;
 Momus aisément fait oublier Silène.
 L'ville ! . . . ennuis , fuyez , fuyez , soucis affreux ;
 Son nom est un signal pour r'allier les jeux.
 Muses m'ont appris qu'une douce démençe ,
 D'un rire universel a fêté sa naissance.
 Les Silphes légers , soulevant le rideau ,
 Chantoient & dansoient autour de son berceau ;
 Ecut le grelot des mains de la Folie ;
 Bégayant encore , il vola vers Thalie.
 Car lui seul la Nature est sans déguisement ,
 Comme la jeune Amante aux yeux de son Amant.
 Auteur ingénieux , je te dois cet hommage :
 Ainsi que nos plaisirs , ces vers sont ton ouvrage.
 Que du Lierre immortel ton front soit décoré :
 Qui fait rire son siècle , en doit être adoré.

POUR les rôles d'Amans si l'instinct vous décide ,
 Vez-vous à vous-même & de juge & de guide.
 Dans cet emploi brillant peu d'Acteurs sont parfaits :
 Orés sur la Scène , il leur faut des attraits ,
 D'abord séduisant , un regard vif & tendre ,
 Un silence qui parle & qui se fasse entendre ,
 Une voix de voix touchant , le maintien gracieux ,
 L'art de flatter l'oreille , & de charmer les yeux.
 Vez-vous ce que peut un éloquent sourire ?
 Tous ces riens de l'amour , savez-vous les bien dire ?

D iv

Pour le représenter, avez-vous ses appas ?
Il enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.

CHARMANT, vous n'avez rien & vous devez tout craindre,
Si vous ignorez l'art d'exprimer & de peindre,
De produire au dehors ces orages du cœur ,
Ces mouvemens secrets, ces instans de fureur,
Ces rapides retours, cette brûlante ivresse,
Les transports de l'amour & sa délicatesse.
Un rôle est à la fois, tendre, emporté, jaloux,
Ces contrastes frappans, il faut les rendre tous.
Paisible adorateur, là, bornez-vous à plaire :
Ici, que votre front s'enflamme de colère.
Sachez sur-tout, sachez comment, d'un œil fercin,
On vient rendre un portrait, que l'on reprend soudain,
Comme on traite un Objet que l'on croit infidèle,
De quel air on lui jure une haine immortelle,
Avec quelle contrainte on feint d'autres amours,
Et comment on le quitte, en revenant toujours.
Evitez cependant une chaleur factice,
Qui séduit quelquefois, & vit par artifice,
Tous ces trépignemens & des pieds & des mains,
Convulsions de l'art, grimaces de Pantins.
Dans ces vains mouvemens qu'on prend pour de la flâme,
N'allez point sur la Scène éparpiller votre âme.
Ces gestes embrouillés, toujours hors de saison
Ne sont qu'un froid dédale, où se perd la raison.

UN AËTEUR * a paru plein d'ame & de finesse ;

* *Molé.*

Il sent avec chaleur, exprime avec justesse :
Pour briller, pour séduire, il a mille secrets,
Et créa des moyens, qu'on ne connut jamais.
Transportant dans son jeu l'ivresse de son âge,
Il a su des Amans rajeunir le langage,
Des rôles languoureux anime la fadeur,
Fait sourire l'esprit, & fait parler au cœur.

AIMEZ-VOUS mieux jouer & corriger ces êtres,
Automates brillans, qu'on nomme Petits-Mâîtres :
Portez la tête haute, ayez l'air éventé,
La voix impérieuse, & le ton aprêté.
Que votre œil clignotant & foible, en apparence,
Sur les objets voisins tombe avec indolence :
Que tout votre maintien semble nous annoncer,
Qu'au Sexe incessamment vous allez renoncer,
Que chaque jour pour vous fait éclore une intrigue,
Qu'un plaisir trop goûté dégénère en fatigue,
Et paroissez enfin, excédé de vos nœuds,
Accablé de faveurs, & bien las d'être heureux.

MAIS ce ton, ces dehors exigent de l'étude.
Pour contrefaire un Fat, il faut de l'habitude.
Voyez nos élégans, & nos gens du bel-air ;
C'est aux plaines du Ciel que se forme l'éclair.
Allez, & parcourez ce magique Théâtre
D'un monde qui se hait, & pourtant s'idolâtre,
Étudiez à fond l'art des frivolités,
Le savant persiflage & les mots usités ;
De vos cercles bourgeois franchissez les ténèbres,

Obtenez quelques mois de nos femmes célèbres.
Leur entretien, utile à vos sens rajeunis ,
Vous enlumina du moderne vernis.
Instruisez-vous des soins , des égards que mérite
La Femme que l'on prend , & celle que l'on quitte ;
Differtez sans objet , riez avec ennui ;
Le monde est vain & sot, soyez sot avec lui ,
Et revenez , tout fier de cent graces nouvelles ,
De leurs propres travers amuser vos modèles:
C'est ainsi que l'Abeille , aux approches du jour ,
Vole dans les jardins & les prés d'alentour ,
Et , disputant la rose au jeune amant de Flore ,
Lorsqu'elle a butiné les dons qu'il fait éclore ,
Revient dans son asyle obscur & parfumé ,
Déposer le trésor du miel qu'elle a formé.

D E la Scène échappé, Baron jeune & frivole ,
Dans les cercles admis , en paroissoit l'idole.
Les plus fières beautés se disputoient ses vœux ;
C'étoit Agamemnon que l'on rendoit heureux.
Et , toujours souverain aux pieds de ses maîtresses ,
Sur sa liste galante il compta des Duchesses.
Mais craignez d'abuser d'un conseil imprudent :
L'Acteur n'est plus qu'un sot , s'il devient impudent.
Notre foiblesse , à tort , le flatte & le ménage ,
Si la fatuité survit au personnage.
Votre état est de plaire , & non de protéger.
Redoutez le Public , il aime à se venger.
Lorsqu'on veut s'élever , il faut savoir descendre.

D'un puérile orgueil que pouvez-vous attendre ,
Quand le premier valet se rit de vos hauteurs ,
Et va pour son argent siffler ses protecteurs ?

Toi , qui prétends briller dans les scènes burlesques ,
D'un monde moins poli consulte les grotesques :
De nos originaux folâtre observateur ,
Joins l'étude du Sage aux talens de l'Acteur.
Viens , parcours tous les lieux où le Peuple déploie ,
Autour d'un ais brisé , son humeur ou sa joie.
Prends cette humble escabelle , ose ; & vuide avec lui
Ce broc de vin fumeux , arrivé d'aujourd'hui.
De ces mortels grossiers apprends l'art de nous plaire ;
Tous leurs traits sont frappans , & rien ne les altère.
Ici , c'est un vieillard de rides sillonné ,
Et d'un essain d'enfans toujours environné.
Courbant son corps usé sur un bâton rustique ,
Il se fait craindre encor par sa gaité caustique.
Chacun à ses dépens veut en vain s'égayer ;
Des rieurs prévenus il rit tout le premier.
Voyez-vous ce Silène , au dos rond & convexe ,
Heurter tous ses voisins de son pas circonflexe ,
Injurier cet arbre , & , prêt à trébucher ,
Manquer toujours le but qu'il va toujours chercher ?
Plus loin , deux Champions furieux , hors d'haleine ,
S'arment , les poings fermés , pour quelque grosse Hélène.
Tel objet est choquant dans la réalité ,
Qui plaît au Spectateur , s'il est bien imité.
Vadé , pour achever ses esquisses fidèles ,

D vj

Dans tous les carrefours poursuivoit ses modèles,
De ce costume agreste ingénu partisan,
Interrogeoit le Pâtre, abordoit l'Artisan.
Jaloux de la saisir sans masque & sans pature,
Jusques aux Porcherons il chercha la Nature.
Etoit-il au Village ? il en traçoit les mœurs,
Trinquoit, pour les mieux peindre, avec des Racoleurs,
Et changeant, chaque jour, de ton & de palette,
Crayonna, sur un Port, Jérôme & Fanchounette.

Ces aimables Mortels dont les noms adorés
Sont, aux fastes des jeux, pour jamais consacrés,
Arbitres délicats des plaisirs de l'autre âge,
De la divine Orgie avoient admis l'usage,
Chez les Aubry du tems passaient les jours entiers,
Et puisoient dans le vin l'oubli des créanciers.
Craignez de travestir, Baladins subalternes,
Ces Libertins titrés, en Buveurs de Tavernes.
Faites-en des Chaulieux & des Anacréons,
A qui tous les Amours ont servi d'Echançons.
Que toujours, à travers les brouillards de l'ivresse,
Malgré tous vos écarts, le Courtisan paroisse,
Et ne confondez point, dans vos pesants croquis,
Le délire d'un Rustre & celui d'un Marquis.
Bellecourt, de ces traits a saisi la finesse.
Son bacchique enjouement n'est jamais sans noblesse,
Soit que, quittant la table encor tout délabré,
D'un essain de buveurs il revienne entouré,
Etourdir un Vieillard par des discours sans suite,

lui balbutier des leçons de conduite ;
soit que plus raffis, & gaîment indiscret,
démasque en riant l'usurier Turcaret.

Vous que l'âge a muris & rendus plus sévères,
Tapez vos talens dans les rôles de Pères.

C'est-là qu'enfin Thalie ose élever la voix,
Et que le cœur ému peut reprendre ses droits.
Acquièrez ce maintien, ce débit plein d'aisance,
Et ces tons assurés, fruits de l'expérience.

Soyez dur, inquiet, défiant dans Simon,
Dans Licandre imposant, tendre dans Euphémon.
Modérez votre voix, qu'elle parte de l'ame.

Il faut que sans éclats votre jeu vous enflâme.
D'un geste toujours simple appuyez vos discours ;
L'auguste vérité n'a pas besoin d'atours.

Si cependant un fils contre lui vous anime,
Soyez ferme, éloquent & sublime.
Offrez-nous, à l'aspect de ce fils criminel,
Toute la majesté du courroux paternel :
Excitez les sanglots, faites couler les larmes,
Et la Nature en pleurs déployez tous les charmes,
Transmettez-nous votre ame, & que le Spectateur
Puisse applaudir au Père, en oubliant l'Acteur.

Vous, Reines du théâtre où l'Amour vous appelle,
L'orgueil de vous instruire a réveillé mon zèle.
Je n'ai point, au hasard confondu mes couleurs ;
Econome prudent, j'ai réservé les fleurs.
Muse, couronne-toi d'une palme nouvelle ;

La beauté te sourit, il faut chanter pour elle.
Pour t'en faire écouter, forme de plus doux sons ;
Elle veut des conseils, & non pas des leçons.
On ne peut l'éclairer, quand on ne peut lui plaire.
Dirige ses talens, mais d'une main légère.
C'est ainsi que l'on voit les flexibles cizeaux
De l'arbre aux fruits dorés arrondir les rameaux.

Elle rusé, taille lesté, & langues indiscrettes,
Ce qu'il faut aux Valets, il le faut aux Soubrettes.
Par l'organe sur-tout elles doivent briller,
Agir presque toujours & toujours babiller ;
Ou du moins, se taisant avec impatience,
Par un geste indiscret échauffer leur silence.
Qu'elles se gardent bien de charger leurs tableaux ;
Nous voulons des Teniers & non pas des Calots.
Le vain effort de l'Art annonce une ame aride.
Alors qu'il est contraint, le rire est insipide.
Camille, aux yeux charmés de Zéphire surpris,
Couroit sur les moissons sans courber les épis.

Ah ! si la Scène encore offroit à notre vue
Cette Actrice adorée & trop tôt disparue,
Qui par son enjouement savoit tout animer,
Et que, pour son éloge, il suffit de nommer ! . . .
Je vous dirois sans cesse, ayez les yeux sur elle ;
Et je croirois tout dire, en l'offrant pour modèle.

Il me semble la voir, l'œil brillant de gaieté,
Parler, agir, marcher avec légèreté,

liquante sans apprêt, & vive sans grimace ,
chaque mouvement acquérir une grâce ,
sourire , s'exprimer , se taire avec esprit ,
joindre le jeu muet à l'éclair du débit ,
suancer tous ses tons , varier sa figure ,
rendre l'art naturel , & parer la Nature.
Ruse , avec un œil morne , un air digne & hautain ,
et les traits allongés d'un visage romain ,
ceint le tablier de Rose ou de Justine.
Froidement minaudière , elle croit être fine.
D'abord qu'elle paroît , on se sent attristé ,
On ne partage point sa pénible gaieté :
Elle parcourt sans grâce un cercle monotone ;
Son rire grimacier n'en impose à personne :
Quand l'Automate agit , le Spectateur galant
Applaudit au ressort , mais non pas au talent.

PARIS , à chaque pas , nous offre cent Coquettes ,
Ivres d'un fol encens , volages , indiscrettes.
O vous , qui sous leurs traits voulez nous enflâmer
A jouer leurs travers , l'art seul peut vous former.
Attendez que le terns , maître tardif & sage ,
Du monde & des plaisirs vous ait appris l'usage.
Saisissez la saison de la maturité ,
Ce moment dangereux , le soir de la beauté.
Pour nous fixer alors il est mille artifices ,
Et le jeu des vapeurs & celui des caprices.
D'un geste ou d'un souris combinez la valeur :
Commandez à vos yeux de feindre la douleur ,

Le plaisir, le dédain, & la mélancolie,
La raison quelquefois, & souvent la folie ;
Et vous viendrez alors reproduire à nos yeux,
L'Amante qui d'Alceste a captivé les vœux.
Combien, dans ces tableaux, me semble intéressante
Cette Actrice, à la fois, noble, sage & décente,
Qui fait tout détailler, & ne refroidit rien,
Assujettit au goût ses tons & son maintien,
Et qui, fidèle au vrai, sans nuire au vraisemblable,
Toujours ingénieuse, est toujours raisonnable !

Si, dans son vol jaloux, l'impitoyable tems,
A marqué sur vos fronts le ravage des ans,
N'allez point dédaigner nos folles Céliantes,
Et nos Escarbagnas, & nos vieilles Amantes.
Ces rôles épineux, dont la charge déplaît,
Quand Drouin les remplit, ont encor leur effet.
Vous y pouvez de l'art déploier les richesses :
Leurs traits sont plus marqués, mais ils ont leurs finesse.
Affectez quelquefois un sourire enfantin ;
Qu'une rose en bouton parfume votre sein,
Et, de quelques pompons ornant votre coëffure,
De la beauté naissante empruntez la parure.
Mais, pour nous égayer, ne nous révoltez pas ;
N'enrubanez point trop vos burlesques appas.
Dans vos plus grands excès soyez prudente & sage ;
Baïssez de vos cheveux le double ou triple étage.
Elaguez ce panier, rognez cet éventail,
Et n'ayez point enfin l'air d'un épouvantail.

Les rôles ingénus veulent de la décence.
L'Actrice s'embellit par un air d'innocence.
L'Amour doit y briller, mais doux & désarmé :
Songez qu'il vient de naître, & qu'il n'est point formé.
Le Soleil, en naissant, n'échauffe point encore,
Et semble se jouer sur les monts qu'il colore.
Exprimez dans vos yeux l'enfance du désir,
Et d'un cœur étonné qui s'éveille au plaisir.
Il faut que votre voix, en peignant votre flâme,
En sons mélodieux se fasse entendre à l'ame.
Offrez-nous, s'il se peut, ce timide embarras
Que donne la Nature, & qu'on n'imite pas,
Ce front baissé toujours, & qui rougit sans cesse,
Cette grâce naïve, atour de la jeunesse.
Ah ! ne l'offusquez point par de vains ornemens.
Une rose suffit pour orner le printemps.

Nous représentez-vous la tendre Zénéïde,
Qui s'indigne & gémit sous un masque perfide ?
Marquez-nous ce dépit & ce ressentiment :
C'est une Nymphé en pleurs, qu'outrage son Amant,
Qui résiste, qui craint de le voir infidelle,
Qu'il soupçonne être laide, & qui sait qu'elle est belle.
Quel voile peut cacher ces douloureux combats,
Et l'orgueil d'une Amante, & sur-tout ses appas ?
Que votre jeu soit vif, qu'il peigne vos alarmes,
Et, qu'à travers le masque, on découvre vos charmes.
Dans Lucinde sur-tout variez vos tableaux :
Chaque Scène y produit des sentimens nouveaux.

QUEL souvenir cruel se mêle à ces images !
 Le talent qui n'est plus veut encor des hommages.
 Tendre Guéant *, mon cœur ne t'oubliera jamais.
 Puissé-je dans nies vers ranimer tes attraits !
 Combien elle étoit simple , intéressante , & belle !
 Amour , tu t'en souviens , tu lui restas fidelle.
 La douce illusion accompagnoit ses pas :
 Les Grâces l'inspiroient , & ne la quittoient pas.
 Amour , grâces , beauté , rien ne la put défendre :
 La tombe s'entr'ouvrit , il y fallut descendre.
 Ainsi l'étoile brille , & bientôt , à nos yeux ,
 En mourantes clartés semble quitter les cieux.
 Que dis-je ? elle respire : il est d'heureux ombrages ,
 Asyles des Héros , des Belles & des Sages.
 Sous ces berceaux rians & fermés aux douleurs ,
 Près de Ninon peut-être elle cueille des fleurs :
 Peut-être qu'à Maurice , ** élevé sur un trône ,
 De myrthe & de lauriers elle offre une couronne ,

* On sera peut-être surpris de ne pas trouver ici le nom de Mlle. Gauffin qui excelloit dans les rôles dont il s'agit. J'ai craint la monotonie de la louange répétée. Mlle. Guéant n'étoit que l'élève de cette Actrice célèbre , mais promettoit de devenir sa rivale. Un organe enchanteur , une figure charmante , toute la séduction de l'ingénuité , tels furent ses titres , & les motifs de mes éloges.

** Le Maréchal de Saxe.

Se rappelle des vers , qu'il lui fait déclamer ,
Et n'envie aux Mortels que le plaisir d'aimer...

M A I S quoi ! quelle Beauté s'avance sur la Scène !
Le Sentiment conduit sa démarche incertaine.
Sa voix se développe en sons doux & flatteurs ;
Qu'elle fait bien trouver la route de nôtres cœurs !
Charmante Doligni , puis-je te méconnoître ?
Toi , si chère à l'Amour , que tu braves peut-être !
Poursuis ; ce Dieu léger , qui brigue tes faveurs ,
Séduit par les attraits , est fixé par les mœurs.

L'ART n'est point dégradé , lorsqu'il se multiplie.
On élève par-tout des Temples à Thalie.
Vous , qui nous amusez par d'utiles travaux ,
Dans un monde brillant vous trouvez des rivaux.
Quel triomphe pour vous ! sous ces lambris tranquilles ,
Où la grandeur s'échappe & s'enfuit loin des Villes ,
Dès que Flore a , près d'elle , assemblé les Zéphirs ,
Mille jeunes beautés , qu'unissent les plaisirs ,
Au grand jour du Théâtre osant risquer leurs charmes ,
Y savent exciter ou les ris ou les larmes.
La Scène quelquefois rassemble deux Amans
Gênés dans leurs desirs , & dans leurs sentimens.
Voyez comme leur joie éclate & se décèle !
Voyez quel doux rayon dans leurs yeux étincèle !
Malgré l'aimable Dieu , qui seul les fait agir ,
Commandés par leur rôle , ils n'ont point à rougir.
Ils peuvent librement , sans craindre pour leur âme ,
Se parler en public des secrets de leur âme.

Ce n'est que pour eux seuls que brille un si beau jour ;
Et la décence même applaudit à l'Amour.

Le plaisir m'égarait : la raison me ramène.
Muses , dont le pinceau peut enrichir la Scène ,
Joignez à mes essais vos efforts plus certains.
Pour former des Acteurs , il faut des Ecrivains.
Tel qui , depuis long-tems , rampoit foible & timide ,
Dans des rôles nouveaux a pris un vol rapide.
Remettez sous nos yeux le tableau de nos mœurs ;
Badinez avec nous pour nous rendre meilleurs.
Qui retient vos crayons ? Quels seroient vos scrupules ?
Molière est sous la tombe , & non les ridicules.
Oui , chaque âge a les siens vrais , caractérisés :
Ceux-là sont apparens , ceux-ci mal déguisés.
Il faut leur arracher cette enveloppe obscure ;
Il faut à chaque siècle assigner sa figure.
Avec des traits divers , le nôtre a ses Orgons ;
Il a ses Imposteurs , il a ses Harpagons.
La Nature , en créant , toujours se renouvelle :
Les vices , les travers sont variés comme elle.
Dans nos cœurs , en riant , venez porter le jour.
Quel léger tourbillon , va , vient , revient & roule !
Dieux ! que d'originaux se présentent en foule !
Voyez-vous celui-ci , fier & bas à la fois ,
Tristement abruti dans son faste Bourgeois ?
Cet autre , embarrassé de sa vaine richesse ,
Qui cherche en vain ses sens usés par la mollesse ,
S'ennuie au sein des Arts qu'il rassemble à grands frais ,

Dîne , soupe , s'endort au son des clarinets ,
A sa meute , sa troupe , & sur-tout sa musique ,
Fatigue , tout le jour , son ame léthargique ,
Et retombe le soir , en bâillant de nouveau ,
Sur un lit d'édredon , qui lui sert de tombeau ?
Transportez à nos yeux la jeune Courtisane ,
Qui , fille de l'Amour , le sert & le profane ,
Avec grâce sourit , intrigue savamment ,
Désespère avec art & trahit déceimment ;
Ce Protecteur banal , entouré de Theristes ,
Et qui pour ses amis compte ses Parasites ;
Ou ce présomptueux , ivre de ses talens ,
Qui regarde en pitié jusqu'à ses Partisans ,
Et d'un œil prophétique , où le dédain repose ,
Dans les siècles futurs lit son apothéose.
Alors je cueillerai le fruit de mes leçons.
Qu'un Molière s'élève ! il naîtra des Barons.



L'OPÉRA,

CHANT TROISIEME.

DESCENS, viens m'inspirer, savante Polymnie,
Viens m'ouvrir les trésors de l'auguste harmonie.
Tu m'exauces : déjà tous les Chantres des bois,
Te saluant en chœur, accompagnent ma voix.
L'onde de ces ruisseaux plus doucement murmure :
Zéphir plus mollement frémit sous la verdure.
Les Roseaux de Syrinx, changés en instrument,
Vont moduler des airs sous les doigts d'un amant.
Cet arbruste est plaintif, cette grotte sonore :
La parole n'est plus, & retentit encore.
Dans le calme enchanteur d'un loisir studieux,
O Déesse ! j'entends la Musique des Cieux.
La Terre a ses accens, & les airs lui répondent ;
Les Astres dans leurs cours jamais ne se confondent.
Les Mondes, entraînés par leurs ressorts secrets,
Toujours en mouvement, ne se heurtent jamais.
Paroissant opposés, ils ont leur sympathie :
Dans l'accord général, chacun a sa partie ;
Et les Etres unis par ton art créateur,
Forment un grand concert, digne de leur Auteur.

MAIS daigne enfin, quittant cette sphère hardie,
Assigner des leçons à notre mélodie.
De la Scène lyrique, objet de mes travaux,

Etale à mes regards les magiques tableaux.
Dis-moi par quels secours, le chant plein de ta flâme,
Peut s'ouvrir par l'oreille un chemin jusqu'à l'âme ;
Ce qu'il doit emprunter, pour accroître son feu,
De l'esprit, de la force, & des grâces du jeu.

Vous qui sur ce Théâtre osez vous produire,
Reçûtes-vous des traits assortis pour séduire ?
N'allez point, sur la Scène usurpant un Autel,
Faire huer un Dieu sous les traits d'un Mortel.
Le monde où vous entrez est peuplé de Déeses :
L'Amour ; en folâtrant, y choisit ses Prêtresses.
Avec des traits flétris, un teint jaune & plombé ;
Pourrez-vous, sans rougir, prendre le nom d'Hébé ?
D'un œil indifférent verrai-je une mulâtre
Appliquer à Vénus sa couleur olivâtre ;
Dans un char transparent, par des cygnes traîné,
Fendre les airs, aux yeux de Paphos étonné,
Et rappeler en vain cet enfant volontaire,
Qui s'est allé cacher à l'aspect de sa mère ?

Que Flore, à mes regards n'ose jamais s'offrir,
Sans me faire envier le bonheur de Zéphir.
Sa bouche, au doux souris, doit être aussi vermeille,
Que les boutons de rose, épars dans sa corbeille,
L'Amante de Titon, pour fixer nos amours,
Doit avoir la fraîcheur du matin des beaux jours ;
Et, sous les pampres verts dont Bacchus se couronne,
Le plaisir doit briller dans les yeux d'Erigone.

QUE la taille & le port soient toujours adaptés
 Aux rôles différens que vous représentez.
 Des Colosses hautains , dont l'Amour fuit les traces ,
 Pourront-ils badiner sous le corset des Grâces ?
 La Naine pourra-t-elle , avec l'air enfantin ,
 Me retracer Pallas une lance à la main ;
 Et l'orgueil menaçant d'une Reine en colère
 Convendra-t-il au front d'une simple Bergère ?

SACHEZ , quand il le faut , varier votre ton ,
 Sévère dans Diane , emporté dans Junon.

VOUS sur-tout qui voulez , dans vos fureurs lyriques ,
 Ressusciter pour nous ces Paladins antiques ,
 Tous ces illustres fous , ces Héros fabuleux ,
 Soyez , à nos regards , gigantesques comme eux.
 C'est peu de m'étaler une jeunesse aimable ,
 Je hais un Amadis , s'il n'est point formidable.

QUAND Roland déracine en ses fougueux accès ,
 Ces chênes orgueilleux , ornemens des forêts ,
 Je veux que , déployant une haute stature ,
 Il enrichisse l'art des dons de la Nature.
 S'il n'en impose point à l'œil du Spectateur ,
 Si je ne confonds point le modèle & l'Acteur ,
 D'un tableau sans effet bientôt je me détache ;
 Je ne vois qu'un enfant , caché sous un panache ,
 Et dont le foible bras , fidèle à sa leçon ,
 Renverse , avec fracas , des arbres de carton.
 En vain son œil menace , & sa main est armée ;
 Je cherche le Héros , & je ris de Pygmée.

PAR

PAR la seule raison mon esprit enchanté,
Cherche dans le prestige un air de vérité.

POUR nous rendre les traits d'Adonis ou d'Alcide,
Le genre de vos voix peut vous servir de guide.
Des sons frêles & doux seroient choquans & faux,
Dans la bouche du Dieu qui gourmande les flots.
Ces organes sont faits pour briller dans des fêtes;
C'est d'un ton foudroyant que l'on parle aux tempêtes.
Quand les vents déchainés mugissent une fois,
Ils ne s'apaisent point avec des ports de voix,
Et Jupiter lui-même, armé de son tonnerre,
Se verroit, dans sa gloire, insulté du Parterre,
S'il venoit, s'annonçant par un timbre argenté,
Prononcer en faulxet les arrêts du destin.

MAIS c'est peu de la voix, c'est peu de la figure,
Si vous ignorez l'art d'achever l'imposture,
De parer ces présens, d'y joindre l'action,
Et cette vérité, d'où naît l'illusion.
Dans ce ressort trop dur mettez plus de mollesse;
Ces muscles trop tendus ont besoin de souplesse.
La grâce & la beauté d'un Athlète vainqueur
Sont dans l'usage adroit de sa mâle vigueur.
Faites-vous, il le faut, une secrète étude,
De chaque mouvement & de chaque attitude.
Instruits par la Nature, apprenez à l'ornez;
Sur le Théâtre enfin sachez vous dessiner.

C'EST par-là que CHASSÉ régna sur votre Scène,
Et partage le trône, où s'assied Melpomène.

PRÊTE à favoriser vos utiles efforts ,
La Peinture a pour vous déroulé ses trésors.
Des grands Maîtres de l'Art consultez les ouvrages ,
Voyez-y nos Héros vivre dans leurs images.

L'UN , pâlisant de rage , arrachant ses cheveux ,
Semble frapper la terre , & maudire les Cieux :
L'autre , plus recueilli dans ses sombres alarmes ,
De son œil consterné laisse tomber des larmes.
Ici , c'est un amant , vengeant ses feux trahis :
Là , c'est un père en pleurs qui reclame son fils.
Dans sa noble fureur , voyez comment Achille
Est fier & menaçant , quoiqu'il reste immobile.
Quelle ame dans ce calme & quel emportement !
Chaque fibre , à mes yeux , exprime un sentiment.
Mars auprès de Vénus cherche en vain son audace :
La Fureur disparoît , & l'Amour la remplace.
Entre des bras d'albâtre , à tout moment pressé ,
Sur le sein qu'il caresse il languit renversé ;
Son regard est brûlant , son ame est éperdue :
Aux lèvres de Cypris sa bouche est suspendue ;
Et de son œil guerrier , où brillent les désirs ,
Coulent ces pleurs si doux , que l'on doit aux plaisirs.

RAPHAEL & RUBENS ont droit à votre hommage ;
C'est quand l'Acteur peint bien qu'il nous plaît davantage.

LORSQU'UN Chantre fameux , une lyre à la main ,
Exerçoit des accords le pouvoir souverain ,
Et , par une harmonie ou belliqueuse ou tendre ,
Maîtrisoit le génie & l'ame d'Alexandre ,

Échauffoit ses transports , l'enivroit tour-à-tour ,
 De douleur , de plaisir , de vengeance & d'amour ,
 Lui faisoit à son gré prendre ou quitter les armes ;
 Pousser des cris de rage , ou répandre des larmes ;
 Rallumoit sa fureur contre Persépolis ,
 Ou le précipitoit sur le sein de Thaïs ,
 Puis-je croire qu'alors un front plein d'énergie ,
 De ces divers accens n'aidât point la magie ?
 Les regards de l'Orphée , altiers, sombres, touchans,
 Peignoient les passions , mieux encor que ses chants ;
 Dans tous ses mouvemens respiroit le délire :
 Son geste , son visage accompagnoit sa lyre ,
 Et de son action l'éloquente chaleur
 Transmettoit à ses sons la flamme de son cœur.

L'ORGANE le plus beau , privé de cette flamme ,
 Forme un stérile bruit , qui ne va point à l'ame.

QUE l'organe pourtant ne soit point négligé.
 Cet utile ressort veut être dirigé.
 La Nature le donne , & l'art fait le conduire ,
 L'affoiblir ou l'enfler , l'étendre ou le réduire ;
 Insinuant & doux , quand il faut demander ,
 Terrible & véhément , quand il faut commander ;
 Sourd dans le désespoir , sonore dans la joie ,
 Tantôt il se renferme & tantôt se déploie.
 Le ton est tyrannique ; il s'y faut asservir ;
 Mais les inflexions doivent vous obéir.
 Selon que l'ame souffre ou que l'ame est contente ,
 L'inflexion doit suivre ou vive ou gémissante.

Des sons autour de nous éclatent vainement ;
Leur plus douce magie est dans le sentiment :
Le sentiment fait tout , c'est lui qui me réveille ;
Par lui, l'ame est admise au plaisir de l'oreille ;
Et je place l'Auteur , privé d'un si beau don ,
Au-dessous du fluteur , instruit par Vaucanson.

NOTRE goût , plus superbe avec plus de justesse ,
De nos récitatifs accuse la tristesse ;
Ces modulations , dont le refrain glacé
Semble un hymne funèbre au sommeil adressé.
Le vrai récitatif , sans appareil frivole ,
Doit marcher , doit voler , ainsi que la parole.
Pour lier l'action ce langage est formé ,
Et veut être chanté , bien moins que déclamé.

POURQUOI donc tous ces cris , ces inflexions lourdes ,
Ces accens prolongés sur des syllabes sourdes ,
Ces froids glapissemens , qu'on se plaît à filer ?
Cessez de m'étourdir , quand il faut me parler.

QUITTEZ cet attirail , cette insipide emphase ,
L'écueil de notre chant , loin d'en être la base ;
Et ne vous piquez plus du fol entêtement
D'endormir le Public mélodieusement.

La célèbre LE MAURE , honneur de votre Scène ,
Asservissoit Euterpe aux loix de Melpomène.
Elle phrasoit son chant , sans jamais le charger :
Ce qui languissoit trop , elle osoit l'abréger.
Ce long récitatif , où l'Auditeur sommeille ,

Fixoit l'esprit alors , en caressant l'oreille ,
Et le Drame lyrique , aujourd'hui si traînant ,
Avec légèreté couroit au dénouement.

RÉSERVEZ , réservez la pompe musicale ,
Pour ces morceaux marqués , où l'organe s'étale ,
Où l'ame enfin s'échappe en sons plus véhémens ,
Et donne un libre essor à tous ses sentimens.

MAIS parmi les écarts d'une voix moins timide ,
Que le motif de l'air soit toujours votre guide.
C'est ainsi qu'un Sculpteur , à qui l'art est connu ,
Sous le voile toujours fait soupçonner le nu.

DANS ce fracas lyrique , & ce brillant délire ,
Par un maintien forcé n'appêtez point à rire.
Craignez de vous borner à des sons éclatans ;
Et gardez que vos bras , suspendus trop long-tems ,
Comme deux contre-poids , qu'en l'air un fil balance ,
Attendent , pour tomber , la fin d'une cadence.

SANS doute par le chant vous devez nous charmer ;
Mais c'est au jeu sur-tout que je veux vous former.

TOI , qui veux t'emparer des rôles à baguette ,
Si tu n'as pour talent qu'une audace indiscrète ,
Pourras-tu , l'œil en feu , bouleverser les airs ,
Faire pâlir Hécate , enfler le sein des mers ,
Et , perçant de Pluton le ténébreux domaine ,
A tes Dragons ailés parler en Souveraine ?
Tes yeux me peindront-ils la rage & la douleur ?

Pour évoquer l'Enfer , il faut de la chaleur.
 Ne va point imiter ces Socières obscures ,
 Qui n'ont rien d'infèrnal , si ce n'est leurs figures ,
 Menacent sans fureur , s'agitent sans transport ,
 Et dont le moindre geste est un pénible effort.
 Sisyphè , à leur aspect , & transît & succombe :
 De ses doigts engourdis sa roche échappe , tombe ,
 Et l'ardent Ixion , surpris de frissonner ,
 Sur son axe immobile a cessé de tourner.

Il faut que , dans son jeu , la redoutable Armide
 M'attendrisse à la fois , m'échauffe & m'intimide.

DANS ces rians Jardins Renaud est endormi.
 Ce n'est plus ce guerrier , ce superbe ennemi ,
 Ombragé d'un panache & caché sous des armes :
 C'est Adonis qui dort , protégé par ses charmes.
 Armide l'apperçoit , jette un cri de fureur ,
 S'élance , va percer son inflexible cœur. . .
 O changement soudain ! elle tremble , soupire ,
 Plaint ce jeune Héros , le contemple & l'admire.
 Trois fois , prêt à frapper , son bras s'est ranimé ,
 Et son bras qui retombe est trois fois désarmé.
 Son courroux va renaitre & va mourir encore :
 Elle vole à Renaud , le menace , l'adore ,
 Laisse allier son poignard , le reprend tour-à-tour ;
 Et ses derniers transports sont des transports d'amour.

QUE ces emportemens sont mêlés de tendresse !
 Quel contraste frappant de force & de foiblesse !

Que de soupirs brûlans ! que de secrets combats !
Que de cris & d'accens , qui ne se notent pas !
A l'ame seule alors il faut que j'applaudisse :
La Chanteuse s'éclipse , & fait place à l'Actrice.
Il échappe souvent des sons à la douleur ,
Qui sont faux à l'oreille & sont vrais pour le cœur.

QUAND de Psyché, mourante au milieu de l'orage,
ARNOULD * les yeux en pleurs me vient offrir l'image ,
Et frémit sous la nue , où brillent mille éclairs ,
Puis-je entendre sa voix , dans le fracas des airs ?
J'aime à voir son effroi , lorsque la foudre gronde ,
Et ses regards errans sur les gouffres de l'onde ;
Ses sons plaintifs & sourds me pénètrent d'horreur ,
Et son silence même ajoute à ma terreur.
Grace à l'illusion , je sens trembler la terre ;
Cet airain , en roulant , me semble un vrai tonnerre :
Ces flots que l'art soulève & fait assujettir ,
Sont des flots écumans tout prêts à l'engloutir ;
Et , lorsque le flambeau des pâles Euménides
Eclaire son désordre & ses grâces timides ,
J'éprouve sa frayeur , je frissonne , & je croi
Entendre tout l'Enfer rugir autour de moi.

TELLE est du grand talent la puissante féerie ;
Il rend tout vraisemblable , il donne à tout la vie ;
Il anime la Scène , & , pour dicter des loix ,
A peine a-t-il besoin du secours de la voix..

* *Actrice qui prouve que le jeu peut suppléer à l'organe.*

A ces divers effets comment pourroit prétendre
Celle qui, sur la Scène affectant un air tendre ,
Sensible par corvée , & folle par état ,
Quand son air est chanté, sourit au premier Fat ,
Provoque les regards , va mandier l'éloge
De ce jeune Amateur endormi dans sa loge ;
Et, le cœur gros encor, l'œil de larmes trempé ,
Arrange , en minaudant , tout le plan d'un soupé ?

QUE jamais votre esprit ne soit hors de la Scène ;
Que votre œil au hasard jamais ne se promène.
Oubliez des balcons les muets entretiens ;
Vos regards sont distraits , ils détournent les miens.

MAIS vous qui, dans nos chœurs prétendus harmoniques,
Venez nous étaler vos masses organiques ,
Et , circulairement rangés en espalier ,
Détonnez de concert pour mieux nous ennuyer ;
Vous verrai-je toujours , l'esprit & le cœur vuides ,
Hurlant , les bras croisés , vos refrains insipides ?
Vous est-il défendu de peindre dans vos yeux ,
Ou la tristesse sombre ou les folâtres jeux ?
Pour célébrer Vénus , Cérès , Flore & Pomone ,
Lorsque le tambourin autour de vous résonne ,
Sous des berceaux de fleurs lorsque d'heureux amans
Entrelacent leur chiffre , & gravent leurs sermens ;
Ou que l'ardent vainqueur de l'Indus & du Gange ,
Une coupe à la main , préside à la vendange ;
Quand tout est rayonnant du feu de la gaité,
De quel œil soutenir votre immobilité ?

Vous gâtez le tableau qui par vous se partage ;
 De grace , criez moins , & sentez davantage ;
 Et que l'on puisse enfin sur vos fronts animés ,
 Trouver le sens des vers , par la voix exprimés.

LA Scène s'embellit : sur des bords solitaires,
 Je vois se réunir des groupes de Bergères.
 Des Bergers amoureux ont volé sur leurs pas ;
 Apollon les appelle à d'aimables combats.
 Des guirlandes de fleurs ont paré ces musettes.
 Cent touffes de rubans décorent ces houlettes :
 Déjà de l'art du chant on dispute le prix ,
 Les Juges sont Eglé , Silvanire , Cloris ;
 C'est dans leurs jeunes mains que brille la couronne ,
 C'est le goût qui l'obtient , & l'amour qui la donne.

LE goût fut ton génie , ô toi , Chantre adoré ,
 Toi * , moderne Linus , par lui-même inspiré.
 Que j'aimois de tes sons l'heureuse symétrie ,
 Leur accord , leur divorce & leur économie !
 Organe de l'Amour auprès de la Beauté ,
 Tu verfois dans les cœurs la tendre volupté.
 L'Amante en vain s'armoit d'un orgueil inflexible ;
 Elle couroit t'entendre & revenoit sensible.
 Plus d'une fois le Dieu qui préside aux saisons ,
 Qui fait verdier les prés , & jaunir les moissons ,
 Las du céleste ennui , jaloux de nos hommages ,
 Sous les traits d'un Berger parut dans nos bocages :

* *Géllotte.*

Sous ces humbles dehors ; heureux & caressé ,
Il retrouva les Cieux dans les regards d'Illé ,
Et , goûtant de deux cœurs la douce sympathie ,
Fut Dieu plus que jamais dans les bras de Clithie.
C'est lui sans doute encor qui vient , changeant d'Autels ,
Amuser , sous tes traits , & charmer les Mortels.

VOUS , qui voulez sortir de la foule profane ,
Comme lui cultivez & domptez votre organe ;
Corrigez-en les tons aigris , pesans ou faux ;
En grâces , comme lui , transformez vos défauts.

PRÉTENDEZ-VOUS m'offrir le lever de l'Aurore ?
Que votre foible voix par degré semble éclore ,
Et , soudain déployée en sons vifs & brillans ,
Me retrace du jour les feux étincelans.
De l'Amour qui gémit qu'elle exprime les peines ,
Se joue avec ses traits , & roule avec ses chaînes.
Peignez-vous un ruisseau ? que vos sons amoureux
Coulent avec ses flots , & murmurent comme eux.

RÉPANDEZ sur vos tons une aimable mollesse :
D'un organe d'airain soumettre la rudesse
A chanter les plaisirs & les ris ingénus ,
C'est donner à Vulcain l'écharpe de Vénus.
Tel Acteur s'applaudit & se croit sûr de plaire ,
Qui d'une voix tonnante aborde une Bergère.
A peine dans son Art il est initié ,
Et c'est en mugissant qu'il me peint l'amitié.
Mettez dans votre chant d'insensibles nuances ;
Des airs lents ou pressés marquez les différences.

Ce passage est frappant & veut de la vigueur :
Ià , que l'inflexion expire avec langueur ,
Et que par le succès votre voix enhardie
Ajoute , s'il se peut , à notre mélodie.

DIVINE mélodie, ame de l'Univers,
De tes attraits sacrés viens embellir mes vers.
Tout ressent ton pouvoir ; sur les mers inconstantes,
Tu retiens l'Aquilon dans les voiles flottantes.
Tu ravis , tu soumets les habitans des eaux ,
Et ces hôtes ailés qui peuplent nos berceaux.
L'Amphion des forêts , tandis que tout sommeille ,
Prolonge en ton honneur son amoureuse veille ,
Et seul , sur un rameau , dans le calme des nuits ,
Il aime à moduler ses douloureux ennuis.
Tes loix ont adouci les mœurs les plus sauvages ;
Quel antre inhabité , quels horribles rivages
N'ont pas été frappés par d'agréables sons ?
Le plus barbare écho répéta des chansons.
Dès qu'il entend frémir la trompette guerrière ,
Le coursier inquiet lève sa tête altière ,
Hennit , blanchit le mors , dresse ses crins mouvans ,
Et s'élance aux combats , plus léger que les vents.
De l'homme infortuné tu suspends la misère ;
Tu rends le travail doux , & la peine légère.
Que font tant de Mortels en proie aux noirs chagrins
Et que le Ciel condamne à souffrir nos dédains ?
Le moissonneur actif que le Soleil dévore ,
Le Berger dans la plaine errant avant l'aurore ?

E vj

Que fait le Forgeron soulevant ses marteaux ?
Le Vigneron brûlé sur ses ardents côteaux ?
Le Captif dans les fers , le Nautonnier sur l'onde ,
L'Esclave enseveli dans la mine profonde ,
Le timide indigent dans son obscur réduit ?
Ils chantent : l'heure vole , & la doûleur s'enfuit.

JEUNE & discret Amant, toi qui, dans ton ivresse,
N'as pu fléchir encor ton injuste maîtresse ,
Dans le mois qui nourrit nos frêles rejettons ,
Et voit poindre les fleurs à travers leurs boutons ,
Sur la Scène des champs n'oses-tu la conduire ?
La Nature est si belle à son premier sourire !
Qu'avec toi ton Eglé contemple ces tableaux ,
Et l'émail des vallons , & l'argent des ruisseaux :
Dans cet enchantement , que sa main se repose
Sur ce frais velouté qui décore la rose ;
Qu'elle puisse , à longs traits , en respirer l'odeur :
Le plaisir de ses sens va passer dans son cœur.
Si de tous ces attraits elle osoit se défendre ,
Joins-y la volupté d'un chant flexible & tendre ,
Tu l'entendras bientôt en secret soupirer. . . .
Et je laisse à l'Amour le soin de t'éclairer.
L'art des sons n'est que l'art d'émouvoir & de plaire ;
C'est le plus doux secret pour vaincre une Bergère ;
Mais banissez l'apprêt ; il nous glace , & le chant ,
S'il est maniéré , cesse d'être touchant.
Evitez avec soin la molle affecterie ;
Qu'avec légèreté votre voix se varie.

Jaloux de l'embellir , craignez de la forcer ;
 Un organe contraint ne peut intéresser.
 Soyez vrai , naturel , c'est la première grace ,
 Et celle qu'on poursuit dégénère en grimace.

POUR illustrer votre Art , respectez , dans vos jeux ,
 Le Palais des Héros & le Temple des Dieux.
 Du trône où siège Euterpe il ne faut point descendre.
 Sans indignation , puis-je voir , puis-je entendre
 Naziller Arlequin , grimacer Pantalon ,
 Où tonnoit Jupiter , où chantoit Apollon ?
 En secret indigné que sa Scène avilie
 Se fût prostituée aux Bouffons d'Italie ;
 Que le François , trompé par un charme nouveau ,
 Eût pour leurs vains fredons abandonné Rameau ;
 Ce Dieu voulut punir ce transport idolâtre ,
 Et , chargeant d'un carquois ses épaules d'albâtre ,
 Les yeux étincelans , la fureur dans le sein ,
 Aux antres de Lémnos il descend chez Vulcain.*
 L'Immortel , tout noirci de feux & de fumée ,
 Artifait de ses mains la fournaise allumée ;
 Mais il ne forgeoit plus ces instrumens guerriers ,
 Ces tonnerres de Mars , ces vastes boucliers ,
 Où l'air semble fluide , où l'onde dans sa sphère
 Coule , & sert mollement de ceinture à la Terre.
 L'enclume retentit sous de plus doux travaux ;

* J'ai cru que l'incendie de l'Opéra pouvoit fournir
 une épisode agréable pour terminer ce Chant.

Il y frappe des dards pour l'enfant de Paphos.
» Vulcain, dit Apollon, on profane mon culte ;
» Sur mes autels fouillés chaque jour on m'insulte ;
» Venge-moi : tout-à-coup dans les bruyans fourneaux ,
Des cyclopes ailés allument cent flambeaux ;
Ils volent , & déjà leur cohorte enhardie
Sur les faîtes du Temple a lancé l'incendie.
Le croissant de Phébé , la conque de Cypris ,
La guirlande de Flore & l'arc brillant d'Iris ,
Des Champs Élyséens l'immortelle parure ,
Les Zéphirs , les Ruisseaux , les Fleurs & la Verdre ,
Les superbes Forêts , les rapides Torrens ,
Du Souverain des Mers les Palais transparens ,
Hélas ! tout est détruit ! on parcourt les ruines ;
Là chantoient les Plaisirs & les Grâces badines.

LE *MIERRE * , prodiguant les charmes de sa voix ,
Là , disputoit le prix aux Syrenes des bois :
Ici l'aimable ARNOULD exerçoit son empire ,
Et nous intéressoit aux pleurs de Thélaira.

EUTERPE cependant , pour nous dicter ses loix ,
Rentre dans son asyle , & reprend tous ses droits.
RAMEAU , le sceptre en main , éclipse Pergolèse ;
Le Goût a reparu : le Dieu du jour s'appaise ,
Et son ressentiment nous poursuivroit encor ,
Si la Scène à ses yeux n'eût remontré Castor.

* *Mad. Larrivée.*



LA DANSE,

CHANT QUATRIÈME.

LE jeune Amant de Flore a déployé ses ailes ;
 De ses nouveaux baisers naissent les fleurs nouvelles.
 Les Satyres légers , aux accens du haut-bois ,
 Soulèvent , en riant , les Nymphes de nos bois.
 Voyez-vous ces Tritons , dont les désirs avides
 Font bouillonner les flots autour des Néréides ?
 Ils nagent en cadence , & , joignant leurs bras nus ,
 Agitent doucement la conquête de Vénus.
 Volez , jeunes Beautés ; le front ceint de feuillages ,
 Traversez , en dansant , les vallons , les bocages :
 Ressuscitons ces jeux * , ces folâtres loisirs ,
 Par le Tibre adoptés , au retour des Zéphirs.
 Pour orner votre sein , ces roses vous demandent ;
 Pour vous peindre leurs feux , vos Bergers vous attendent
 Tout vous sert ; cet ombrage , interceptant le jour ,
 Enhardit à la fois la Pudeur & l'Amour.

LOIN de nous la sagesse & ses leçons austères !
 Terpsicore , voici l'instant de tes mystères ;
 Ils naissent du plaisir , je dois les respecter :
 Viens , ta harpe à la main , m'apprendre à les chanter.

* *La Danse du mois de Mai , en usage chez les Romains.*

Léger comme tes pas , fidèle à leur cadence ,
Que mon rapide vers brille , parte & s'élançe.
Déesse, la Nature est soumise à tes loix ,
Et ton silence actif le dispute à la voix.
Le voile ingénieux de tes allégories
Cache des vérités par ce voile embellies.
Rivale de Clio, tu fais conter aux yeux ;
Et tout, jusqu'à la Fable, est vivant dans tes jeux.
Des pas tardifs ou prompts la liaison savante
M'offre de cent tableaux une scène mouvante.
J'y vois du désespoir le sombre accablement ,
La colère d'un Dieu , les transports d'un Amant ,
Mars courant aux combats , Daphné prenant la fuite ,
Pour éviter l'amant qui vole à sa poursuite ,
Les Défis des Pasteurs, les courses de Tempé,
Et celles de l'Amour , à Vénus échappé.

MAIS de cet art charmant craignez la douce amorce ;
Il rit à l'œil trompé qui n'en voit que l'écorce.
D'un trop crédule espoir n'allez pas vous bercer ;
Et sondez le terrain qu'il faut ensemençer.
Avant de faire un pas, voyez si la Nature
N'a point sur les Calots calqué votre figure.
Héros , que votre taille ait de la majesté :
Berger, qu'elle nous plaise en sa légèreté.

QUE votre corps liant n'offre rien de pénible ,
Et se ploie aisément sur le genou flexible.

QUE les pieds , avec soin rejetés en dehors ,
Des jarrets trop distans rapprochent les ressorts.

QUE l'épaule s'efface , & que chaque partie ,
En paroissant se fuir , soit pourtant assortie.

QUELQUE vice secret avec vous est-il né ?
Qu'avant le pli du tems il soit déraciné.
Profitez , profitez de ces jours de souplesse ,
Où chaque fibre-encor tressaille avec mollesse.
Quand l'âge roidira vos muscles engourdis ,
Tous les moyens alors vous seront interdits.
Cet orme contrefait panche vers le rivage ,
Et d'un tronc tortueux voit sortir son feuillage :
Il seroit aujourd'hui l'ornement du hameau ,
Si l'art l'eût redressé , quand il fut arbrisseau.

QUE vos pas soient précis : d'une oreille sévère ,
Calculez chaque tems , sans jamais vous distraire.
Vos talens , quels qu'ils soient , n'auront qu'un foible éclat
Sans ce Juge subtil , ce tact si délicat ,
Que la Nature même , à nos plaisirs fidelle ,
Pour épier les sons , a mis en sentinelle.
Ce timpan sinueux , où tout va retentir ,
Doit marquer la mesure & vous en avertir.
Un Danseur sans oreille est la vivante image
D'un fou qui ne met point de suite à son langage ;
Qui de mots mal cousus forme son entretien ,
S'étourdit en parlant & ne dit jamais rien.

PAR ce sens dirigés , riez de l'impuissance
Du burlesque rouleau * , sceptre de l'ignorance ,

* *Le Bâton de la mesure.*

Dont le geste ambulant semble vous menacer ,
Et qui coupe les tems , au lieu de les fixer.
Que chaque mouvement soit naturel & libre.
Soumettez votre corps aux loix de l'équilibre.
Elevé dans les airs , soyez assujetti
Au point déterminé d'où vous êtes parti.
Emule de Gardel , dans votre effor habile ,
Tombez sur un pied seul , & restez immobile.

POUR atteindre au fini de tous ces déploîmens ,
N'allez point vous créer d'inutiles tourmens ,
Etudier votre Art comme de vils esclaves ,
Ni vous emprisonner dans ces durés entraves ,
Qui du jeu des ressorts vous ôtent la douceur ,
Et font mille martyrs , fans former un Dausseur.

C'EST peu de m'étaler une Danse savante ,
Et ces fauts périlleux dont l'effort m'épouvante ,
De battre l'entrechat , de jouer du poignet ,
De hasarder un rond , de faire un moulinet.
La médiocrité brigue ces avantages :
L'Art a d'autres secrets , pour gagner nos suffrages.

Sur le bloc arrondi d'un célèbre Sculpteur
Quand l'Amour agita son flambeau créateur ,
Il en fit rejaillir une vive étincelle ,
Et soudain vit éclore une Vénus nouvelle ,
Dont le premier regard peignit un sentiment ,
Dont le premier soupir demandoit un amant.
L'heureux Pigmalion brûle pour son ouvrage :

Le marbre est animé ; l'Amour veut davantage.
Les Grâces , qu'il appelle , accourent sur ses pas ,
Et la Nymphe naissante a volé dans leurs bras.
Leurs loix sont des plaisirs , leurs leçons , des caresses :
L'Ecolière bientôt égale ses Maîtresses ,
S'instruit dans l'art de plaire , & plaît en l'oubliant ,
Met dans chaque attitude un jeu doux & liant ,
De la simplicité se fait une parure ,
Déploie avec pudeur les dons de la Nature ,
Laisse errer sur sa bouche un sourire charmant ,
Et, grace à ses regards , se tait éloquemment.

VOILA votre modèle , enfans de Terpsicore.
La Nature vous sert , il faut l'aider encore.
Imaginez des tems , & des groupes nouveaux ;
Entassez pas sur pas , & travaux sur travaux ,
Sautiez sur le gazon , sans y laisser vos traces :
Vous ne possédez rien , si vous n'avez les grâces.
Elles vous donneront le poli des ressorts ,
D'un buste harmonieux les tranquilles accords ,
Le moëlleux contour d'une tête flexible ,
Des passages divers la nuance insensible ;
Ces pas demi formés , ces bras que le desir ,
Dans un doux abandon , semble tendre au plaisir ,
Tous ces ébranlemens , ces secousses légères ,
Que la volupté compte au rang de ses mystères .
Et ces gestes de feu , ces repos languissans
Qui jusqu'en leur foyer vont réchauffer nos sens.

Des élémens de l'art connoissez l'importance :

Formez vos premiers pas sous un Maître qui pense.
Vous avancerez plus avec moins de travaux :
Il saura profiter même de vos défauts.
C'est ainsi que Marcel, l'Albane de la Danse ,
Communiquoit à tout la noblesse & l'aifance.
Des mouvemens du corps il fixa l'unisson ,
Et dans un Art frivole il admit la raison.
La Beauté qu'il formoit venoit-elle à paroître ?
Elle emportoit le prix , & déceloit son Maître ;
Telle brille une rose entre les autres fleurs.
Il dotoit la Jeunesse en lui gagnant des cœurs.
Il me semble le voir dans un jardin fertile ,
Assujettir à l'Art chaque tige indocile ,
Tendre au lys incliné la main qui le suspend ,
Resserrer le bouton où l'œillet se répand ,
Distribuer par-tout cet accord , cette grâce
Qui pare la Nature , & jamais ne l'efface.

DE cette servitude affranchis une fois ,
Plus sûrs de votre vol , créez-vous d'autres loix.
Lisez au cœur de l'homme : amour , fureur , délire ,
Dans vos jeux animés il faut tout reproduire :
De chaque sentiment épiez les secrets :
Démêlez les ressorts , combinez les effets.

INVENTEURS de cet Art , & Pilade & Bathile
Nous ont assez appris combien il est fertile.
Dans l'action du corps puisant leur coloris ,
L'un arrachoit les pleurs , l'autre excitoit les ris ;

Et, loin du cercle étroit de cent Mimes profanes,
Leurs gestes & leurs pas leur tenoient lieu d'organes.

POUR atteindre à leur palme & vous rapprocher d'eux,
Laissez la gargouillade & les pas hasardeux.
Que par l'expression vos traits s'épanouissent.
L'ame doit commander, que les pieds obéissent.
Un mécanisme vain suffit pour un Sauteur :
Mariez les talens du Peintre & de l'Acteur ,
Et prenant votre essor loin des routes tracées,
Dans vos pas , s'il se peut, enchaînez des pensées.

MAIS , si vous prétendez aux immortels festons ,
De masques odieux débarrassez vos fronts.
De chaque passion le turbulent orage
Avec des traits de feu se peint sur le visage :
On y voit le chagrin d'un crêpe se voiler ,
Sourire le bonheur , la joie étinceler ;
L'ame se montre à nu dans ce miroir sincère.
Pourquoi donc le charger d'une forme étrangère ?
Un visage possiche & privé de contour ,
Un plâtre enluminé me rendra-t-il l'Amour ?
Comment les passions, dans leur fougue énergique ,
Pourront-elles percer l'enveloppe gothique ,
L'immobile carton inventé par l'ennui ,
Qu'un Danseur met toujours entre nos cœurs & lui ?
Filles des sombres bords , Déeses infernales ,
Eteignez sur vos fronts ces flammes sépulcrales :
Fleuves , Ondains , Tritons , Dieux soumis au trident ,

Quittez vos teints verd-pré , vos visages d'argent ;
Vents , ayez plus d'adresse , & moins de bouffissure :
Monstres de nos ballets , respectez la Nature.

INDIFFÉRENTE & libre , une Nymphé des bois
Pour seule arme aux Amours opposoit son carquois ,
Et souvent renversoit de ses flèches rapides
Le Faon , aux pieds légers , & les Biches timides.
Errante , l'arc en main , de réduit en réduit ,
Un Faune l'apperçoit , s'enflamme & la poursuit.
Voyez les mouvemens dont leur ame est atteinte ,
Et l'aîle du désir , & le vol de la crainte.
Quelle ardeur dans tous deux ! que d'agiles détours !
Le Faune joint la Nymphé ; elle échappe toujours.
Elle se sauve enfin tremblante , sans compagne ,
Et gagne , en haletant , le haut d'une montagne.
Là , se laissant aller près d'un arbre voisin ,
Son col abandonné touche aux lis de son sein.
Le Faune reparoit : il tressaille de joie ,
Et retrouve sa force , en retrouvant sa proie.
Ses yeux sont des flambeaux ; ses pas sont des éclairs :
Une flèche est moins prompte à traverser les airs.
La nouvelle Daphné frémit , tremble , chancelé ;
Au front de son amant l'espérance étincelle ;
Du fugitif objet , qu'effarouchent ses vœux ,
Déjà son souffle ardent fait voler les cheveux ;
Il l'atteint , il soupire , il demande sa grace :
Le Faune s'embellit , la Nymphé s'embarrasse ,
Se livre par degrés à ce trouble enchanteur ,

Tombe , se laisse vaincre , & pardonne au vainqueur.

D'UN simulacre vain la froide dissonance
De ces divers combats rendra-t-il la nuance ?
Y verrai-je la crainte & ses frémissemens ,
Le trouble , les desirs & l'ardeur des Amans ?

QUE n'ai-je le génie & le pinceau d'Appelle !
Alard , à mes esprits ce tableau te rappelle.
Jamais Nymphes des bois n'eut tant d'agilité :
Toujours l'essain des ris voltige à ton côté.
Que tu mêlages bien , ô belle enchanteresse ,
La force avec la grâce , & l'aisance & l'adresse !
Tu fais avec tant d'art entremêler tes pas ,
Que l'œil ne peut les suivre & ne les confond pas.
Le Papillon s'envole avec moins de vitesse ,
Et pèse plus que toi sur les fleurs qu'il caresse.
Te peindre , c'est louer ton émule divin *
Je place au même rang la Nymphes & le Silvain ;
Il partage l'honneur de ta palme brillante ;
Hippomène à la course égaloit Atalante.
Tous deux dans cette arène , où vous réglez sur moi ,
Vous cueillez le laurier ; mais la pomme est pour toi.

MON œil sur ces objets trop long-temps se repose ;
Muse , reprends le joug que Terpsicore impose :
Amans de la Déesse , elle a choisi ma voix
Pour consacrer son art , & vous dicter ses loix.

* *Dauberval.*

Fuyez loin de ses yeux , Pagodes vernissées ,
 Dans vos groupes sans goût tristement compassées ,
 Fuyez . . . qui vous donna le droit , le droit affreux
 De venir dans leur temple effaroucher les jeux ?

QUE la Danse toujours annonce un caractère.
 Qu'elle soit , tour-à-tour , noble , vive ou légère . . .
 M'offrez-vous des héros ? modeliez-vous sur eux :
 Que vos pas soient précis , graves , majestueux.
 Lorsque le grand Dupré , d'une marche hautaine ,
 Orné de son panache , avançoit sur la Scène ,
 On croyoit voir un Dieu demander des autels ,
 Et venir se mêler aux danses des Mortels.
 Dans tous ses déploîmens sa danse simple & pure
 N'étoit qu'un doux accord des dons de la Nature.
 Vestris , par le brillant , le fini de ses pas ,
 Nous rappelle son Maître , & ne l'éclipse pas.

BACCHANTES , exprimez les fureurs de l'ivresse :
 Tournez rapidement sous le Dieu qui vous presse.
 Filles du noir Cocite , armez-vous de flambeaux ;
 Elancez-vous par bonds ; que vos pas inégaux ,
 Egarés , incertains , peignent l'affreuse rage ,
 Le tumulte de l'ame , & la soif du carnage.
 Transportez les enfers sur vos fronts allumés ,
 Et décrivez en l'air des cercles enflâmés.

ZÉPHIRS , d'un vol léger caressez les feuillages :
 Et , sans être entendus , parcourez les bocages.

On

On rit de ces Zéphirs orageux & massifs ,
Qui font gémir les airs sous leurs bonds convulsifs.
A ce bruit inconnu , Flore en tremblant s'éveille ;
Ils ont déjà courbé les fleurs de sa corbeille :
Elle craint , à l'aspect de ses nouveaux amans ,
Pour le trône fragile où s'assied le Printems ,
Et le Parterre enfin renvoie avec justice
Ces Sauteurs maladroits bondir dans la coulisse.

L'HEUREUSE Germanie est fertile en Danseurs ,
Et simple dans sa danse , ainsi que dans ses mœurs.
Elle nous a transmis * celle qui dans nos fêtes
A nos jeunes beautés fait le plus de conquêtes.
Connoissez tous ces pas , tous ces enlacements ,
Ces gestes naturels , qui sont des sentimens ;
Cet abandon facile & fait pour la tendresse ,
Qui rapproche l'amant du sein de sa maîtresse ;
Ce dédale amoureux , ce mobile cerceau ,
Où les bras réunis se croisent en berceau ,
Et ce piège si doux , où l'Amante enchaînée
A permettre un larcin est toujours condamnée.

COMBIEN je vous regrette , ô tems , ô jours heureux ,
Où , dans les murs de Sparte , & dans ses plus beaux jeux ,
Se partageant en chœurs , des Vierges ingénues
Dansoient sans indécence & dansoient toujours nues !
Que de secrets trésors dévoilés aux Amours !
Quel charme arrondissoit tous ces légers contours !

* *L'Allemande.*

A chaque mouvement que de beautés écloses !
 Quels frais monceaux de lis , mêlés de quelques roses !
 Que dis-je ? aux yeux surpris de l'amant enchanté ,
 La céleste pudetèr voiloit la nudité.

Vous , que Vénus instruit , qui , pour première étude ,
 Avez de tous ses jeux la savante habitude ,
 Surpassez ces tableaux , & sous le vêtement
 Que l'Amour exprimé frappe l'œil de l'Amant.
 Que vos illusions sur mes yeux se répandent ;
 Je vous livre mon cœur , & mes sens vous attendent.

LA , par des mouvemens souples & négligés ,
 Par des balancemens avec art prolongés ,
 Imiter les langueurs de la douce mollesse :
 N'allez point par des sauts fatiguer sa paresse.

ICI , nous séduisant par la vivacité ,
 Peignez dans votre essor un cœur plus agité.
 Que vos bras jusqu'à nous toujours prêts à s'étendre ,
 Soient autant de filets où l'on cherche à se prendre.
 Marquez tous les degrés de l'amoureux débat ,
 L'instant de la victoire & celui du combat ,
 Le calme du bonheur , le feu d'une caresse .
 Fuyez , arrêtez-vous , suspendez votre ivresse :
 Comme Guimard enfin appelez les desirs ,
 Et que vos pas brillans soient le vol des plaisirs.

C'est ainsi que Sallé , qui brilla sur la Scène ,
 Emule des Amours , en paroissoit la Reine.

La tendre Volupté présidoit à ses pas ,
Animoit ses regards , & jouoit dans ses bras.

COMME elle cependant sur ces heureux mystères
Laissez toujours tomber quelques gazes légères ;
Et, ne montrant jamais qu'un seul coin du tableau ,
Laissez-nous soulever le reste du rideau.
Par des pas trop lascifs n'offensez point la vue :
Vénus même prescrit l'adroite retenue.
Enlâchez-vous vos bras autour de votre Amant ?
N'allez point , sans pudeur à nos yeux vous pâmant ,
Outrager la décence , & , Sirène muette ,
Proposer au Public un bonheur qu'il rejette.

AUX talens naturels que l'art soit réuni.
Telle est à nos regards la Danse de Lani,
Précision , vitesse , esprit , tout s'y rassemble.
Les détails sont parfaits , sans altérer l'ensemble.
Elle enchante l'oreille & ne l'égare pas.
La valeur de la note est toujours dans ses pas.

HEINEL la suit , Heinel que l'Amour lui préfère !
Dans tous ses mouvemens quelle ame douce & fière !
Parmi le chœur dansant , autour d'elle empressé ,
Elle paroît , s'élève , & tout est éclipsé. . . .
La Mortelle n'est plus , j'encense la Déesse.
Hébé pour la fraîcheur , Pallas pour la noblesse ,
Elle imprime à ses pas je ne fais quoi d'altier ,
Et l'œil qui l'admira ne la peut oublier.

IL est une autre gloire où vous pouvez atteindre ;
 Il faut tout embrasser , tout sentir & tout peindre.
 La Danse doit m'offrir d'innombrables tableaux.
 Transfuges des Palais , dansez sous des berceaux.
 L'art brillant des couleurs avec même avantage
 Elève un temple auguste , & nous ouvre un bocage.
 Tout objet bien saisi conserve un prix réel :
 Teniers est aujourd'hui l'égal de Raphaël.

QUELLE Nymphé légère à mes yeux se présente !
 Déesse , elle folâtre , & n'est point imposante.
 Son front s'épanouit avec sérénité ;
 Ses cheveux sont flottans , le rire est sa beauté.
 D'un feston de jasmin sa tête est couronnée ,
 Et sa robe voltige , aux vents abandonnée.
 Mille songes légers l'environnent toujours ;
 Plus que le Printems même , elle fait les beaux jours.
 Des Matelots joyeux rassemblés auprès d'elle
 Détonnent à sa gloire une ronde nouvelle ,
 Et de jeunes Pasteurs , désertant les hameaux ,
 Viennent la saluer au son des chalumeaux.
 C'est l'aimable gaité : qui peut la méconnoître ,
 Au chagrin qui s'envole , aux jeux qu'elle a fait naître ?
 Fille de l'innocence , image du bonheur ,
 Le charme qui te suit a passé dans mon cœur.
 Sur ce gazon fleuri , qu'elle a choisi pour trône ,
 Pasteurs , exécutons les danses qu'elle ordonne.
 Que trop d'art n'aille point amortir notre feu :
 La danse d'un Berger n'est pas celle d'un Dieu.

Vous qui me transportez dans ces fêtes rustiques ,
Laissez votre routine & vos pas méthodiques ;
La Nature est si belle ! ah ! ne l'altérez pas :
Elle haït la contrainte , & meurt sous le compas.

ENEZ : transportons-nous dans ces belles contrées ,
Des rayons d'un Ciel pur en tout tems colorées.
Déjà l'air est plus frais : Phébus vers l'Occident
Précipite sa course & son char moins ardent.
Les mobiles sillons de sa pourpre brillante
Font resplendir au loin la mer étincelante.
Sous des bosquets rians qu'embaume l'Oranger ,
Chaque jeune Bergère a conduit son Berger.
Les uns de joncs tressés composent leur coëffure :
D'autres avec des fleurs nattent leur chevelure.
On s'anime à l'envi de l'œil & de la voix :
Le tambourin résonne , & tout part à la fois.
Je ne fais quel instinct règle chaque attitude :
La grâce , ailleurs captive , ici naît sans étude.
Les gestes & les pas , d'un mutuel accord ,
Peignent la même ivresse & le même transport.
Sur des bras vigoureux on soulève une Belle :
On s'enlace , on s'élève , on retombe avec elle.
Que de baisers reçus , ou ravis , qu'on donnés !
Que de crimes charmants , aussitôt pardonnés !
L'ombre n'interrompt pas cette douce démente :
Lorsqu'un plaisir s'envole , un plaisir recommence ;
Pour s'occuper la nuit , l'Amante , en ce moment ,
Dépose dans son cœur les traits de son Amant ,

Et le lendemain même , alors qu'elle s'éveille ,
Répète encor les airs qu'ils ont dansés la veille.

PROVENCE fortunée , asyle aimé des Cieux ,
Que j'aimerois ton ciel , ton délire & tes jeux !
Ici , tout est glacé , tout est morne , ou fantasque :
Du bonheur qui te rit nous n'avons que le masque.
Les Temples de nos Arts sont de tristes réduits
Où nous courons en pompe étaler nos ennuis.
Sans perdre nos défauts , perdant nos avantages ,
Nous briguons en bâillant le beau titre de Sages.
La jeunesse elle-même , éteinte dans sa fleur ,
S'agite sans ivresse & jouit sans chaleur.
Ce fleuve , qui jadis arrosoit la prairie ,
N'est plus qu'un filet d'eau dont la source est tarie ,
Et l'on voit de son or le luxe dégouté
Gager des malheureux , pour rire à son côté.

Fous ténébreux & vains , qui n'aimant que vous-mêmes ,
Des rêves de vos nuits composez vos systèmes ;
Catons prématurés , qui , froids calculateurs ,
Cherchez des vérités dans l'âge des erreurs ;
Vous qui , dans vos boudoirs , sur l'ouatte & la soie
Savourez les langueurs où votre ame se noie ,
Et changez , chaque jour , pour seuls amusemens ,
De Chiens , de Perroquets , de Magots & d'Amanç ;
Compilateurs pesants ; toi , cruel Moraliste ,
Qui crois consoler l'homme , en le rendant plus triste ;
Peuple immense de Sots , de moleste hébété ,

Poëtes sans esprit , & Catins sans beauté ,
Honoraires Bouffons ; toi , Frélon inutile ,
Qui dévores le miel que l'Abeille distille ;
Vous tous , qui variant vos lugubres travers ,
Chacun , pour votre compte , ennuiez l'Univers ;
Dansez . . . sortez du cercle où l'on vous emprisonne ;
Répandez sur la vie un sel qui l'affaïsonne ;
Le tems s'échappe , il fuit , sachez vous en saisir ;
Et végétez du moins dans le sein du plaisir . . .

MA carrière est remplie ! ô Muse , que j'encense ,
Souris à mes travaux , voilà ma récompense.
J'ai célébré les jeux qui plaisent à mon cœur ;
Qui m'ont séduit peut-être en peignant le bonheur.
Puisse , puisse mes Chants rajeunir notre Scène ,
De funèbres attrait embellir Melpomène ;
A ses aimables sœurs prêter des ornemens ,
Et leur former par-tout de fidèles Amans !
Amour , si dans mes vers je t'ai marqué mon zèle ,
A la postérité porte-les sur ton aile !
Dieu charmant , tous les Arts te doivent leur beauté ,
Et sous leurs traits divers c'est toi que j'ai chanté.



*Le Poëme de Sélim & Sélima est imité de M. Wieland ,
l'un des plus célèbres Poëtes de l'Allemagne. On peut
voir la traduction en prose du Poëme original dans le
Choix des poésies allemandes par M. Hubert. Gessner
a donné une belle édition en cinq volumes des ouvrages
de M. Wieland.*

S É L I M

E T S É L I M A ,

P O E M E.

LOIN de l'orgueil des Cours, loin du fracas des Villes ,
 Sélim, jeune & charmant, formé pour le bonheur,
 Sous de rustiques toits couloit des jours tranquilles ,
 Et dans l'indépendance avoit mis sa grandeur.
 Esprit, grâces , noblesse, ame sensible & pure ,
 Sélim rassembloit tout, hors cet organe heureux,
 Qui voit , parcourt , embrasse & la Terre & les Cieux,
 Et sans qui l'homme , hélas ! est mort à la Nature.
 Aveugle à sa naissance , il n'apperçut jamais
 Ces vastes horizons où s'égare la vue ,
 Ni les formes des corps, ni ces brillans effets ,
 Ces couleurs dont le jour dore & teint les objets ,
 Ni de ce globe ardent la superbe étendue.
 Un céleste rayon dans son ame avoit lui ;
 Mais l'auguste Univers étoit fermé pour lui.
 Sa bouche cependant n'exhale aucune plainte :
 Jamais, loin de sa sphère , il n'étend ses desirs ;

Des regrets importuns il repousse l'atteinte ,
Et toujours , près de lui , retrouvé ses plaisirs.
Ce qui charme sur-tout sa paisible existence ,
C'est Sélima , l'honneur des hameaux d'alentour ,
Sélima sa compagne , objet de son amour :
De cet amour si doux , commencé dès l'enfance ,
Accru dans la jeunesse , & payé de retour.
Ils s'adorent tous deux sans remords & sans crainte ;
Jamais un tendre aveu n'amène un repentir :
Ils ne connoissent point la bizarre contrainte
De n'oser exprimer ce qu'Amour fait sentir.
Les traits fabuleux , la grâce enchanteresse ,
Dont , aux dépens d'Hébé , de Flore & de Cypris ,
Tibulle , Ovide , Horace ont paré leur maîtresse ,
La seule. Sélima les a tous réunis.
Son regard est semblable aux reflets adoucis ,
Que , sur les nuits d'été , Diane aime à répandre ;
On voit dans ses yeux bleus le rayon d'un cœur tendre ;
Son teint est animé du plus frais coloris ,
Et présente au Zéphir , heureux de s'y méprendre ,
La pourpre de la Rose , & la blancheur du Lis.
Mais ce divin accord des couleurs les plus belles ,
Vainement , pour Sélim , brilloit dans Sélima :
Il ne la voyoit point ; cependant il l'aima.
Amours de l'âge d'or , vous étiez moins fidelles !

DANS un de ces beaux jours dont brille le printemps ,
Quand le Lilas se mêle à l'Epine fleurie ,
Viens Sélima , dit-il ; viens , ô ma seule amie !

Je me sens invité par la fraîcheur des champs;
A travers les rosiers le Zéphir nous appelle;
Une influence pure a rechauffé les airs;
Les hôtes des forêts reprennent leurs concerts,
Ils chantent le retour de la saison nouvelle.
Viens chercher avec moi le plus prochain verger;
Des vents doux, secouant leurs ailes caressantes,
Dispersent le parfum des tiges renaissantes,
Et portent, jusqu'à nous, l'odeur de l'oranger.
Le Rossignol, pour toi, médite un air plus tendre.
Les fleurs vont, sur tes pas, frémir de volupté:
Ces ondes, qui, de loin, semblent se faire entendre,
Interrompent leur cours, à tes pieds arrêté.
Reçois l'encens des fleurs, & celui des bocages;
Reçois de l'Univers les amoureux hommages:
Tu les mériterois, même sans la beauté.

SÉLIMA l'accompagne au fond d'un bosquet sombre,
Où le réséda croît, sur le bord d'un ruisseau,
Dont la fraîcheur ajoute à la fraîcheur de l'ombre,
Et qui voit le jasmin se mirer dans son eau.
C'est-là que ce beau couple, ivre avec innocence,
Réunit, en un point, tous les instans du jour:
C'est-là qu'il ressentit ta divine influence,
Jeunesse de l'année, ô saison de l'amour,
Salutaire Printems! de leurs branches touffues,
Des saules enlacés couvroient nos deux Amans.
Combien de vérité dans leurs épanchemens!
Le plaisir suspendoit leurs âmes confondues:

Un seul de leurs soupirs valoit tous nos sermens.

Ils s'éloignent enfin de ce bois solitaire.
 Quel air , pur & ferein , s'écrioit Sélima !
 Je sens jusqu'à mon cœur pénétrer la lumière.
 Soleil , astre de feu , dont le regard m'éclaire ,
 Toi , que l'Etre éternel de son souffle alluma ,
 Qui luis , & sur les monts , & sur l'humble bruyère ;
 Oui , c'est de tes rayons que le Ciel nous forma.
 O quel ravissement de voir dans les bocages ,
 Ton or étinceler sur les naissans feuillages ,
 Flotter sur les moissons , se jouer sur les fleurs !
 Sélim , ô mon ami , toi que l'Etre suprême
 Me donna , pour combler ses plus chères faveurs ,
 Que ne peux-tu goûter , aussi-bien que moi-même ,
 Le charme du Soleil , & celui des couleurs !

QUEL est donc , dit Sélim , le transport qui t'agite ,
 Ce sentiment profond , si plein de volupté ?
 D'où vient qu'à le connoître en vain mon cœur s'excite ?
 Moi , je n'éprouve rien , (je dis la vérité ,)
 Lorsque ta voix me nomme ou l'ombre , ou la clarté.
 Qu'est-ce , ma Sélima , que le verd des prairies ,
 Les reflets du Soleil sur les plaines fleuries ,
 Les couleurs , leur effet , & leur variété ?
 Le doux parfum des champs m'a toujours enchanté.
 Quand je touche au gazon , sa mollesse me flatte ;
 Mon ame est , pour les sons , sensible & délicate :
 Mais le reste , pour moi , n'est plus qu'obscurité.

Ce Soleil cependant , ce Soleil si vanté ,
Précipite mon sang , l'échauffe , le dilate :
Je sens son influence , & non pas sa beauté.
Seroit-il préférable aux vapeurs bienfaisantes ,
Que répandent au loin les vents frais du matin ?
Surpasse-t-il enfin ces extases charmantes
Que j'éprouve , en pressant Sélima sur mon sein ?
Combien alors le sens , que tu nommes la vue ,
Paroîtroit le plus doux à mon ame éperdue !
Quel est donc ce mystère , & quel bonheur , dis-moi ,
Peut manquer à Sélim , si fortuné par toi ?
Quand , sur un lit de fleurs , près d'une source pure ,
J'abandonne mes sens aux charmes du repos ,
J'entends , avec plaisir , la cascade des flots.
L'arbre , qu'émeut le vent , me plaît par son murmure.
Au rameau qui frémit , à la chute des eaux ,
Long-tems , quoiqu'assoupi , je prête encor l'oreille :
Zéphir rafraîchit l'air , & son souffle m'éveille ;
Dans un monde nouveau , je me crois transporté ,
Et ne fors , Sélima , de cette ivresse heureuse ,
Que , quand un Rossignol , sur ma tête arrêté ,
Exprime , en sons plaintifs , sa langueur amoureuse ,
Et soupire les feux dont il est agité.
Mon cœur se laisse aller à sa tendre harmonie :
Alors , tous mes esprits & tous mes sentimens
Demeurent enchaînés par cette mélodie ,
Le charme des Mortels , & sur-tout des Amans.
Oui , d'un Dieu , même alors , la présence m'enflâme ;
Il me parle , il m'embrâse , & semble , en ces momens ,

Dans chacun de mes sens distribuer mon ame.
Mais rien , ô Sélima , rien ne peut égaler
Ce feu subtil & doux, cette ardeur pénétrante,
Ce délire amoureux dont je me sens troubler ,
Quand j'enlace mes bras aux bras de mon amante.
O mon unique bien, que n'éprouvé-je pas ,
Lorsque j'entends de loin le seul bruit de tes pas !
Qu'est-il de comparable aux baisers de ta bouche ,
A ces baisers donnés & rendus tour-à-tour ,
Au trouble de mon cœur , lorsque ta main y touche ,
Au doux son de ta voix, quand il peint notre amour !

QUE j'aime ce transport , répartit la Bergère !
Ton amour me ravit : ah ! l'ai-je mérité ?
M'aimeras-tu toujours ? Certaine de te plaire ,
Non, je ne veux jamais d'autre félicité.
Si tu changeois , hélas ! j'en mourrois de tristesse. . .
Mais tu ne peux changer ; nos cœurs sont trop unis ;
Par des rapports secrets, ils sont trop assortis ;
Et le tems doit encore affermir leur tendresse.
Mais , dis , mon bien aimé, dis-moi donc quel bonheur,
Qu'est-ce qui m'a valu le présent de ton cœur ?
Au comble des plaisirs , leur cause m'intéresse.
C'est par les yeux , sur-tout , que l'Amour s'introduit .
Sur des charmes divers il fonde son empire :
Chacun cherche , en aimant, l'attrait qui l'a séduit ;
L'un aime un teint de rose , & l'autre un doux sourire ;
Pour un air de candeur , celui-là s'attendrit ;
Cet autre cède enfin au regard qui l'attire.

Moi, que tu n'as point vue, & qui ne fais qu'aimer,
Quel est donc mon secret pour t'avoir su charmer ?

A peine je connus & je goûtai la vie,
Dit Sélim, en serrant la main de Sélima,
Mon ame fut sur-tout ouverte à l'harmonie.
Plus que tous les plaisirs, ce plaisir m'enflâma.
Pendant les jours entiers, j'allois dans les bocages,
De leurs hôtes ailés écouter les ramages.
L'Abeille, bourdonnant dans le creux des vallons,
La source qui murmure à travers les buissons,
Sous les saules fleuris, le roseau qui soupire,
Et le Zéphir errant sur la cîme des monts,
Tout cela me charmoit plus que je ne puis dire.
Un soir, c'étoit le soir d'un beau jour du printemps,
Je rêvois, étendu sous la verte feuillée,
Respirant la Nature & le parfum des champs :
Soudain, par une voix, mon ame est réveillée ;
J'écoute. . . C'étoit toi ; sous un ombrage frais,
Solitaire, croyant n'être pas entendue,
Dans le calme des bois, plus libre & plus émue,
Tu permis à ta voix de trahir tes secrets.
Je sentis, à l'instant, une flamme inconnue ;
Je savourois ces sons, cet accent séducteur,
Qu'un trêp fidèle écho répétoit à mon cœur.
Tu cessas, & je crus que j'allois cesser d'être.
Combien il m'échappa de pleurs & de soupirs !
Je cherchois cette voix qui m'avoit fait renaître ;
J'avois, en la perdant, perdu tous mes plaisirs.

Je crus la retrouver ; je crus encor l'entendre.
A mon illusion mon cœur abandonné ,
Chérifloit une erreur qui le rendoit plus tendre ,
Et , de ses mouvemens , il sembloit étonné.
Cette voix résonnoit sans cesse à mes oreilles ,
Me suivoit dans les bois , sous l'abri de nos treilles ,
Et , de ses doux accords , j'étois environné.
Que devint , Sélima , le mortel qui t'adore ,
Lorsque , en tes bras porté pour la première fois ,
Dans tes discours touchans , il reconnut la voix ,
Qui l'avoit tant séduit , qui le séduit encore ?
Peindre ce sentiment , ce seroit l'affoiblir.
Je tombai sur ton sein. . . . accablé de plaisir.
Tu fais , depuis ce tems , par quelle sympathie
Se sont liés nos cœurs , toujours plus amoureux ;
Comment ils ont compris , qu'en leur donnant la vie ,
L'un pour l'autre le Ciel les a formés tous deux.
Tu fais bien que te plaire est mon unique envie ,
Et que ton cher Sélim , te consacrant ses jours ,
Ne veut d'autre bonheur que de t'aimer toujours.
J'ai pourtant quelquefois désiré l'avantage ,
Que notre Dieu t'accorde , & qu'il m'a refusé ;
Mais , si , de cette ardeur je me sens embrâsé ,
C'est pour le contempler dans son plus bel ouvrage ,
C'est pour voir Sélima. Qu'il voile à mes regards
Cet éclat dont tu dis que le Ciel se décore ,
La pompe du Printemps , le lever de l'Aurore ,
Tout ce que tu m'as peint des nuages épars.
Arbitre souverain , Etre bon que j'atteste ,

Devant qui, de nos cœurs, les replis sont ouverts,
Montre-moi ce que j'aime, & cache-moi le reste :
Si je vois Sélima, j'aurai vu l'Univers.
Mais, parle; ce désir pourroit-il être un crime ?
Souvent, quand nos Bergers célèbrent tes appas,
Je rougis, en secret, de ne comprendre pas
Ce que leur œil saisit, ce que leur bouche exprime.
Qu'est-ce qu'ils veulent dire, en vantant tes cheveux
Qui tombent sur ton sein en longs anneaux d'ébène,
Et ta gorge d'albâtre, & ton œil plein de feux,
Et tes bras, où l'azur nuance chaque veine ?
Ma chère Sélima, quel seroit mon bonheur,
Si le Ciel, tout-à-coup, m'accordoit la puissance
D'entendre tes regards, d'y lire ton ardeur ;
De m'enivrer des biens que donne ta présence,
Et de surprendre enfin, dans tes yeux éperdus,
Tout ce que ta belle ame enferme de vertus !
Qu'il doit être touchant cet inconnu langage,
Ce sens qui, m'as-tu dit, réunit tous les sens,
Interprête muet de tous les sentimens ;
Qui parle, qui répond, explique le visage,
Retentit sans les sons, parle sans les accens !
Par lui, supportant mieux les ennuis de l'attente,
T'apercevant de loin, je te verrois présente,
Et volerois d'avance à tes embrassemens :
Bienfait vraiment céleste ! O faveur ravissante !
Quel trésor, Sélima, pour le cœur des amans !

EH bien ! dit-elle, eh bien ! mon ami, prends courage.

L'espoir se glisse encor dans mon cœur amoureux ;
Tu n'es pas loin peut-être , au moins je le présage ,
D'obtenir , de goûter ce doux présent des Cieux.

MAIS , déjà le Soleil , caché par la montagne ,
De ses rayons mourans effleuroit la campagne ;
Et la fraîcheur des nuits , descendant sur les bois ,
- Invite nos amans à rentrer sous leurs toits.
Le plaisir leur sourit du seuil de leur chaumière ,
Et le sommeil , bientôt , va fermer leur paupière.

S É L I M A respiroit un repos précieux ,
Lorsqu'elle vit , en songe , un habitant des sphères ,
Le plus consolateur des esprits tutélaires ,
Et le plus satisfait, lorsqu'il voit des heureux.
Sa tête rayonnoit des plus vives lumières ;
Des touffes de jasmin renouoient ses cheveux.
D'une voix, qu'on prendroit pour le son d'une lyre ,
Il dit à Sélîma , qui l'écoute & l'admire :
Jeune fille , je viens pour couronner tes vœux.
Mes regards ont vu croître & fleurir ta jeunesse ;
Et , dirigeant tes pas , quoiqu'absent de tes yeux ,
Je t'ai , dès le berceau , prodigué ma tendresse.
Sur le sein de ta mère , alors que tu jouois ;
Oui , c'est moi , Sélîma , moi , que tu caressois ;
C'est moi qui fus témoin de ton premier sourire.
J'allois , pendant l'Été , rafraîchir ton sommeil ,
Et semer , sur ton teint , les roses du réveil ;
C'est par moi seul enfin que Sélîma respire.

Je lisois dans ton cœur, aux matins du Printems ,
Lorsque, sans le savoir , de désirs consumée ,
Errante, sans dessein, sous les berceaux naissans ,
Tu sentoies le besoin d'aimer & d'être aimée.
Je veillois dans ce bois , inaccessible au jour ,
Où Sélim vint t'entendre & connoître l'amour.
Vous êtes vertueux , votre sort m'intéresse ;
Votre bonheur importe à la Divinité.
Oui , ton Sélim verra le jour & sa maîtresse ;
Et , des mains de l'Amour , recevra la clarté.
Au sommet de ces monts qui couronnent la plaine ,
Un ruisseau prend sa source, & s'enfuit sur l'arène.
Là naît , parmi les rocs un végétal puissant ,
Une plante divine , aux humains peu connue ;
Son parfum la décèle , elle échappe à la vue ;
Sa fleur jette l'éclat de l'or le plus brillant ;
Mais elle croît sous l'herbe , & sans être apperçue ,
Comme tant de trésors , qui germent sous vos pas ,
Et pourroient des mortels retarder le trépas.
Cours , détache sa fleur de sa tige odorante ;
Sur les yeux de Sélim il faudra l'exprimer :
Tu verras aussitôt ses regards s'enflâmer ;
Le jour naîtra pour lui , sous les doigts d'une amante.

Il dit , & disparut , dans les airs emporté.
A son ravissement Sélima s'abandonne ;
Ce rêve l'attendrit , bien plus qu'il ne l'étonne :
Elle en prévoit la suite , & son cœur enchanté ,
Au gré de ses désirs , y voit la vérité.

Elle se lève , & court, dès l'Aurore naissante ;
Plus doux matin jamais n'annonça jour plus beau.
Le mont perce la nue , & déjà se présente :
Sélîma reconnoît le sinueux ruisseau
Qui sourdit dans les rocs , & s'échappe & serpente.
De la plante embaumée elle a senti l'odeur :
Elle accourt , l'apperçoit , & d'une main tremblante ,
Pour obéir au Sylphe , en détache la fleur.
Fière de ce trésor , elle jouit d'avance
Des transports de Sélim , de sa reconnoissance ,
Lorsque muet , ravi , les yeux par elle ouverts ,
Au sein de son amante , il verra l'Univers.
De ses plus vifs rayons le Midi se couronne.
Sélîma ne sent pas le poids de la chaleur :
La joie est dans ses yeux , ainsi que dans son cœur ;
L'Amour fait alléger les travaux qu'il ordonne.
Le chemin disparoît , la fatigue avec lui.
Mais cependant Sélim , plongé dans son ennui ,
S'inquiète , frémit , appelle son amante.
Qu'a-t-elle fait , depuis que le Soleil a lui ?
Sélim n'est plus heureux , sitôt qu'elle est absente.
Elle revient enfin , & l'amant ranimé
Se contente bientôt d'une légère excuse ;
En des bras caressants , il tombe désarmé.
Sélîma voudroit feindre , & déjà s'en accuse :
Toute entière à l'espoir qui la fait tressaillir ,
Elle n'ose expliquer , ni cacher son plaisir.

PRÈS de leur humble toit , s'élève une colline ,

D'où l'œil va s'égarer sur de riches vallons ,
Des païssages frais , d'abondantes moissons ,
Des forêts , des vergers que sa hauteur domine :
C'est-là que , sous l'abri d'un buisson d'aubépine ,
Ils s'en vont quelquefois , vers la fin d'un beau jour ,
L'ame & les sens émus d'une chaleur divine ,
Cacher , à tous les yeux , leur solitaire amour.
Ils y montent tous deux : pleine d'impatience ,
Le cœur , entre la crainte & l'espoir , palpitant ,
La tendre Sélima , qui compte chaque instant ,
Ose enfin de la plante éprouver la puissance.
Sur les yeux de Sélim , par des soins bienfaiteurs ,
Elle exprime , en tremblant , le philtre salutaire :
C'est l'Amour qui conduit la main de la Bergère ;
Les zéphirs pèsent plus , en courant sur les fleurs.

L'ÉPREUVE réussit , l'obstacle enfin se brise ,
Le rayon de la vue étincelle ; & soudain
Notre amante , charmée encor plus que surprise ,
S'échappe , & fuit derrière un Olivier voisin.

ASSAILLI des clartés dont brille l'hémisphère ,
Il n'apperçoit d'abord qu'un océan de feux ;
En les éblouissant , tout échappe à ses yeux.
Ose-t-il contempler ces masses de lumière ?
Leur éclat est si vif , qu'il ne peut l'endurer ,
Et le Soleil l'aveugle , au lieu de l'éclairer.
Cependant il s'effaye , il distingue , envisage ;
L'horison , par degré , devant lui se dégage...

Sélim voit ; tout son corps frémit d'étonnement.
L'Univers s'offre à lui dans sa pompe riante ,
Et dans cette saison , où la Nature enfante ,
Chaque regard lui cause un long enchantement.
Il voit , de mille objets , l'étonnante Féerie ;
Le Soleil , à flots d'or , inonde les côteaux ,
Et , par cent jets de feu , fait scintiller les eaux.
Tout replendit au loin ; cette herbe est fleurie ;
L'azur des Cieux se peint au cristal des ruisseaux ;
Le lière , sur ces monts , aux palmiers se marie ,
Et ces cèdres ont vu reverdir leurs rameaux.
Quel spectacle , ô Sélim ! Il demeure immobile ;
Il admire , d'un œil fixe & respectueux ,
De la Terre & du Ciel l'ordre majestueux ,
Et de l'astre des jours l'orbe auguste & tranquille.
Long-tems muet , enfin il exprime , en ces mots ,
Les transports excités par tous ces grands tableaux.

QU'ÉPROUVAI-JE ! quel monde à mes yeux se découvre !
Où laissai-je mon corps ? dans cette immensité ,
Devant moi , tout-à-coup , est-ce le Ciel qui s'ouvre ?
Plus mon regard s'étend , plus il est enchanté !
Que d'effers , de trésors , de formes inconnues !
Est-ce la vue , ô Dieux ! sont-ce là les couleurs ?
Est-ce là le Soleil qui marche sur les nues ?
Est-ce lui dont l'éclat vacille sur ces fleurs ?
Quel rayonnant amas de beautés que j'ignore !
Que de sensations pour moi viennent d'éclore !
D'où vient , qu'interrompus , les sons & les accens ,

Ne viennent plus frapper mon attentive oreille ?
La vue a-t-elle en moi détruit les autres sens ?
Mon odorat n'a plus de parfum qui l'éveille !
Les oiseaux du bocage ont oublié leurs chants !
Mais non ; voici mon corps , j'occupois cette place ;
La Rose , sous mes pas , exhale son encens ;
Les oiseaux m'ont rendu leurs concerts ravissans :
J'acquiers de plus en plus , rien en moi ne s'efface.
C'est moi.. mais Sélima... quel est mon trouble affreux !
De ses doigts délicats elle a pressé mes yeux ;
Elle m'a fui soudain : mon ame est alarmée.
Ah ! ne m'entends-tu pas ? Ah ! dis , ma bien-aimée ,
Qu'ai-je besoin , sans toi , du spectacle des Cieux ?
C'est , pour tout embellir , que mon Dieu m'a comblée.
Peut-être es-tu le prix du présent qu'il m'a fait.
Quoi ! veut-il me forcer de haïr son bienfait ?
En vain sur cent Beautés mon œil ravi s'éclaire ,
C'est pour voir Sélima , que j'aime la lumière.
Dieu ! m'enlevant l'objet qui me rend fortuné ,
Tu m'ôterois bien plus , que tu ne m'as donné.
Referme l'Univers , & rends-moi mon amante :
Ce superbe appareil ne vaut pas mes amours.
Avant tes dons , hélas ! mon ame étoit contente ,
Et , grace à Sélima , j'ai connu les beaux jours.
Où suis-je ! Je me meurs. Quelle extase soudaine !
Et quel feu , dans mon sang , coule de veine en veine !
Vers quel objet nouveau je me sens emporté !
Je nage dans la joie & dans la volupté.
Ah ! je n'avois rien vu... c'est Sélima ! c'est elle !

Mon cœur m'en avertit encor plus que mes yeux.
 Oui, c'est toi, je le sens, je suis enfin heureux !
 Le Ciel est plus serein, & la Terre est plus belle.
 Rêvai-jé ? est-il bien vrai ? Sélima, je te vois !
 Puissè-je, en un instant, te regarder cent fois !
 Voilà ton front serein, voilà ta chevelure :
 Que l'éclat de tes yeux embellit la Nature !
 Tu me l'avois bien dit : sans doute dans ces yeux ,
 Se peint le sentiment de ton ame si tendre.
 Dans tes moindres regards, elle aime à se répandre.
 Je me sens éblouir... Ah ! détourne leurs feux.
 Arrête... Que fais-tu ?... J'ai perdu la lumière...
 Ne m'en cache plus... Veux-tu donc mon trépas ?...
 Que sers-tu de plutôt le Soleil qui m'éclaire !
 Mon ame est dans la nuit, quand je ne les vois pas.
 Leur muette éloquence, & m'échauffe & m'étonne :
 Oui, c'est-là que mon cœur au tien s'ouvre à son tour :
 Ma chère Sélima, je tremble, je frissonne,
 S'ils cessent un instant de me parler d'amour.

TELS étoient ses discours, ses transports, son délire.
 L'aspect de Sélima lui donne un nouveau sens ;
 Ce n'est point le Soleil, c'est elle qu'il admire.
 Il admire, il contemple, il baise en même tems,
 Cette houe, où la rose & fleurit & respire ;
 L'ébène si vanté de ses cheveux flottans,
 Son sein, demi-voilé, qui sans cesse l'attire ;
 Et les yeux de Sélim, peignant ce qu'il désire,
 Sont avides toujours, quoique toujours contens.

Ô Ciel !

O Ciel ! s'écrioit-il , en la voyant sourire !
Tu combles mes désirs & ma félicité :
C'est , aux jours du printems , que je vois la beauté !

LA paisible clarté décroît par intervalle ;
D'une teinte plus douce elle empreint les tableaux.
L'œil de Sélim , errant dans un riche dédale ,
Voit la Nature encor sous des aspects nouveaux.
Mais insensiblement les ombres s'épaississent ;
Le crépuscule éteint & confond les couleurs.
Les vallons , les vergers , les côteaux s'obscurcissent ;
C'est à leurs parfums seuls qu'on reconnoît les fleurs ;
Et la nuit qui s'approche , en déployant ses voiles ,
Sème , autour de son char , l'or mouvant des étoiles.
La tranquille Phœbé se lève avec splendeur ,
Et parcourt de l'Ether la vaste profondeur.
O calme intéressant de la nuit solitaire !
Une gravité douce , une agréable horreur
S'empare de Sélim , qui , bien loin de la Terre ,
Elève vers le Ciel son esprit & son cœur.
Après un long silence , & la plus tendre extase ,
Il jette à sa compagne un regard qui l'embrâse ,
La presse entre ses bras , & , dans ce doux moment ,
Son sein est inondé des pleurs de son amant.

EMPORTÉ loin de lui par un transport sublime ,
Sélim s'écrie alors : qu'il est grand , Sélima ,
L'Etre qui fit les Cieux , l'Etre qui te forma !
Il dit , le cahos cesse ; il souffle , tout s'anime.

Par-tout, dans chaque objet, je le vois, je le sens :
C'est lui qui parfuma l'haleine du printems.
Tout ce Ciel étoilé roule au bas de son trône.
Il colore la nue, il rafraîchit les vents,
Il vit, & se répand dans l'air qui m'environne.
Sélima, Sélima, consacrons-lui nos jours ;
Si fortunés par lui, bénissons-le toujours,
Et, pour culte, offrons-lui le bonheur qu'il nous donne.



LE MOIS DE MAI.

P O È M E.

ENVIRONNÉ des Jeux, des Grâces ingénues,
 Porté par les Amours sur un trône de nues,
 Le Mois de Mai descend ; la Terre lui sourit,
 Les flots plus librement serpentent dans leur lit :
 D'une prodigue main il sème la verdure,
 Et lève le rideau qui cachoit la Nature.
 Restaurateur du monde, il change en sels féconds
 Ces longs tapis d'albâtre étendus sur les monts ;
 Et, répandant au loin sa vapeur fortunée,
 Il émaille de fleurs le cercle de l'année.
 A peine a-t-il paru, le Soleil dans son cours,
 Se plaît, du haut des airs, à prolonger les jours :
 Par-tout, avec ses feux, il épanche la vie,
 De ses plus doux rayons caresse la prairie,
 Et retarde le soir ses coursiers haletans,
 Pour respirer l'odeur & le frais du Printems.
 Mois chéri des Mortels, mois de l'heureux délire,
 De myrthe & de lauriers entrelace ma lyre.
 Timide violette, embaume les gazons :
 Pan, viens avec ta flûte accompagner mes sons ;
 Vous, Driades, quittez l'écorce de vos hêtres :
 Les Désirs voltigeans sous ces voûtes champêtres,
 Ce jour tendre & voilé, ces groupes de Sylvains,

Agitant, à l'envi, des branches dans leurs mains,
L'attrait impérieux de la saison nouvelle,
Le verd naissant des bois, l'ombre, tout vous appelle.
L'ombre sert la Pudeur, elle enhardit les Jeux :
Les Faunes, au Printems, ont le droit d'être heureux.
Si vous me l'ordonnez, je tairai leurs caresses.
Venez, de vos cheveux laissez flotter les tresses:
Unissez sans effroi vos amoureux soupirs :
Je suis le confident, non l'écho des plaisirs.

AN ! qu'il est doux d'errer au sommet des montagnes !
D'y voir se déployer le tableau des campagnes,
Et de suivre, à travers les mobiles rameaux,
Ce dédale brillant formé par les ruisseaux !
Que l'horizon est pur, qu'ils sont frais ces ombrages !
Que j'aime à découvrir ces lointains paysages,
Dont l'aspect fugitif, qu'une vapeur détruit,
Par intervalle échappe à l'œil qui le poursuit !
Vallons délicieux ! ô terrestre Élysée,
Où se joue au matin la tremblante rosée ;
De vos détours secrets, asyles du bonheur,
Le calme attendrissant a passé dans mon cœur.
De mes sens rajeunis je vous porte l'hommage,
Je l'offre à la Beauté dont vous m'offrez l'image.
Dans ces jours, où circule un invisible feu,
L'Univers est un temple, & l'homme en est le Dieu.
Les vents sous ces bosquets ont rechauffé leurs ailes ;
Cette source, en fuyant, roule des étincelles ;
Avec l'azur des Cieux, vacillant dans ses eaux,

On voit s'y découper le verd des arbrisseaux :
Des chants harmonieux remplissent les bocages :
Quel mélange d'odeurs parfume ces rivages !
Dans les veines du monde , enfin ressuscité ,
La sève s'insinue avec la volupté.
Dans ton sein , ô Palès ! quels trésors tu renfermes !
Un suc réparateur fait enfler tous les germes.
Au haut des ceps déjà je le vois arriver ,
Par de secrets canaux il court les abreuver :
L'écorce s'attendrit , le bourgeon va paroître ,
Et la grappe est déjà dans la fleur qui va naître.
Les bleds , à peine éclos sous les yeux de Cérès ,
Ont de leur humble tige embelli les guérets.
Ces foibles rejetons , trop fragile espérance ,
Réclament tous les soins que l'on doit à l'enfance.
Nous avons trop gémi sous le triste Verseau :
Vents , respectez l'année encor dans son berceau.
Ah ! ne ravagez point d'imparfaites largeesses ;
L'Automne est riche en fruits , le Printems en promesses :
Ce Dieu de simples fleurs aime à se couronner ,
Et nous laisse entrevoir ce qu'il ne peut donner.
Mais ne formons ici qu'un fortuné présage ;
Quand le Ciel est serein , pourquoi prévoir l'orage ?
Saisissons le plaisir , il germe sur nos pas ;
Sous ces pins il s'incline , & nous ouvre les bras :
Il vole dans les airs ; que sa chaleur féconde ,
Résonne dans les bois , & ruisselle dans l'onde.
Un magique pouvoir viendrait-il m'abuser ?
Où mon œil ébloui va-t-il se reposer ?

Choisira-t-il l'étang que rase l'hirondelle ,
Citoyenne des lieux où le printemps l'appelle ?
Aime-t-il mieux ces toits , dont la simplicité
Annonce la candeur plus que la pauvreté ?

QUE vois-je ? Un habitant de cet enclos rustique ,
Quitte l'obscur abri de sa cabane antique !
Il pleure d'âlegresse , il ne sent plus ses maux ,
En voyant reverdir le fruit de ses travaux.
Cultivateur d'un sol dont un autre est le maître ,
Il sourit aux trésors que sa main a fait naître :
Ses regards tour-à-tour , dans ces momens heureux ,
Sont baissés vers la Terre & levés vers les Cieux :
Il compte les boutons qu'un matin vit éclore ;
De leur nombre étonné , son œil les compte encore :
Il laboure ses plants , seconde leur vigueur ;
Le travail qui le courbe est son consolateur :
L'appareil des moissons devant lui se déploie ,
Et l'espoir dans son cœur accélère la joie.
O vous ! qui , végétant dans vos tombeaux dorés ,
Vous êtes crus heureux , & n'étiez qu'enivrés ;
Vous , de qui l'avarice insatiable & dure
Dispute au laboureur un pain qu'il vous assure ,
Achevèz , de sa ferme enlevez le produit ,
Ravagez l'humble toit qui le couvre la nuit :
Dépouillé de ses biens par un luxe funeste ,
Il jouit plus que vous ; la Nature lui reste :
Et , sans vous envier votre lâche sommeil ,
Il aime à la surprendre à l'instant du réveil.
C'est pour lui que le Ciel au matin se colore ,

Que sa voûte étincelle , & fait pâlir l'aurore :
C'est pour lui que l'Année a rempli tout son cours ;
Il prolonge , en veillant , la saison des beaux jours..
Son épouse , encor jeune , est toujours sur sa trace ,
Et , quoique sans parure , elle n'est point sans grace.
Son teint hâlé , mais frais & d'un rouge vermeil ,
Est semblable à ces fruits teints des feux du soleil.
Tandis que son époux , d'une main diligente ,
Déchire avec le soc la terre obéissante ,
Elle émonde , en chantant , les tendres arbrisseaux ;
Va creuser des conduits pour diriger les eaux ,
Coupe autour des moissons l'herbage parasite ,
Et se plaint que le jour échappe encor trop vite.
Quelquefois leurs enfans ; précieux rejetons ,
Se roulent auprès d'eux à côté des sillons ;
Emules dans leurs jeux des travaux de leur père ,
Leur foible bras s'essaye à cultiver la terre :
Il les voit , les anime , & , par eux caressé ,
Abandonne , en pleurant , le sillon commencé :
La jeune mère alors quitte aussi son ouvrage ;
La fatigue l'abbat , un baiser la soulage :
Vers sa femme & ses fils entraîné tour-à-tour ,
Il bénit la Nature , & rend grace à l'Amour.
Pourquoi dédaignons-nous , Sybarites des villes ,
L'estimable habitant des champêtres asyles ?
Autrefois les Romains , ce Peuple de vainqueurs ,
Contre leurs ennemis armoient des laboureurs.
La bêche & les rateaux , ennoblis par l'usage ,
Avoient durci la main qui renversa Carthage.

Ah ! ces mortels, du moins, loin de nos arts trompeurs,
 En perdant tout le reste, ont conservé les mœurs ;
 Ils servent leur pays : quand tout les abandonne,
 Ils font germer ces grains que le riche moissonne,
 Et sèment de bienfaits, au sortir du berceau,
 Le pénible chemin qui les mène au tombeau.

ABANDONNONS les champs & leurs travaux utiles.

Ton retour a paré de plus secrets asylés ;
 O le plus beau des mois ! ton souffle m'y conduit :
 Zéphire te précède ; & l'oiseau * qui te suit,
 Oppose aux feux du jour l'azur, l'or & l'opale
 De ce cercle étoilé qu'avec pompe il étale.
 Dans ces rians jardins, que d'arbustes nouveaux
 Penchent, pour s'enlacer, leurs ondoyans rameaux !
 L'Aubépine champêtre au Lilas s'y marie,
 Et l'humble Réséda par-tout s'y multiplie.
 Quelle main dessina tous ces compartimens ?
 De différentes fleurs quels frais assortimens !
 L'une implore les soins de l'active culture,
 L'autre échappe sans art des mains de la Nature.
 J'admirois leur mélange & leur variété.
 Soudain s'offre à mes yeux une Divinité,
 Aussi jeune qu'Hébé, comme elle sans parure.
 Des feuilles de jasmin nouoient sa chevelure :
 Son regard est brillant ; la Nymphé, à chaque pas,

* Les Mythologistes donnent au mois de Mai le *Paon* pour attribut.

Marche sur une rose , & ne la flétrit pas :
En habit de bergère , elle annonce une Reine ,
Et le baume des prés ressemble à son haleine.

AUTREFOIS, me dit-elle , on me nommoit Cloris.
Heureuse dans les champs , où commande Cypris ,
Je n'avois d'autres biens que leurs simples largesses.
Le siècle d'or est né du mépris des richesses.
Mais je dus au hasard , peut-être à ma beauté ,
Et le rang de Déesse & l'immortalité.
Mai venoit de fleurir : j'errois dans un bocage ;
Je rêvois ; en rêvant j'avançois sous l'ombrage :
Zéphire m'apperçoit ; mon cœur palpite & craint ;
Je l'évite , il me suit ; je veux fuir , il m'atteint :
Eh ! comment éluder , dans ces frayeurs mortelles ,
Un Dieu , lorsqu'il est jeune & lorsqu'il a des aîles ?
Zéphire est le plus fort , je cède , & mon amant
De l'hymen à l'amour joint encor le serment.
Il m'a donné pour dot ce jardin , où l'Aurore
Versa ses premiers pleurs & que ma main décore :
Cette source l'arrose ; un printemps immortel
De festons toujours verts entretient mon autel.
Dans ces lieux enchantés je survis à Pomone ;
Et l'Hiver , qui la chasse , embellit ma couronne.
Dans cet heureux séjour , que j'ai rendu sacré ,
Les Heures quelquefois , en habit chamarré ,
Pour enchaîner l'Amour , au moment qu'il sommeille ,
Viennent choisir des nœuds tressés dans ma corbeille.
Les Grâces , à leur tour , des paniers à la main ,

Pour l'autel de Vénus emportent leur butin.
C'est moi seule, c'est moi qui semai la première
Les différentes fleurs qui nuancent la Terre.
Sous une teinte égale elles couvroient les champs ;
C'est moi qui leur donnai ces divers ornemens.
J'ai fait naître une fleur du beau sang d'Hyacinthe ;
Phébus inconsolable y trace encor sa plainte :
Narcisse, en s'adorant, mourut au bord des flots ;
Et, fleur, il semble encor se chercher dans les eaux.
A deux Amans captifs je fus jadis utile :
Le sort, le sort cruel séparoit leur asyle ;
Et leur plaintive voix qu'ils n'osoient élever,
Expiroit dans les airs, avant que d'arriver.
Le mélange des fleurs leur fournit un langage :
De ces signes muets ils connoissoient l'usage ;
Il leur servit alors, & le jour fut moins long.
Une rose interroge, un œillet lui répond.
Modeste en sa couleur, la sombre violette
Annonce le tourment de leur ame inquiète :
Le pavot peint l'ennui ; le lis, la vérité ;
La jonquille exprimoit l'amour persécuté.
Ainsi de leurs soupirs cet éloquent symbole,
Remplaçant le discours, les soutient, les console ;
Et, grace à quelques fleurs, interprètes charmans,
D'un organe inconnu j'enrichis deux amans.
Toi, poursuis tes tableaux sous l'auspice de Flore,
Et fixe dans tes vers le mois où l'on m'adore :
Ose, prends ces pinceaux, destinés au Plaisir,
Construits d'un bois de rose, & taillés par Zéphir.

ELLE fuit à ces mots : on connoît l'Immortelle
Au céleste parfum qui s'exhale après elle.

Mois , objet de nos vœux , & toujours regretté ,
Même alors qu'on jouit des trésors de l'Été ;
C'est à toi que j'ai dû ces aimables prestiges :
Ta brillante planète est fertile en prodiges.
Les Nymphes des jardins , les Nymphes des forêts ,
Celles dont l'onde fuit sous des saules épais ,
Toutes viennent en chœur célébrer ton empire ;
Elles doivent aimer le mois où l'on soupire.
C'est sous ton signe heureux , au matin d'un beau jour ,
Qu'est né ce Dieu cruel que l'on appelle Amour :
On le nourrit des fleurs les plus fraîches écloses ;
Sur sa lèvre enfantine on exprima des roses ;
Pour lui sont leurs parfums ; leur épine est pour nous.
La main qui le caresse éprouve son courroux :
En mémoire des soins donnés à son enfance ,
Il blesse !... & c'est ainsi que l'Amour récompense !

MAIS on dit que sans arme on l'a vu dans les bois ;
Il a quitté ses traits & posé son carquois.
Nymphes , hazardez-vous ; l'Amour est sans défense ,
Et veut fêter ainsi l'instant de sa naissance ;
Il est nud , dépouillé ; mais en est-il moins beau ?
Il s'embellit encore en quittant son bandeau.
Imprudentes , fuyez une ruse nouvelle ;
Redoutez de ses yeux la brûlante étincelle :
Votre cœur à ses jeux doit être accoutumé.
C'est quand l'Amour est nud , que l'Amour est armé.

C'EST aussi dans ce mois que l'on vit Dionée
Sortir , en souriant , de la mer étonnée.
Par le plaisir émus , mille flots caressans
S'entrepouffoient autour de ses charmes naissans ;
L'un baise ses cheveux que le Zéphir dénoue ;
L'autre , près de sa conque , & bondit & se joue ;
D'autres avec respect demeurent suspendus ,
Fiers d'ouvrir un passage à la belle Vénus.
Le Triton recourbé , fendant l'onde écumante ,
Change en soupirs les sons de sa voix effrayante ,
Et sème de corail les courans fortunés ,
Qu'en glissant sur les eaux le char a sillonnés.
Vous , fille de Téthys , de vos grottes profondes
Vous élevez vos fronts sur la cîme des ondes ;
Mais , éveillée soudain par tant d'attraits nouveaux ,
Le dépit vous oblige à rentrer sous les eaux.
O Beauté ! tu naquis au séjour des orages ;
L'univers à tes pieds apporta ses hommages ;
Et je consacre ici dans un riant tableau ,
La saison dont la sève échauffa ton berceau.

TA FLAMME embrâse tout : les côteaux reverdissent ;
Des accens du bonheur les grottes retentissent :
L'Æther , à ton aspect prodiguant ses bienfaits ,
S'épanche sur les monts , descend sur les forêts ;
Et , se couvrant de fleurs , la plaine qu'il inonde
Ouvre son sein avide au Dieu qui la féconde.
Par toi sont protégés sous de sombres berceaux
Les amours des Mortels , & l'hymen des oiseaux.

Chaque branche est un nid ; tout se cherche, s'attire :
Tout semble ranimé par le même délire :
L'arbre n'a point de feuille insensible au désir ;
Le moment qui l'agite est celui du plaisir.
Le palmier amoureux vers le palmier s'incline ;
L'ormeau semble chercher l'ormeau qui l'avoi sine :
Le peuplier soupire , & le cèdre , à l'instant ,
Répond par son murmure au soupir qu'il entend.
La chaîne de l'Hymen embrasse la Nature :
Il naît un nouveau sens que l'Amour nous procure.
Jusqu'au foyer des jours ce monarque ou ce Dieu
S'élève enorgueilli de ses aîles de feu :
D'un regard satisfait il parcourt son empire ;
Lui-même il est heureux de l'ardeur qu'il inspire :
Le monde se répare, & l'Olympe enchanté
Sur la Terre à grands flots répand la volupté.

MAI , tu m'as inspiré, reconnois ton ouvrage.
Tu peuples & les airs , & l'onde , & le feuillage.
De tes charmes encor je cache la moitié ;
Cher à l'Amour, ton astre est cher à l'Amitié.
Le Soleil , le front ceint de rayons salutaires ,
Entre, pendant ton cours, au signe des deux frères,
Amis trop fabuleux , dont le modèle , hélas !
Tant chanté parmi nous , ne s'y reproduit pas.
Le Tibre étoit fidèle à ta douce influence ,
Et pour ouvrir le cirque , attendoit ta présence.
C'est-là que du théâtre on nommoit les Vainqueurs :
Tu mêlois au laurier ta verdure & tes fleurs.

Tu ramenois ces jeux & ces danses romaines ,
Où , sur de frais gazons & de molles arènes ,
Des Vierges , des Héros , gaîment entrelacés ,
Formoient d'amoureux chants , & des pas cadencés.
Les superbes faisceaux , la pourpre consulaire
Ne venoient point troubler ce folâtre mystère ,
Et ces rians loisirs , enfans de la saison ,
Déridoient quelquefois la vertu de Caton.
De tes premiers présens on ornoit les portiques ;
On en paroît l'autel de ses Dieux domestiques.
Tu vis naître Adonis , tu vis naître l'Amour :
Tu les voyois tous deux fêtés à ton retour :
Mais , & ton influence & ton aimable empire ,
Et ces jeux que pour toi ma Muse osa décrire ,
Les fêtes de l'Amour , les fêtes d'Adonis ,
Tous ces titres brillans , tous ces titres unis ,
Ne valent pas la pompe , à jamais fortunée ,
Que ton signe prépare , en couronnant l'Année.

Ils sont évanouis ces jours trop orageux ,
Où d'une haine aveugle on attisoit les feux.
Repoussé vers le Nord , le Démon de la guerre
N'osera plus souiller ce tranquille hémisphère :
La Flandre voit en paix d'abondantes moissons
Couvrir d'épis dorés ses fertiles sillons :
Le beau ciel du Midi n'est plus chargé d'orages.
Nous laissons la Discorde à ces peuples sauvages ,
Pour se détruire entr'eux par le sort destinés ,
Et , vainqueurs , ou vaincus , toujours infortunés.

Un traité solennel , par une étroite chaîne ,
Joignoit déjà les Cours de Versaille & de Vienne.
L'Amour , que plus souvent il faudroit consulter ,
Ravi de cet accord , songe à le cimenter.
Dans les calculs d'État en vain on l'emprisonne ;
La Politique sème , & c'est lui qui moissonne.
Enfant , maître des Dieux , par toi vont être unis
La fille de Thérèse & l'héritier des Lis.
Quelle gloire pour toi ! l'un placé près du Trône ,
Nous promet les vertus qu'exige la Couronne ;
Il annonce déjà cette austère équité ,
Que prescrit le devoir , sans nuire à la bonté.
Cérès voit s'élever un jeune Triptolème.
Un sillon dans les champs fut tracé par lui-même :
Rejetant loin de lui les vains amusemens ,
La moisson de l'Automne enrichit son printemps.
L'autre Mais suspendons une indiscrete audace.
Peut-il être un portrait que son aspect n'efface ?
Rivale des Héros , ô toi qui fais régner ,
Qui fais combattre & vaincre , & plaire & gouverner ;
Toi , nouvelle Pallas , qui pourrois par tes charmes
Soumettre les Mortels échappés à tes armes ;
C'est toi qui la formas , que dirois-je de plus ?
Laisse-nous dans ta fille admirer tes vertus.
Que ton cœur attendri fasse grace à mon zèle ;
La France la désire & va te voir en elle.
Lorsque la jeune Iris , Messagère des Dieux ,
Vient suspendre son prison à la voûte des Cieux ,
De nuance en nuance éblouit notre vue ,

Et console la terre , en émaillant la nue ;
Cette pompe des airs , ce brillant appareil ,
Ne font que réfléchir les couleurs du Soleil.
Pour hâter nos beaux jours laisse partir l'Aurore.
Dans ton sein maternel tu la retiens encore :
Mais non.... l'Hymen l'enlève, elle t'embrasse, fuit :
Ta main la redemande, & ton œil la poursuit....
Fleurs , naîsez sous ses pas ; Zéphir , deviens fidèle.
L'Amour jouit, triomphe, & vole devant elle ;
Non, ce vulgaire enfant, dont les traits émoussés
Frappent confusément, au hasard adressés ,
Mais ce superbe Dieu qui plane autour des Trônes ,
Voit tomber à ses pieds le faste des Couronnes ,
Et dont les flèches d'or ne blessent qu'avec choix
Les Princes , les Héros ou les enfans des Rois.
Il dévore de l'œil le trésor qu'il amène.
Les vents à son aspect retiennent leur haleine ,
Les nuages épars n'oseroient le toucher ,
Et les autres Amours craignent de l'approcher.
Par de secrets chemins le Danube lui-même ,
Sous la terre égaré , suit la Nymphé qu'il aime ,
La fille de ses Rois , dont , sur des bords heureux ,
Il enchaîna l'enfance & vit les premiers jeux :
Il se fraye un passage , il s'élance , & la Seine
Sent bouillonner son urne à côté de la fienne.

DES JOURS trop paresseux devançant la lenteur ,
Ah ! ma pensée enfin suit le vol de mon cœur.
Je crois déjà te voir , ô Nymphé fortunée !

De mille adorateurs marcher environnée.
Heureux qui peut l'aimer ! trop heureux le Mortel
Qui lui promet un Trône & lui dresse un autel !
Une Grâce la suit , une autre la précède ;
Un charme est effacé par celui qui succède.
Sur elle tous les yeux réunis & fixés
Interprètent les vœux de nos cœurs empressés.
Tels , au moment qu'un astre inconnu sur la Terre ,
Par de nouveaux rayons , étonne l'hémisphère ,
Cent tubes pour le voir sont tournés vers les Cieux ,
Il emporte vers lui les regards curieux ;
On l'épie , on l'observe , on l'érige en présage ,
Et l'on craint de manquer l'instant de son passage.

HYMEN, applaudis-toi : le Temple est-il paré ?
Oui ; des plus beaux festons ta main l'a décoré :
Je les vois serpenter autour de ses colonnes ;
Les Gémaux sur l'autel suspendent deux couronnes.
Un Aigle sur le faite enchaîné par Cypris ,
Laisse tomber la foudre & joue avec les Lis.
Déjà sous le portique avance ta conquête ;
Le Bonheur a donné le signal de la fête ,
Les Amans sont époux , l'Amour rit, & la Paix
Va porter dans les Cieux les sermens qu'ils ont faits.
Ingénieux Plaisirs , volez sous ces ombrages,
Vous , prestiges de l'art, enchantez ces bocages,
Et que votre féerie , épuisant tous ses dons ,
Fasse envier aux Dieux le palais des Bourbons.

Le JOUR baisse & s'éteint. Un astre doux & sombre

Mélange dans les Cieux la lumière avec l'ombre ,
Et , fier de se lever sur ces charmans réduits ,
Il annonce déjà la plus belle des nuits.
Qu'entends-je ? Le salpêtre & s'élance & résonne !...
Amons , ne fuyez point , ce n'est plus Mars qui tonne.
L'air étincelle au loin de mille feux nouveaux ,
Et les astres des Cieux ont trouvé des rivaux.
Ce globe , à qui la nuit oppose en vain ses voiles ,
S'élève en point obscur , & retombe en étoiles ;
Pour le plaisir des yeux , ces serpens allumés
Allongent en sifflant leurs anneaux enflammés.
L'élément destructeur qui brûle & qui renverse ,
Revêt , à chaque instant , une forme diverse :
En nappes il s'épanche , il monte en jets brillans ,
En gerbe s'arrondit , joue en cercles roulans ,
Se divise en rameaux , se dessine en parterre ,
Ou , d'un fleuve embrasé semble inonder la Terre.
Son bruit cesse , & soudain de plus fixes clartés ,
Sous ces bosquets de feu règnent de tous côtés.
De ce vaste canal les Nayades errantes
N'osent plus approcher de leurs grottes ardentes ,
Comptent tous les points d'or semés sous ces berceaux ,
Et s'étonnent de voir pétiller leurs roseaux.
Vulcain , abandonnant les antres de Sicile ,
Contemple avec orgueil ce lumineux asyle ;
Mais , trompé tant de fois , & toujours soupçonneux ,
Il croit que pour Vénus on a paré ces lieux ,
Et que , dans leurs jardins , un rival qui l'affronte ,
Distribua ces feux , pour éclairer sa honte.

PEINDRAI-JE ces festins , où de mille flambeaux
La clarté se disperse à travers cent cristaux ;
Ces spectacles , ces jeux , ces pompeuses merveilles
Qui captivent les yeux , le cœur & les oreilles ;
Tous ces jeunes Guerriers , tendre espoir de l'Etat ,
Des regards de LOUIS empruntant leur éclat ;
Ce cercle éblouissant , ces Beautés sous les armes ,
Brillantes de rubis éclipsés par leurs charmes ?
L'heure sonne... O transport ! ô moment souhaité !
Jeunes Amans , tout fuit , mais l'Amour est resté.
La lampe nuptiale à son flambeau s'allume ;
Il vole sous ces dais , c'est lui qui les parfume.
Suivez aveuglément la main qui vous conduit ;
Ecoutez , sans effroi , l'enfant qui vous instruit.
Tour-à-tour il vous cache , il vous rend la lumière ,
Et se sauve , en riant , dans les bras du Mystère.
Zéphir dort ou se tait : l'oiseau seul jusqu'au jour
Prolonge un chant d'hymen , inspiré par l'Amour.
D'insensibles vapeurs la terre est arrosée ,
Le bouton s'enfle & naît sous des flots de rosée.
Mai , dont l'astre préside aux amoureuses nuits ,
Peint d'un plus doux émail les jardins rafraîchis ,
Et veut qu'un Couple auguste , en voyant leur parure ,
Dise : notre bonheur embellit la Nature.

C O U P L E cher & sacré , quel brillant avenir !
Jamais l'aîle du tems n'osera le ternir.
Sur d'immortels fuseaux les Parques étonnées
Dévident en fil d'or vos longues destinées.
Le front ceint d'olivier , des palmes à la main ,

La Concorde vous suit avec un front serein :
Dans les nœuds de l'Hymen l'Abondance arrêtée
Renverse sur vos pas le trésor d'Amalthée ,
Où Lucine , à la France annonçant ses faveurs ,
Laisse vos rejetons poindre parmi des fleurs.
Sous ces touffes de lis que leur tête surmonte ,
L'œil avide les voit , c'est le cœur qui les compte.
Remplissez notre espoir : fiers du titre d'Amans ,
Ne vous croyez époux qu'au centième printems ;
Et puissiez-vous alors , dans ces lieux de délices ,
Qui de vos feux naissans consacrent les prémices ,
D'un si doux souvenir gardant la volupté ,
Sourire encor au mois que ma Muse a chanté !



LA MÉLANCOLIE *

O U

PLAINTE DE MILORD ***

IMITÉES DE L'ANGLAIS.

DE mes chagrins profonds, secrets dépositaires,
 Grotte obscure, antres sourds, campagnes solitaires,
 Où, dans un long effroi, la Nature se tait;
 Caverne du silence, où la douleur se plaît;
 Tombe, qu'elle éleva dans ce lugubre asyle;
 Silencieux étang, forêt morne & tranquille;
 Sapins, si tristement élancés jusqu'aux cieux,
 Dérobez, s'il se peut, l'univers à mes yeux.
 De tout ce qu'on y voit, mon ame importunée,
 A ce coin de la terre est à jamais borné:
 J'y puis errer en paix: dans ces lieux pleins d'horreur,
 Tout est calme & désert; la nature & mon cœur.

QUELLE Divinité, majestueuse & sombre,
 Descend de ce coteau qui se perdoit dans l'ombre?
 Dieu! que de noirs soucis sur son front amassés!
 Elle marche à pas lents, & ses yeux sont baissés;
 Mais on voit éclater, à travers sa tristesse,
 La touchante beauté dont le charme intéresse.

* Cette Pièce a été imprimée à la tête de la dernière édition des *Héroïdes* de M. Dorat.

Son aspect de ce bois redouble encor le deuil ,
Et sa bouche s'attache au marbre d'un cercueil.
Tout me dit que c'est toi , Muse mélancolique ,
Qui présidas aux nuits du Chantre Britannique ,
Et fuyant la clarté des célestes flambeaux ,
Réchauffas , par tes pleurs , la cendre des tombeaux.
Demeure , je te suis... attends-moi... vain prestige !
Un songe m'enchantoit... la vérité m'afflige.
Je me retrouve seul en proie à mes regrets ,
Et mes tremblantes mains n'ont saisi qu'un Cyprès.

Tor , qui rendois le calme à mon ame agitée ,
Sensible Corilla , quoi ! je t'ai donc quittée !
Ma sombre défiance a passé jusqu'à toi :
Tout , jusqu'à mon amour , s'est tourné contre moi ;
Tout me fuit , tout est mort , & je le suis moi-même ;
Je le suis au plaisir qui fut mon bien suprême ;
Au charme de la gloire , à cet instinct brûlant ,
Ame de l'héroïsme , & foyer du talent.
La première candeur , présent de l'innocence ,
La constante amitié ... même la bienfaisance ,
Ce rayon émané de l'astre qui nous luit ,
Hélas ! j'ai tout perdu : le monde a tout détruit.
Le monde , affreux cahos d'intrigue & d'injustices ,
Où l'intérêt confond les vertus & les vices ,
Où l'orgueil effréné dégénère en fureurs ,
Où l'esprit personnel a desséché les cœurs ,
Où le luxe , au front d'or , des cieux atteint la cime ,
Et , de ses pieds d'airain , presse un immense abîme :
O monde , je te hais... j'ai tirai le rideau ,

Et j'échappe au danger , par l'horreur du tableau.

JETÉ dans tes détours , j'ai vu la perfidie ,
Par son impunité , bassement enhardie ,
De mes crédules vœux cherchant à s'emparer ;
Approcher de mon cœur , pour le mieux déchirer.
J'ai vu des hommes bas , cruels , fourbes , avides ,
A force d'être vils , devenus intrépides ,
De honte enveloppés , méchans avec froideur ,
Tourner à leur profit jusqu'à leur déshonneur.

J'AI connu l'envieux & ses pâles alarmes ;
Tous mes foibles succès ont fait couler des larmes.
La gloire , en me trompant , ne me suffisoit pas :
Mes amis , les plus chers , furent les plus ingrats.
Je méprisai la haine , & je fus sa victime :
On déteste encor plus l'ennemi qu'on estime....
Dieu ! combien de serpens réchauffés dans mon sein ,
Pour le prix de mes soins , m'ont soufflé leur venin !
C'est alors , que , traînant ma vague inquiétude ,
J'ai , dans le tourbillon , trouvé la solitude.
Il fallut craindre , hélas ! ce que j'avois aimé :
J'ai détourné les yeux , & mon cœur s'est fermé.

Eh ! pouvoit-il s'ouvrir à tous ces vains Sectaires ,
Despotes déguisés , Novateurs téméraires ,
Corrupteurs des esprits sous leur joug abattus ,
Sous les opinions éteignant les vertus ;
Citoyens dangereux , dont l'inquiète audace
Sappe les préjugés , sans rien mettre à leur place ;
Qui , sous un air humain , sachant l'art d'immoler ,
Oppriment les mortels , qu'il faudroit consoler ?

MAIS, pourquoi retracer ces funestes images ?
Laissons dans le lointain gronder les noirs orages.
Entraîné par le cours de ces mourantes eaux ,
Au défaut du bonheur , saisissons le repos.
Le repos ! ... doux mensonge , agréable chimère !
Nous te cherchons en vain , tu n'es point sur la terre.
Je crus toucher au calme , & ce calme est affreux :
Les cœurs passionnés sont toujours malheureux.
L'imagination , trop souvent importune ,
Sait , par les souvenirs , prolonger l'infortune ;
Et ce cœur douloureux , à lui-même livré ,
Emporte tous les traits dont il fut déchiré.
Destin , à mes ennuis permets que je succombe !
La vie est un sommeil qui finit dans la tombe ,
Et l'ame , qu'enflammoient des desirs vertueux ,
Comme un rapide éclair prend son vol dans les cieux.
Trop heureux le vicillard , dont l'heure enfin arrive ,
Qui , de la mort trop lente entend la voix tardive !
Sur sa tombe paisible , où dorment les douleurs ,
Plus d'un infortuné viendra verser des pleurs.
Après de courts plaisirs , il rend aux destinées
Des siècles de tourment... qu'il nommoit des années :
Mais , cent fois plus heureux , qui tombe avant le tems ,
Moissonné sur des fleurs , aux jours de son printemps !
S'il n'a point ceint le myrthe , ornement de nos fêtes ,
Il n'a point de la vie éprouvé les tempêtes :
Ses sens , par le malheur , n'ont pas été flétris.
Ainsi , dans nos jardins , où folâtroient les ris ,
Se détache une rose , espérance de Flore ,

Et

Et qui s'ouvroit à peine aux rayons de l'Aurore.

MAIS, quoi ! quel tourbillon , par les vents apporté,
Couvre d'un voile épais le monde épouvanté ?

Aux tonnerres des monts , des foudres souterraines
Au loin semblent répondre & font gémir ces plaines !
Des profondeurs des bois sort un bruit menaçant !
Ce troupeau consterné s'arrête en mugissant !

Dans le fracas des airs , la nuit inattendue,
Précipitant son char, sort des flancs de la nue ;
L'éclair meurt sur sa trace, en y laissant l'effroi,
Et la vague écumante a monté jusqu'à moi. . .

JE ne redoute rien ! il est un Etre juste ,
Dont la voix me rappelle à son essence auguste.
Il ne détruira point l'ouvrage de ses mains : .
Mon ame va jouir : elle échappe aux humains.
Oui, je crois au bonheur... mon dernier jour s'achève ;
L'existence pour moi fut un pénible rêve :
Il finit. . . ah ! grand Dieu , je bénis mon trépas ;
L'ami de la vertu doit tomber dans tes bras.

.
.

Tout change ! ce désert se transforme en bocage ;
L'Aquilon , dans les cieux , a dispersé l'orage.
De brillantes vapeurs , enveloppant les monts ,
Semblent un voile d'or ceinturé sur les valons ;
L'onde, amoureusement, embrasse la verdure ;
La fleur naît, l'oiseau chante, & le zéphir murmure.
Tout me plaît , tout s'anime en ce charmant séjour :
C'est le tranquille Eden embelli par l'Amour.

Que vois-je ? mille amans, enchaînés sur ces rives ,
Rappellent, en riant, les heures fugitives ,
S'enivrent à longs traits d'une innocente ardeur ,
Et m'offrent à l'envi le tableau du bonheur.
Où suis-je ? quel rayon a deffillé ma vue !
O transports consolans dont mon ame est émue ! ...
Jeune & sensible encor , je puis jouir comme eux :
C'est la haine & l'ennui qui font les malheureux !
Corilla , Corilla , je t'adore & tu m'aimes :
Qu'importe l'univers ? N'est-il pas en nous mêmes ?
Pardonne à ce délire , où s'égaroient mes sens :
Non , je ne hais plus rien , pas même les méchans.
Ame compatissante , ame pure & céleste ,
Que m'ont-ils enlevé , si ton amour me reste ?
Je verrai ton sourire , il m'ouvrira les cieux ;
Un chagrin passager n'a point éteint mes feux.
Il est tant de plaisirs que tu sauras m'apprendre.
Instruit , sauvé par toi , j'en deviendrai plus tendre ;
Et ton regard , semblable au jour pur du matin ,
Appaisera le trouble élevé dans mon sein.
Je sentirai l'amour ; je connoîtrai l'estime :
Je plaindrai le malheur , sans soupçonner le crime.
Je n'étoufferai plus l'indulgente pitié.
Revenez , revenez , plaisirs de l'amitié !
O ma lyre , chantons tout ce qui m'intéresse .
L'héroïsme de l'ame , & même sa foiblesse ,
L'oubli des songes vains qui m'avoient abattu ,
L'amour & Corilla , la gloire & la vertu ,



HÉROÏDES

OU

LETTRES EN VERS.

LETTRE

DU COMTE DE COMMINGES

A SA MÈRE.

*(Le Comte de Comminges est supposé écrire quelque
tems après l'événement qu'il raconte.)*

C'EST de tous les mortels le plus infortuné,
Par le Dieu qui le frappe à vivre condamné ;
C'est ton fils qui t'écrit : peux-tu le méconnoître ?
Ton fils ! depuis long-tems tu l'as pleuré peut-être ?
Il respire. Frémis. Au comble de l'horreur ,
En attendant la mort , il vit pour la douleur ;
Il vit ! ... près d'un cercueil ! qu'ai-je dit ? ah ! pardonne.
J'entends des cris plaintifs, & l'effroi m'environne :
Mes pleurs coulent... ma mère !... ô sort ! ô sort affreux !
Je vais troubler tes jours , que je dûs rendre heureux :
Mais j'ai besoin d'un cœur compatissant & tendre ,

H ij

Où mon cœur oppressé puisse enfin se répandre :
Tout est muet & sourd au fond de mes déserts ,
Et toi seul à ton fils restes dans l'univers.

FAUT-IL r'ouvrir encor la source de tes larmes ?
Hélas ! rappelle-toi ces jours, ces jours d'alarmes ,
Où le bras paternel , contre mes vœux armé ,
Brisa le plus saint nœud que le Ciel ait formé.
Que de maux ont suivi cette rigueur d'un père !
Je fus respectueux autant qu'il fut sévère :
Mais j'aimois un objet ; tu le fais, tu l'as vu ,
Qui prit sur moi les droits que donne la vertu.
J'aimois Adélaïde ! . . . Ombre à jamais chérie,
Et c'est ce même amour qui t'arracha la vie !
C'est pour briser mes fers , pour fermer mon tombeau.
Que tu choisis l'époux qui devint ton bourreau !
Ma mère , il t'en souvient... j'en frémis d'épouvante ,
Dans un cachot ce monstre enferma mon amante.
Auteur de ses tourmens , de son horrible sort ,
Anéanti , trompé par le bruit de sa mort ,
Privé de tout , j'errai long-tems à l'aventure ;
J'eus la terre pour lit , mes pleurs pour nourriture :
Sombre habitant des bois , dans leurs profonds détours ,
Je pleurois mon Amante & la cherchois toujours.

J'ALLAI , je m'enfonçai dans cette solitude ,
Où mourir à soi-même est la première étude ,
Où d'épaisses forêts & des rochers affreux
S'élèvent tristement sous un ciel ténébreux ;
Tombeaux anticipés , qu'habite le silence ,
Et que le repentir dispute à l'innocence.

Toi-même ignoras tout. Sous ces dômes sacrés ,
Figure-toi ton fils , l'œil , la marche égarés ,
Parcourant au hasard cette lugubre enceinte ,
Séchés dans les ennuis , mourant dans la contrainte ;
Vers la terre baissant des yeux noyés de pleurs ,
Et flétri , jeune encor , par l'excès des malheurs.
L'aspect religieux de tous nos Solitaires ,
Pénitens sans orgueil & martyrs volontaires ;
Le spectacle touchant de ces Sages mortels ,
Qu'on voit vivre & mourir , à l'ombre des autels ,
Dans le mépris des biens , des espérances vaines ,
Et loin du tourbillon des passions humaines ;
L'intéressante paix , la majesté d'un lieu ,
Où l'homme , en s'oubliant , s'approche de son Dieu ;
Tout réveilloit en moi la plainte & le murmure ;
Tout , par un poison lent , aigrissoit ma blessure.
Je confiois ma plainte aux autres d'alentour :
Mes traits défigurés peignoient encor l'amour.

COMBIEN de fois , au fond de ma retraite obscure ,
Séduits par les attraits d'une vaine imposture ,
Mes yeux ont contemplé ce portrait enchanteur ,
Que me donna sa main dans mes jours de bonheur !
Cet aspect consolant soutenoit mon courage :
Avec recueillement j'adorois son image.
J'y retrouvois ce front , si noble sans fierté ,
Où l'art ne fut jamais farder la vérité ;
Cette bouche où souvent , (oserai-je le dire ?)
Jé vis , à mon approche , errer un doux sourire ;
Ce bel œil , qui , sévère & tendre tour-à-tour ,

Imprimoit le respect en inspirant l'amour.
Un jour, ce souvenir m'occupera sans cesse,
Parcourant ce portrait si cher à ma tendresse,
Au feu de mes regards il parut s'animer :
Ce que je ressentais, il parut l'exprimer.
Une sombre douleur sembloit voiler ses charmes :
Il sembloit me parler, frémir, verser des larmes,
Et je crus un moment, satisfait & trompé,
Qu'il répandoit les pleurs, dont je l'avois trempé.

Mon désordre, mes cris, mes pleurs involontaires,
Détournèrent enfin l'œil de nos Solitaires.

Ces mortels recueillis, & qu'on ne voit jamais
Promener leurs regards curieux ou distraits,
Reposant sur moi seul une vue importune,
Ne s'appercevoient plus de leur propre infortune,
Et, comparant leur sort à mon sort rigoureux,
Sous la haire sanglante ils se trouvoient heureux.
Le plus jeune sur-tout, (j'en accusois son âge,)
Sans cesse, en gémissant, erroit sur mon passage.
Sous nos tristes cyprès je le voyois rêver,
Et d'un œil douloureux il sembloit m'observer.
Fraîcheur de la jeunesse, éclat des premiers charmes,
Rien ne s'étoit sauvé du ravage des larmes.
Soulevois-je mes yeux, je rencontrois les siens,
Toujours avec langueur attachés sur les miens.
Il me suivoit par-tout. Au bord d'un lac tranquille,
Je travaillois un soir à mon dernier asyle ;
Je creusais mon cercueil : en moi-même absorbé,
Je restai quelque tems sur ma bêche courbé :

Dans ces sombres objets mon ame ensevelie
Aimoit à contempler le terme de ma vie.
Sans trouble, sans terreur, trop foible pour mes maux,
D'avance je goûtois le calme des tombeaux.
Ma main, dans ce moment, incertaine & timide,
Sur le sable imprimia le nom d'Adélaïde.
A peine est-il tracé : ce même pénitent,
Jette un cri, s'offre à moi, pâle, égaré, tremblant,
Peignant dans ses regards le trouble & la tendresse,
Sur les arbres voisins appuyant sa foiblesse.
Sa défaillante voix murmure quelques mots,
Confus, entre-coupés, mourant dans les sanglots :
Il m'attendrit, j'approche, &, voyant mes alarmes,
Il disparoît soudain, pour me cacher ses larmes.

SANS doute, me disois-je, amant infortuné,
De la même infortune il m'aura soupçonné :
Il aime, il brûle encore au sein de la retraite :
Il rougit devant Dieu d'une flamme secrète,
Et s'élance vers moi, dans son mortel ennui,
Me croyant malheureux & tendre comme lui.
Combien je le plaignois !... poursuivrai-je, ô ma mère,
Le récit effrayant de ce fatal mystère ?
Te peindrai-je mes sens, de douleur consumés,
Ce cœur brûlant toujours de regrets enflammés,
Mes éternels tourmens, accrus par le silence,
Tous ces foibles retours vers le Dieu qu'on offense,
Les horreurs de la nuit, les supplices du jour,
Et mes tristes sermens démentis par l'amour ?

ENFIN, après trois ans, devenu plus paisible,

Affaibli sous mes maux , j'étois presque insensible.
J'éprouvai ce néant & ces tristes langueurs
Que le tems , par degrés , verse au fond de nos cœurs.
Je me sentoîs mourir. Dans mon ame expirante ,
Dieu , long-tems oublié , balanço mon amante.
Je crus qu'Adélaïde , heureuse dans les Cieux ,
Vouloit un encens pur & de plus nobles vœux.
Je m'excitois moi-même & réchauffois mon zèle
Pour ces devoirs sacrés qui me rapprochoient d'elle.
Je pensois chaque jour m'élever d'un degré
Vers le céleste objet dont j'étois séparé. . .

O retour inoui ! de profondes ténèbres
Enveloppoient ces tours & ces dômes funèbres.
Je m'entends appeller par ces sons effrayans ,
Lamentable signal de nos derniers momens.
J'accours... Dieu! quel spectacle, & que vais-je t'apprendre!
Je trouve un malheureux étendu sur la cendre.
Nous l'environnions tous : l'observant de plus près,
Dans l'ombre de la mort je distingue ses traits. . . .
Je crois le voir encor... mes pleurs coulent... ma mère,
C'étoit. . . . le croiras-tu ? . . . ce même solitaire :
C'étoit.... tu me previens : tu vois mon sort affreux....
C'étoit Adélaïde. . . . expirante à mes yeux.

Elle m'envifageoit d'un regard fixe & tendre.
O mes frères , dit-elle , osez-vous m'entendre,
Me plaindre & pardonner ? Je suis indigne , hélas !
D'habiter parmi vous , de mourir dans vos bras.
Vous ne voyez en moi qu'une femme coupable ,
Conduite par l'amour dans ce lieu respectable.

J'aimois.... j'étois aimée.... un d'entre vous.... ô Cieux !
 Il me voit ; il m'entend ; il est devant vos yeux....
 Son effroi , sa douleur , criminelle peut-être ,
 Et son saisissement le font assez connoître....
 Comminge , approche-toi : sur ce lit malheureux ,
 Le Ciel , pour un moment , veut nous unir tous deux.
 Viens... me reconnois-tu...? c'est moi , c'est ton amante :
 Elle n'est plus à craindre , alors qu'elle est mourante.
 Depuis plus de six ans j'habite ce séjour :
 Ah ! par ce seul effort , juge de mon amour !
 Dans ces réduits sacrés , témoins de ta tendresse ,
 Ai-je pu t'oublier ? Je te voyois sans cesse.
 La sainteté du lieu retint cent fois mes pas ,
 A l'instant où j'allois me jeter dans tes bras.
 J'épiois tes soupirs , & j'y trouvois des charmes.
 Je goûtois , en pleurant , la douceur de tes larmes.
 Entre tes mains souvent je surpris mon portrait ,
 Et de mon ame alors s'envoloit le regret.
 J'aimois , & près de toi , sous ces tours renfermée ,
 Je m'enivrois encor du plaisir d'être aimée.
 Va , je n'eusse jamais voulu d'autre bonheur :
 Mais le devoir bientôt vint m'arracher ton cœur :
 Je le craignis du moins. Au sein de la souffrance ,
 Tu semblois n'exister qu'avec indifférence ;
 Ton œil étoit serein , tes soupirs & tes vœux ,
 Réclamés par l'amour , se tournoient vers les Cieux.
 Je vis l'horrible joug dont je m'étois liée ,
 Seule , dans un désert... où j'étois oubliée.
 J'envisageai soudain le terme de mon sort.

L'amour troubla ma vie... il va causer ma mort...
O mon Dieu ! j'obéis à ta voix qui m'appelle :
Je me soumets à toi , frappe une criminelle :
Frappé , & pour mon amant réserve tes faveurs.
Il a connu sans doute & pleuré ses erreurs ;
Ou , s'il n'a point encore étouffé sa foiblesse ,
Qu'il contemple aujourd'hui l'objet de sa tendresse ,
De ces charmes si vains le reste inanimé ;
Et qu'il tremble , en voyant ce qu'il a tant aimé.
O prodige ! ô terreur ! ô chère Adélaïde !
Je reste quelque tems & muet & stupide :
Sans force , sans couleur , près d'elle prosterné ,
Sous un bras tout puissant j'étois comme enchaîné :
Mais , dès que la lueur d'une lampe effrayante ,
Aux yeux de son amant vient l'offrir expirante ;
Dans ces momens affreux , sitôt que je la voi
Me tendre encor les bras , soulevés jusqu'à moi ,
Avec peine entr'ouvrir sa mourante paupière ,
Me chercher , me nommer à son heure dernière :
Ma voix , alors , ma voix sort du fond de mon cœur ;
Et laissant , par des cris , éclater ma douleur ,
A tout ce qui m'entoure inspirant l'épouvante ,
Je tombe sur le lit où pérît mon amante....
Tout disparoît pour moi : ce corps déjà glacé ,
Ce précieux dépôt , je le tiens embrassé ;
Je couvre de baisers ce front pâle & livide ,
Où j'entrevois encor des traits d'Adélaïde ;
J'arrose de mes pleurs sa défaillante main ,
Que la mienne , en tremblant , presse contre mon sein.

» Réponds-moi, m'écriai-je : oui, c'est moi qui t'appelle ;
 » Oui, c'est moi qui t'adore & qui te suis fidèle.
 » Si cet aveu t'est cher , & peut te ranimer ,
 » Va , jamais ton amant ne cessa de t'aimer.
 Elle semble , à ces mots , tendrement me sourire :
 O trop rapide espoir qu'un instant vient détruire !

ESPOIR, amour, bonheur, tout ce qui fut sacré,
 Ce cercueil le renferme : il a tout dévoré !
 Ciel ! me trompai-je ? En proie à ses ardeurs secrètes,
 Elle habita six ans ces sauvages retraites !
 L'amour dans ces tombeaux fut entraîner ses pas !
 Le cilice a meurtri ses innocens appas !
 Lorsque dans son portrait je contemplai ses charmes,
 C'est elle que j'avois pour témoin de mes larmes !
 Mille fois, sur ses pas, je me suis égaré !
 Je respirois cet air qu'elle avoit respiré !
 Elle étoit près de moi : je la voyois sans cesse !
 Ses timides soupirs m'exprimoient sa tendresse !...
 Et rien n'a pu frapper mon œil appesanti !
 Malheureux ! & mon cœur ne m'a point averti !...

CHÈRE Amante, une tombe, où repose ta cendre,
 Voilà donc ce qui reste à cet amour si tendre !
 Ah ! de mon cœur au moins rien ne peut t'arracher.
 Dût, la foudre à la main, Dieu me le reprocher,
 Tu vivras à jamais dans ce cœur qui t'adore ;
 Je te vois, je t'entends, & je te parle encore ;
 J'appelle Adélaïde ; & des profondes nuits
 Le calme formidable est troublé par mes cris.
 Adélaïde.... ô Dieu ! tu l'emportoïis sur elle ;

H vj

Et l'amant plus tranquille étoit chrétien fidèle.
Je baïffois devant toi mon front respectueux :
Aux pieds de tes autels, je portois tous mes vœux.
A mes côtés, pourquoi plaçois-tu mon Amante ?
Pourquoi dans ces déserts me l'oïfrois-tu mourante ?
Puis-je , puis-je oublier l'horreur de ses tourmens ,
Et ses derniers regards , & ses derniers accens ;
Ces accens de la mort , réchauffés par sa flâme ,
Et que sa voix si tendre a gravés dans mon ame ?
Arbitre de mon sort , ah ! c'est assez punir :
Dans le même tombeau daigne au moins nous unir.
Sauve de sa foiblesse , épargne à ta vengeance ,
Un cœur qui te chérît , & pourtant qui t'offense.
La mort, que je verrai d'un regard satisfait ,
Sera le premier don , que mon Dieu m'aura fait.

TELS sont mes vœux , mes pleurs , mes plaintes inutiles ,
Et le trépas pour moi semble fuir ces asyles....
Es-tu content , mon père ? A mon seul souvenir ,
Combien , au fond du cœur , ne dois-tu pas frémir ?
A ces horribles traits , faut-il te reconnoître ?
Je devrois te haïr : c'est toi qui m'as fait naître.
Ton nom seul me consterne & me remplit d'effroi.
Mes pleurs , depuis vingt ans , déposent contre toi.
O toi , par le devoir , à ses destins unie ,
Fais-lui , pour me venger , l'histoire de ma vie ;
Qu'il frémissé à son tour.... porte au fond de son cœur ,
Mes sanglots , mes regrets, le cri de ma douleur.
D'un fils tendre & soumis persécuteur sévère ,
Bourreau d'Adélaïde , est-il encor mon père ?

Non ! de sa main barbare il a brisé nos nœuds :
Puisse-je transporter ce cercueil sous ses yeux !
Puisse ces noirs tableaux l'environner sans cesse ,
Et le malheur d'un fils tourmenter sa vieillesse !
Qu'ai-je dit ?... ah !... pardonne à mon égarement ,
Ces coupables transports, ces fureurs d'un amant.
Malgré sa cruauté, je sens que je l'honore :
Il ne m'aima jamais, & moi, je l'aime encore.
Dérobe-lui mes maux, confiés à ta foi :
S'il peut te consoler, il est un Dieu pour moi.
O pensée accablante ! ô comble de misère !
J'ai donc perdu le droit de consoler ma mère ?
Un devoir redoutable enchaîne ici mon sort ,
Et m'attache vivant aux horreurs de la mort !
Ma mère !... c'en est fait.... je sens que je succombe...
Chère Amante, est-ce toi qui soulèves ta tombe ?...
Elle s'ouvre : c'est toi.... je te suis... je me meurs...
Que le trépas est doux après tant de malheurs !



LETTRE
DE BARNEVELT
A TRUMANT.

C'EST du fond d'un cachot, que Barnevelt en pleurs
Fait passer jusqu'à toi l'accent de ses douleurs ;
Barnevelt, ton ami, mais indigne de l'être,
Et dont tu vas rougir, quand tu vas le connoître :
Barnevelt !.... ton ami !.... que ce nom, cher Trumant,
Déshonoré par moi, redouble mon tourment !
Hélas ! il fit long-tems ma gloire & mes délices :
Les plus doux souvenirs sont pour moi des supplices.

MAIS par où commencer ? Ma parricide main
Pourra-t-elle à tes yeux retracer mon destin,
Te traîner sur mes pas au fond de cet abîme,
Et verser dans ton cœur l'amertume du crime ?
Tes jours purs & sereins s'écoulent dans la paix :
Frai-je les souiller du récit des forfaits ?
Infortuné !... du moins, gémissons en silence :
Respectons le bonheur, que goûte l'innocence.

QUE dis-je ? Cette voix dont les échos divers,
En murmures confus, parcourent l'univers,
Viendrait te répéter, au fond de ta retraite,
Quels sont mes attentats, quel supplice on m'apprête.
Elle diroit le crime, & tairoit le remord.

Moi-même, en frémissant, je t'apprendrai mon sort.
Dans cet horrible aveu je trouverai des charmes....
Et tu ne pourras point lui refuser tes larmes.

AVANT que l'ascendant de mes destins affreux,
Pour m'ôter mon appui, t'éloignât de ces lieux,
Mon cœur te fut ouvert, tu connus ma maîtresse;
O! mon ami, toi-même approuvas ma tendresse!
» Cher Barnevelt, je pars, sois heureux, me dis-tu :
» Un innocent amour ajoute à la vertu ».

EH! quels cœurs froids & durs, c'est toi que j'en atteste,
N'auroient point adoré cette beauté funeste ?
Jeunesse, éclat, fraîcheur, mille appas ravissans,
N'étoient point à mes yeux ses traits les plus puissans.
De l'infortune même elle empruntoit ses armes,
Et devoit à ses pleurs encor plus qu'à ses charmes.
Tu dois t'en souvenir : en un lieu retiré,
Asyle solitaire, & de Londres ignoré,
Elle couloit des jours, soumis à la décence.
Dans le sein du malheur, même de l'indigence.
Elle sembloit garder une noble fierté,
Et ne point soupçonner l'abus de la beauté.
Je crus trouver l'objet, digne enfin de ma flamme;
Je lui vouai mes soins, je lui livrai mon ame;
Cette ame jeune encore, où régnoit la candeur;
Cette ame tendre & pure, avide de bonheur.
Combien j'aimois Fani! combien j'étois sincère!
Avec quel abandon je cherchois à lui plaire!
Je lui sacrifiois.... jusques à mes desirs!
Je partageois ses maux; c'étoient là mes plaisirs.

En bien, cette Fani... j'en rougis.. j'en frissonne ;
Cette même Fani.... la force m'abandonne...
Cet objet, le plus cher à mon cœur éperdu ,
Idolâtré par moi , c'est lui qui m'a perdu.
Apprends donc & frémis : l'enchanteresse à peine
De mon être soumis se sentit souveraine ;
Elle jura ma perte , & son art dangereux
Dans le piège déjà traînoit un malheureux.
Des biens, dont mes parens me permettoient l'usage ,
J'apportoïis à ses pieds l'insuffisant hommage.
Ces secours, dans Fani, redoubloient le desir ,
Le besoin de briller , plus vif que le plaisir ,
L'ambition , l'instinct de ce pouvoir suprême ,
Qu'un sexe impérieux préfère à l'amour même ;
Et moi , je m'accusoïis , dans mes vœux insensés ,
Lorsque je faisois tout , de n'en point faire assez.
Je plaignoïis ses ennuis : jusqu'au fond de mon ame ,
La perfide observoit les degrés de ma flâme.
Sa douleur à mes yeux croissoit de jour en jour ,
Et d'un secret reproche accabloit mon amour.
Il est donc des momens , où , panché vers l'abîme ,
Malgré lui , l'homme tombe entre les bras du crime !
Je ne vis que Fani , j'interprétai ses vœux....
Et , prêt à m'avilir , je me crus généreux.

Le sage Sorogoud , ce frère de mon père ,
Commerçant respectable , à l'État nécessaire ,
Aux plus grands intérêts m'associant alors ,
Dans mes perfides mains déposoit ses trésors.
J'osai les détourner ! grand Dieux ! pour quel usage !

Fani le commandoit... oui, ce fut son ouvrage.
Je lui portai soudain , confus , saisi d'horreur ,
Cet or , cet or fatal... payé de mon honneur !

Les recherches de l'art , sa brillante imposture ,
Ornèrent dans Fani les dons de la Nature.
Elle paroît.... & lève un front plus orgueilleux ;
De ma honte parée , elle éblouit les yeux.
Mon amour en acquit une force nouvelle ;
Je respirois l'encens que l'on brûloit pour elle....
De la séduction elle eût tous les secrets ,
Et , par tous les liens , m'enchaînoit aux forfaits.
Plongé dans un délire , excusable peut-être ,
De mes sens égarés je n'étois plus le maître.
A chaque pas , ami , je trouvois un écueil ;
Je dépendois d'un mot , d'un geste , d'un coup-d'œil.
De ce sommeil de mort , hélas ! si redoutable ,
Oseras-tu prévoir la suite épouvantable ?
Non.... ce comble d'horreur ne peut s'imaginer :
J'ai fait ce que , sans crime , on ne peut soupçonner.

SOROGOU ignorait que ma bassesse extrême ,
De ses biens confiés , le dépouilloit lui-même :
Mais bientôt il apprit quel funeste poison
Enbrâsoit tous mes sens , & troubloit ma raison.
Sa tendresse en conçut un sinistre présage.
Ce vieillard redoutoit la fougue de mon âge ,
Un cœur simple , facile , aisément abattu ,
Enclin à la foiblesse , ainsi qu'à la vertu ,
Le feu des passions , allumé dans mes veines ,
La beauté de l'objet dont je portois les chaînes ;

Et contre elle, bientôt, armé d'ordres secrets,
Il voulut m'affranchir du joug de ses attraits.

FANI l'apprend, je vole.... elle s'offre à ma vue,
L'œil de larmes noyé, sur un lit étendue,
La pâleur sur le front, dans ce trouble enchanteur,
Avec tous ces appas, qu'embellit la douleur.
Elle me tend les bras, me remplit de sa flâme :
L'ardeur de ses baisers coule au fond de mon ame.
« Barnevelt.... cher amant, dit-elle, je te vois,
» Et je t'embrasse, hélas ! pour la dernière fois.... »
Je les entends encor ces mots si redoutables,
Ces parjures sanglots, & ces soupirs coupables.
Sur le sein de Fani je retombe mourant.

« O mon cher Barnevelt, poursuit-elle, en pleurant !
» Tout est fini pour moi.... Sorogoud... ce barbare...
» Ce monstre veut ma mort ! demain il nous sépare !
» O forfait, m'écriai-je ! il faut le prévenir.
» Tu dictes mes devoirs, & je cours les remplir.
» Qu'il me traite en esclave, & s'il veut, en victime,
» L'amour seul est mon Dieu ; c'est lui seul qui m'anime ;
» C'est lui seul que j'écoute. Hé bien, entends sa voix,
» Reprit-elle : il te parle, il t'impose ses loix.
» Mais ne perds point de tems : demain, si tu diffères,
» On élève entre nous d'éternelles barrières.
» Plus de Fani pour toi ; pour moi plus de vengeur.
» Préviens ce coup affreux, préviens notre malheur,
» Mon trépas & le tien. La nuit paroît moins sombre ;
» Un foible crépuscule a pénétré dans l'ombre :
» Tu fais que Sorogoud, va, dès l'aube du jour,

» S'enfoncer dans le bois voisin de ce séjour.
» Il y demande au Ciel ta perte & ma ruine :
» Va , qu'il y trouve seul la mort qu'il nous destine.
» Prends ce masque & ce fer ; va , cours , frappe , & soudain
» Toute entière à toi seul , je me jette en ton sein.
» Nous fuirons , s'il le faut , aux plus lointains rivages ;
» L'amour m'embellira les lieux les plus sauvages.
» Mais frémis : si jamais , foible & timide amant ,
» Tu m'oses préférer l'auteur de mon tourment ;
» Si tu crains de verser un sang que je déteste :
» Pour répandre le mien , cet autre fer me reste. »

O cher Trumant ! peins-toi ton malheureux ami ,
Foudroyé par ces mots , respirant à demi ,
Cherchant en vain sa voix , dans les sanglots mourante ,
Renversé dans les bras de sa cruelle amante ,
Qui joignoit la tendresse à ces instans d'horreur ,
Et les feux de l'amour à ceux de la fureur :
Peins-toi , si tu le peux , cette effrayante scène ;
Ce trouble , ces transports d'une femme inhumaine ;
Ce lit , ce lit fatal , d'une lampe éclairé ,
Et ce double poignard par Fani préparé.
Que te dirai-je enfin ? attendri par ses larmes ,
Vaincu par ses regards , entraîné par ses charmes ,
Ses menaces , ses cris... je promis tout... ô cieux !
Fani , dans ces momens , me force d'être heureux ;
Avant de l'égorger , enivre la victime....
Et son dernier baiser est le signal du crime.

ELLE égare mon cœur , elle enhardit mon bras ;
D'une main assurée elle conduit mes pas.

Enfin , pâle , tremblant , dans un morne silence ,
Je fors , marche au hasard , frémis , pleure , balance .
Si , dans mon désespoir , je soulève mes yeux ,
Chaque objet que je vois m'est un présage affreux .
Le soleil à regret commençoit sa carrière ;
Un nuage de sang me cachoit sa lumière .
La terre gémissoit : des torrens , sous mes pas ,
Murmuroient les accens de meurtres , d'attentats .
Tout me sembloit flétri de mon haleine impure :
L'aspect d'un assassin consternoit la Nature .
Il sembloit que le Dieu , qui punit les pervers ,
Fît de la mort d'un sage un deuil pour l'univers .
J'entre enfin dans ce bois , pour moi seul formidable ,
Asyle accoutumé d'un vieillard respectable .
Je l'apperçois : le front élevé vers les cieux ,
Au Monarque suprême il adressoit des vœux :
Il offroit un cœur pur , une longue sagesse ,
Ce calme attendrissant d'une heureuse vieillesse ;
L'usage de ses biens , sans remord amassés ,
Au sein des malheureux , par lui-même versés ;
Soixante ans de travaux ! qu'il me parut auguste !
Que le coupable souffre en présence du juste !
D'avance je sentis tous ces tourmens secrets ,
Et ce déchirement qui fuit les grands forfaits .
Près d'un arbre appuyant ma démarche tremblante ,
Le fer tomba vingt fois de ma main défaillante ;
Vingt fois contre mon cœur je voulus le tourner :
Je crus loin de ce lieu me sentir entraîner .
Mais de Fani , bientôt , la menaçante image

S'offrit à mes regards , & me rendit ma rage.
Oui, je croyois la voir , dans mon trouble inhumain ,
Errer autour de moi , se découvrir le sein ;
Me dire : frappe , lâche, ou j'expire à ta vue.
Ces mots retentissoient dans mon ame éperdue ;
Ce fantôme chéri guidoit , pressoit mes pas ;
Vainqueur de mes remords , il affermit mon bras.
Ne voyant que Fani , respirant sa vengeance ,
Furieux un instant.... ô Trumant ! je m'élançai ,
Je vole , & , dans les flancs de ce foible vieillard ,
Ma main dénaturée enfonce le poignard. •
Il jette un cri , succombe , & d'une voix mourante ,
» Dieu, quel réveil, dit-il , pour toi plein d'épouvante ,
» O mon cher Barnevelt ! loin de moi que fais-tu ?
» Dans ces cruels momens, tu m'aurois défendu.
» Dieu ! veille sur ses jours , veille sur ma jeunesse ,
» Et d'un semblable sort préserve sa vieillesse ! »
EFFRAYÉ de moi-même , inanimé, tremblant ,
Je jette avec horreur mon poignard tout sanglant ;
Je m'éloigne & reviens : des pleurs trop inutiles
Coulent à longs ruisseaux de mes yeux immobiles.
Je ne puis m'arracher de cet objet affreux ,
Et vais tomber enfin sur ce corps malheureux.
SOROGOU D ouvre à peine une foible paupière ;
Il se voit secouru d'une main meurtrière ,
Je me découvre alors ; & , s'arrêtant sur moi ,
Son œil peint la tendresse encor plus que l'effroi.
« Est-ce toi , me dit-il , dont le bras sanguinaire
» Assassine un vieillard qui t'a servi de père ? »

Hélas ! le croiras-tu ? loin de me repousser ,
 Il paroïssoit me plaindre , & vouloit m'embrasser.
 Sa bouche laisse à peine échapper un murmure ;
 La mienne , en sanglotant , s'attache à sa blessure :
 J'en étanche le sang , il repaît ma douleur ;
 Et des flots de ce sang ont coulé dans mon cœur.
 Secours vains & tardifs ! ses membres se roidissent ,
 Sa main me quitte , tombe , & ses yeux s'obscurcissent :
 Sa lamentable voix exhale un dernier son ,
 Et se ranime encor pour sceller mon pardon.
 Dans cet effort sublime , il s'épuise , il expire ,
 Il meurt entre mes bras : il meurt ! & je respire !

J'en ne me connois plus : chancelant , égaré ,
 Dans les détours du bois je suis désespéré.

La barbare Fani réclamoit sa victime :
 En tribut à ses pieds , je cours porter mon crime.
 Au comble des forfaits , au comble de l'horreur ,
 J'entrevoïois encore un rayon de bonheur.
 Si j'étois parricide , au moins c'étoit pour elle ;
 Et , pleurant Sorogoud , j'adorois la cruelle.

A peine elle me voit , le bras ensanglanté :
 » C'en est donc fait , dit-elle , & le coup est porté ?
 » Vien... sui-moi... mais où sont les trésors du perfide ?
 » Ses trésors , m'écriai-je ! arrête... au parricide
 » Joindre le sacrilège ! ah ! Fani , laisse-moi...
 » Ne me demande rien.... respecte mon effroi....
 » Vois ce sang , vois mes pleurs »... déjà cette furie
 Pâlit de mes remords , & tremble pour sa vie ,
 Tremble d'être surprise avec un assassin.

O fureur inouïe ! exécration !
Pleine d'une horreur feinte , inquiète , éperdue ,
Elle fuit : un moment , elle échappe à ma vue.
Coupable par l'amour , & par l'amour puni ,
On vient , on me saisit par l'ordre de Fani.
Je voulois lui parler , & ma langue glacée
Refusoit son organe à mon ame oppressée.
Je restois immobile , & je crus quelque tems ,
Que de noires vapeurs venoient tromper mes sens.
Je tâchois d'excuser cette femme inhumaine.
On me charge de fers , à ses yeux on m'entraîne.
Ah ! Fani , m'écriai-je , en lui tendant les bras !
Ah ! Fani.... je sortis , & ne l'accusai pas.

PARDONNE , cher Trumant , ce récit effroyable.
Pardonne.... je pouvois devenir plus coupable.
Non , tu ne conçois pas quelle étoit mon erreur ,
L'excès de mon amour , l'excès de ma fureur :
Cet abandonnement , cette fatale ivresse ,
Cette fièvre de sens , que je nommois tendresse.
Nourri de jour en jour par un monstre adoré ,
Ce penchant infernal m'avoit dénaturé.
J'avois reçu des cieux quelques vertus peut-être :
Fani , d'un seul regard , faisoit tout disparaître.
Si , dans ses noirs accès , Fani l'eût ordonné....
Toi-même , ô mon ami , je t'eusse assassiné.

TU frissonnes !... hé bien : assassin... & victime ,
L'horreur de mon tourment surpasse encor mon crime.
Si j'ai quelques instans d'un pénible sommeil ,

Soudain ils sont troublés par l'effroi du réveil.
Pour moi, toujours rongé de serpens invisibles,
D'horribles jours font place à des nuits plus horribles.
Sorogoud me poursuit, je l'entends, je le voi ;
Sa blessure toujours se r'ouvre devant moi ;
Et, dans cette effrayante & lugubre demeure,
Sur la terre étendu, je frémis ou je pleure.
Malgré tous mes forfaits, oui, pour ton amitié.
Oui, je serois encor un objet de pitié.
Ton ame s'ouvreroit à mes douleurs mortelles...
Tes larmes se joindroient à mes larmes cruelles :
J'entendrois tes soupirs ; je verrois ta vertu
Soutenir un coupable, à tes pieds abattu ;
Un criminel ami, rougissant de lui-même,
Qui fut chéri de toi, qui se repent, qui t'aime ;
Objet infortuné de mépris & d'effroi,
Mais digne cependant d'être pleuré par toi.
Hélas ! si je pouvois jouir de ta présence,
D'un moment d'entretien obtenir l'indulgence,
Toucher encor ta main, & répondre à ta voix,
Me plonger dans ton sein pour la dernière fois ;
Te serrer dans mes bras !... insensé ! je m'égare...
Qui, toi ! toi, mon ami ! dans les bras d'un barbare !...
Ah ! ces liens de fer doivent seuls m'embrasser.
La nature m'abhorre, & doit me repousser.
J'abjure, cher Trumant, un souhait qui te blesse.
Eh ! de quel prix pour toi peut être ma tendresse ?
DEMEURE dans tes champs, dans ces paisibles lieux,
Asyle du vrai sage, & du mortel heureux,

Cultivés

Cultivés par toi-même , & que tu rends fertiles ,
Où ta main se consacre à des travaux utiles :
Où l'approche du crime , & l'accent du malheur ,
Ne troublent point tes jours , aussi purs que ton cœur.
Peut-être en cet instant , l'œil serein , l'ame émue ,
En parcourant des cieus la brillante étendue ,
Pénétré de respect , & de joie enflammé ,
Tu bénis en secret l'être qui t'a formé :
Peut-être , encor rempli d'un si noble délire ,
Tu vois avec transport tes enfans te sourire ;
Et , fière du bonheur qu'elle lit dans tes yeux ,
Ton épouse fidelle applaudit à leurs jeux.
Moi-même... à ce bonheur j'avois osé prétendre ;
J'adorois , dans Fani , l'épouse la plus tendre :
Je préparois déjà ces liens fortunés ,
De deux cœurs l'un à l'autre à jamais enchaînés.
Que je me suis trompé ! victime déplorable ,
C'est l'attrait des vertus qui m'a rendu coupable.
O célestes plaisirs , qu'autrefois j'entrevis ,
Qui te sont prodigués ; & qui me sont ravis !
Va , jouis-en long-tems , ils sont ta récompense :
Cueille & moissonne en paix les fruits de l'innocence.
Les malheurs que du sort te gardoit le courroux ,
Qu'ils se joignent aux miens , je les réclame tous !
Qu'ils n'approchent jamais de ton ame sublime !
Les maux sont mon partage : ils sont faits pour le crime.
INUTILES souhaits ! Barnevelt , que dis-tu ?
Eh ! peut-on être heureux , après t'avoir connu ?
Quand on doit partager l'horreur qui t'environne ,

Quand on respire un air que ton crime empoisonne ?

Ami, console-toi, je mourrai vertueux.

Mon ame, par degrés, s'épure pour les cieux.

J'ose tout espérer de l'Arbitre suprême :

Ses augustes décrets qui l'enchaînent lui-même ,

Sont toujours à nos yeux d'ombres environnés :

Les forfaits qu'il punit, sont déjà pardonnés.

SAGES vengeurs des loix, qu'oublia ma furie ,

Que mon affreuse mort puisse expier ma vie !

Et puisse, par mon sang, goutte à goutte versé ,

Le sang de Sorogoud être enfin effacé !

Vous auriez à rougir d'une lâche indulgence.

A des mânes chéris il faut une vengeance :

Il la faut éclatante : il faut épouvanter

Ces cœurs, ces foibles cœurs qui pourroient m'imiter....

Je crois être à ce jour : cette image sanglante ,

Bien loin de m'effrayer, est pour moi consolante.

Je vois nos Citoyens, confusément épars ,

Fixer sur Barnevelt leurs avides regards ,

Parler, s'interroger, s'indigner de mon crime ,

Détester à la fois, & plaindre la victime.

Du voile de la nuit mes tourmens sont couverts ;

Ma honte doit paroître aux yeux de l'univers.

Que dis-je ? cette mort flétrissante & cruelle ,

La mort d'un assassin, on peut la rendre belle.

Un repentir sincère attendrit tous les cœurs.

Combien de criminels ont fait verser des pleurs !

O Trumant, si Fani, par qui je fus coupable.,

Peut hériter au moins du remord qui m'accable !

Si des rayons secrets pénétroient dans son cœur !
 Si Fani quelque jour expioit sa fureur !
 Sur-tout n'abuse point de cet écrit funeste :
 Je suis loin de nourrir un feu que je déteste ;
 Mais la pitié me parle , & j'écoute sa voix.
 Moi seul , de mon forfait , je veux porter le poids.
 Que le sien soit voilé d'une nuit éternelle !
 Ce cœur qui put l'aimer , ne peut se venger d'elle.
 Ne sois point généreux & sensible à demi :
 Ce sont les derniers vœux que forme ton ami.
 Au trépas qui m'attend , s'il faut qu'elle me suive ,
 Crains les gémissemens de mon ombre plaintive.
 Un instant ranimé par ce tourment nouveau ,
 Je sentirois sa mort dans l'horreur du tombeau.
 Ne crois point que Fani , par sa cruelle adresse ,
 De quelqu'autre jamais égare la jeunesse.
 Son empire est fini : va , n'en redoute rien.
 Il n'est dans l'univers qu'un cœur comme le mien....

LE sien sera changé. Toi , mon Dieu , toi , mon Juge ,
 La terreur du coupable , & pourtant son refuge ,
 Tu peux tout réparer. Le plus beau de tes droits
 Est de parler aux cœurs , transformés à ta voix.
 Parle , agis , dans ses yeux mets deux sources de larmes :
 Aurois-tu pour le crime assemblé tant de charmes ?
 Que Barnevelt mourant , que Barnevelt puni
 Obtienne par ses pleurs les remords de Fani.

MAIS quel bruit dans ces lieux interrompt le silence ?
 Mon cachot se referme , & vers moi l'on s'avance...

Ah ! si c'étoit la mort que l'on vînt m'annoncer !
Toi que , dans ces momens , je ne puis embrasser ,
Reçois , mon cher Trumant , mes adieux les plus tendres.
Hélas ! de quelques pleurs daigne honorer mes cendres.
Par ce dernier espoir mon cœur est affermi ,
Je mourrai trop heureux , si je meurs ton ami.



L E T T R E
D E Z É I L A
A V A L C O U R.

DES tranquilles déserts une simple habitante,
Vers le déclin du jour, au fond des bois errante ,
Rencontre sur ses pas un jeune infortuné ,
Par une flèche atteint , mourant , abandonné.
Elle approche , lui tend une main salutaire ;
Quoiqu'il soit étranger , le traite comme un frère ;
Le traîne avec effort dans un antre voisin ,
Ranime , par degrés , la chaleur de son sein ,
Et lave de ses pleurs sa profonde blessure....
Il renaît , croit son cœur , & cède à la nature.
Attirés l'un vers l'autre , & prompts à s'enflammer ,
Ils deviennent amans , par le besoin d'aimer.
Après deux ans passés dans la plus tendre ivresse ,
(Que n'eût point fait pour lui sa crédule maîtresse !)
Elle quitte ses bois , elle franchit les mers ,
Et le suit , sans regret , dans un autre univers.
C'est-là , qu'ouvrant son ame au plus noir artifice ,
Il conçoit le dessein de fuir sa bienfaitrice.
Trop sincère pour craindre , ou présager ses maux ,
Tandis qu'elle goûtoit les douceurs du repos ,
O crime ! O trahison ! cet ingrat qu'elle adore ,

S'arrache de ses bras, qui le serroient encore ,
S'applaudit en secret de son affreux sommeil ,
S'éloigne... & l'abandonne aux horreurs du réveil!...

J E t'en ai dit assez ; tu connois le perfide.

Un moment, souviens-toi des champs de la Floride ,
De ces champs, où j'aimai pour la première fois ,
Où je crus, sous tes traits, voir un Dieu dans nos bois.
Oui, c'est moi qui t'écris ! c'est l'objet de ta rage ,
Ton Amante, & ta sœur que tu nommois sauvage ,
Dont les soins t'ont sauvé de cent périls offerts ,
Et qui fut pour toi seul embellir ses déserts.

DEPUIS l'horrible jour qu'elle pleure ta fuite ,
Pour te parler de toi, Zéïla s'est instruite.
Oui, j'appris ton langage, hélas ! trop séducteur ,
Et, qu'avant de l'entendre, interprétoit mon cœur.
J'étudiai, j'aimai cet art, cet art suprême ,
Pour consoler l'amour, inventé par lui-même ;
Qui peignit tant de fois les plaisirs des Amans ,
Et ne me sert, hélas ! qu'à peindre mes tourmens.

VALCOUR, ils sont affreux ! sur un triste rivage ,
Loin de toi je languis, je meurs dans l'esclavage.
Seule dans l'univers, je n'ai devant les yeux ,
Au lieu de mon Amant, qu'un maître impérieux ,
Qui m'interdit les pleurs, qui défend le murmure :
J'ai perdu tous les droits que donne la nature ;
Et j'éprouve, soumise à de barbares loix ,
La crainte & le mépris, inconnus dans les bois.
En vain mon fils, ce fils (tu t'en souviens peut-être)
Fruit des plus tendres feux que l'amour ait fait naître ,

Qu'au ciel tu demandois , que ton sang a formé ,
Et , quand tu me quittas , dans mes flancs renfermé :
En vain ce fils si cher , puisqu'il est ton image ,
Sourit à mes chagrins , si peu faits pour son âge ,
Et me presse toujours de ses bras caressans ;
Je mêle des soupirs à ses jeux innocens.
Mes yeux , en le voyant , se remplissent de larmes.
Sans secours , sans appui , sans titres que ses charmes ,
Et jouet malheureux de mon triste destin ,
Il n'apprendra de moi qu'à pleurer dans mon sein.
Hélas ! en étouffant les sentimens d'un père ,
Tu m'as même ravi les plaisirs d'une mère.
Ah ! Valcour , ah ! cruel.... lorsque tu me trahis ,
Tu frappas d'un seul coup ton amante & ton fils.

Cependant , tu le fais , j'ai tout fait pour te plaire ;
Et , si j'ai dû t'aimer , j'ai bien dû t'être chère.
Dieux ! avec quels transports je volois dans ses bras !
Combien de sentimens.... que je n'exprimois pas !
Existant par toi seul , à toi seul asservie ,
Je rendois grace au ciel , je chérissais la vie ;
J'étois loin de contraindre ou de cacher mes feux ;
J'eus l'orgueil de l'amour , quand l'amour est heureux.

RAPPELLE-TOI mes soins.... payés par ton outrage ;
Mon zèle infatigable , & sur-tout mon courage ;
Cette grotte , ces lieux , témoins de mon bonheur ,
Où je possédois tout , en possédant ton cœur.
De nombreux arbrisseaux je l'avois entourée ,
Et leurs rameaux unis en déroboient l'entrée.
Là , tu ne redoutois , heureux par mes secours ,

Ni la fraîcheur des nuits , ni la chaleur des jours.
C'est moi , qui , choisissant ma flèche la plus sûre ,
Courois dans les forêts chercher ta nourriture :
C'est moi , qui , le matin , dans les plus clairs ruisseaux ,
Pour te désaltérer , allois puiser les eaux.
Quand le midi brûlant dévorait les campagnes ,
Quand les oiseaux fuyoient le sommet des montagnes ,
Regagnant , avec toi , nos abris toujours verts ,
Assise à tes côtés , j'oubliois l'univers.
J'entrelaçois des juncs pour soutenir nos treilles ;
Pour nos fleurs & nos fruits , je treffois des corbeilles.
Avec tes longs cheveux j'aimois à badiner ;
D'un feuillage nouveau j'aimois à les orner.
Souvent ta Zéïla , ne pouvant davantage ,
A tes sons enchanteurs mêloit sa voix sauvage.
Je te voyois sourire & voler dans mes bras :
Les heures s'écouloient , tu ne les comptois pas.

Mais , dès que le zéphir , murmurant dans la plaine ,
Venoit répandre au loin le frais de son haleine ,
C'est alors qu'avec toi , dans les bois d'alentour ,
J'allois , par un beau soir , terminer un beau jour.
Un asyle écarté , mystérieux & sombre ,
Protégeoit nos plaisirs du secret de son ombre.
Près de nous , mille oiseaux , jaloux de nos transports ,
Sur les rameaux émus soupiroient leurs accords.
Entremêlant leurs becs & leurs plumes nouvelles ,
Fortunés comme nous , ils oublioient leurs aîles.
Que de tendres baisers , dans ce riant séjour ,
Multipliés , donnés , & rendus par l'amour !

DIEU de nos bois, ô Dieu! que le seul crime outrage,
Je ne t'offensois point par un si pur hommage :
J'ose le croire au moins. Deux êtres innocens ,
Réunis par l'accord de tous les sentimens ,
Formant les mêmes vœux , & confondant leur ame ,
Chaque jour , plus heureux , sans épuiser leur flâme ;
Ces pleurs délicieux , qui coulent dans leur sein ,
Au milieu de ces pleurs , leur front toujours serein,
Et le recueillement de leur volupté pure ,
Sont les plus doux objets que t'offre la Nature.
Tu ne peux condamner ce fortuné lien :
Le bonheur des mortels augmente encor le tien.

COMBIEN j'étois heureuse ! ah Valcour ! ah perfide !
Combien de fois la nuit , dans sa course rapide ,
Vint-elle nous surprendre en ces charmans réduits !
Je ne distinguois plus ni les jours ni les nuits.
Alors , sur mes genoux , je reposois ta tête :
Au bruit le plus léger , tremblante , toujours prête ,
Et , rassurant ton cœur , trop occupé de moi ,
Je feignois de dormir , & je veillois pour toi.
Quelques mots t'échappoient ; je croyois les comprendre ;
Ce que diète l'amour , l'amour le fait entendre.

TU me disois sans doute : « ô mon unique appui ,
» Je t'adorois hier , je t'adore aujourd'hui !
» Ma chère Zéila , je te serai fidèle :
» Aux yeux de ton amant , tu feras toujours belle.
» Je suis content des biens qui me sont réservés :
» Va , je te dois les jours que ta main a sauvés :
» Tu peux en disposer , puisqu'ils sont ton ouvrage.

» Oui, j'en prends à témoin ces berceaux, cet ombrage,
 » Ces gazons parfumés, trône de nos desirs,
 » Dont l'empreinte encor fraîche atteste nos plaisirs;
 » Ces antres tapissés d'une vigne abondante;
 » L'onde de ces ruisseaux sous ces palmiers errante
 » Cent baisers amoureux, que je vais te donner,
 » Et ces naissantes fleurs, qui vont te couronner ».

OUI, si j'en crois mon cœur, ce fut là ton langage.
 Quel changement, ô ciel!... mais dis, par quelle rage
 As-tu voulu troubler le cours de mes destins,
 Et, pour des biens peu sûrs, en quitter de certains ?
 De trésors, près de moi, tu n'étois point avide.
 L'or, à côté des fleurs, germe dans la Floride;
 Ta main cueillit les fleurs, l'or ne t'a point tenté.
 L'or n'est rien en des lieux, où rien n'est acheté.
 Comblé de mes bienfaits, tu laissois à la terre
 Ce métal si brillant, & si peu nécessaire.
 Valcour, depuis ce temps, a-t-il changé de vœux ?
 Ce qu'il fouloit aux pieds, peut-il le rendre heureux ?

UN bonheur ignoré te fatiguoit peut-être :
 Valeour, trop jeune encor, n'avoit pu se connoître ;
 Et l'amour de la gloire, hélas ! toujours trompeur,
 Avec l'ennui, sans doute, est entré dans ton cœur.
 Hé bien ! dans nos forêts ce desir téméraire,
 Cet instinct dangereux, tu l'as pu satisfaire.
 Combien de fois j'ai vu, de la cime des monts,
 Leurs habitants descendre au fond de nos valons !
 Ces mortels indomptés, ces âmes inflexibles,
 Aux charmes de ta voix, tu les trouvois sensibles.

Quand tu la mariois au son des instrumens ,
Quels étoient leurs transports & leurs ravissemens !
Dansans autour de nous , ils quittoient leur rudesse ;
Ils marquoient , par des cris , leur farouche allégresse ;
Et leurs bras suspendus , enchaînés sous tes loix ,
Laissoient la flèche oisive au fond de leurs carquois.
Chaque jout, dans leurs cœurs , augmentoit ta puissance ,
Et ces droits si touchans , fondés sur l'innocence.
Des sauvages charmés se joignoient à tes jeux :
Ah ! qui les désarmoit , auroit régné sur eux.

DANS quelle illusion va s'égarer mon ame !
L'ambition ni l'or ne m'ont ravi ta flâme.
Des rigueurs de mon sort , des maux que tu m'as faits
Je ne dois accuser que mes foibles attraits.
Peut-être qu'en effet tu n'es point si coupable ;
Peut-être à tes regards je cessois d'être aimable.

ON dit que , parmi vous , on permet le détour ;
Que l'Amant , sûr de plaire , y languit sans amour.
On dit que la tendresse est soumise au caprice ;
Que même la beauté n'est qu'un vain artifice ,
Un masque séduisant qui trompe votre espoir ,
Et qu'on prend le matin , pour le quitter le soir.
Moi , je n'eus dans mes bois , loin de toute imposture ,
Que le plaisir pour fard , que des fleurs pour parure .
Je laissois , tu l'as vu , sans projet , sans dessein ,
Mes cheveux se jouer , & tomber sur mon sein.
Jamais rien n'altéra mes naïves tendresses :
L'art ne glaça jamais le feu de mes caresses ;
Ma bouche sur la tienne , & mon cœur sur le tien ,

Je te prodiguois tout, & je ne feignois rien.
Mais pourquoi rappeler mon bonheur & tes crimes ?
Seconde enfin des vœux , hélas ! trop légitimes.
Je t'ai sauvé le jour , accorde-m'en le prix :
Sauve-moi , par pitié , des horreurs du mépris ,
Du destin qui m'attend , d'un maître qui me brave.
Tu m'as abandonnée... Ah ! c'est trop d'être esclave !
C'est trop d'être avilie .. au cri de mes douleurs ,
Ne ferme plus ton ame , & respecte mes pleurs.

JE suis toujours aux bords où Valcour m'a laissée ;
Je n'y vois point d'objets , dont je ne sois blessée .
On y parle d'un lieu , dont le nom fait rougir ,
Où les sentimens ne savent qu'obéir ;
Où l'orgueil à ses pieds fait traîner l'innocence ;
Où le tyran des cœurs est un Dieu qu'on encense :
Que te dirai-je enfin ? où l'inhumanité
Prodigue au déshonneur le nom de volupté.
C'est-là , c'est dans ce lieu , que , pour toute sa vie ,
Ta Zéila , bientôt , doit être ensevelie.
Pourras-tu le souffrir ? le voudras-tu , cruel ?
Ah ! j'en jure par toi , j'en atteste le ciel ;
S'il vouloit égaler ma force à mon courage ,
S'il vouloit m'affranchir d'un honteux esclavage ,
Entendre enfin mes vœux , je te ferois bien voir
Tout ce que peut l'amour , quoiqu'il soit sans espoir.
Sur la terre il n'est rien que Zéila redoute :
Oui , je saurois vers toi me frayer une route.
Au bord , qui te retient , j'irois , n'en doute pas ,
J'irois , je volerois , ton fils entre mes bras.

Je franchirois les monts , les lieux les plus sauvages :
Je ferois de ton nom retentir les rivages :
Enfin , ta Zéila parviendrait jusqu'à toi ;
J'oserois attester mes bienfaits & ta foi :
Tu verrois à tes pieds & ton fils & sa mère ,
Si malheureuse , hélas ! & qui te fut si chère.
Serois-tu sans pitié ? pourrais-tu repousser
L'innocence & l'amour unis pour t'embrasser ?
Non , un si doux spectacle auroit pour toi des charmes :
Un reproche secret feroit couler tes larmes ;
Et je verrois Valcour , fier de m'appartenir ,
Implorer son pardon.... bien sûr de l'obtenir.

MAIS l'horreur de mon sort m'enchaîne sur ces rives.
Mes pas sont observés , & mes larmes captives .
Toi seul , dans l'univers , peux briser mes liens :
Ouvre les yeux sur moi , mes malheurs sont les tiens.
Goûtes-tu le repos , loin d'une infortunée ,
Par toi , par toi , Valcour , à gémir condamnée ?
N'entends-tu pas mes cris , mes sanglots , mes soupirs ?
Dans le sein des remords , est-il donc des plaisirs ?
On prépare ma honte : en es-tu le complice ?
Ne diffère plus : viens , sauve ta bienfaitrice ,
Accours ; & , si tu crains de me rendre mes droits ,
Rends-moi , du moins , rends-moi mes déserts & mes bois ;
L'arbre où tu reposois , la grotte solitaire ,
Où , pour comble de maux , Zéila devint mère ;
Cet innocent réduit , ce ciel pur & serein ,
Que , sans toi , n'eût jamais obscurci le chagrin .
Là , mon fils , mon cher fils (hélas ! sans te connoître)

Apprendra , par mes soins , comment on vit sans maître.
Dès que l'âge rendra ses pas moins incertains ,
Moi-même je mettrai des flèches dans ses mains ;
Et je lui laisserai , pour unique héritage ,
La force & la vertu , les trésors du sauvage.

JE serai libre alors : mes yeux pourront choisir
Le tranquille bocage , où je voudrai mourir ;
Et , tandis que tes jours , sous les plus doux auspices ,
Couleront lentement dans le sein des délices ,
Je verrai tous les miens marqués par les douleurs ,
Et mes yeux , loin de toi , s'éteindront dans les pleurs.
Ces rochers m'entendront , à mon heure suprême ,
Dans mes derniers soupirs , nommer l'ingrat que j'aime.
Heureuse encore , heureuse , infidèle Valcour ,
D'expirer dans les lieux , où j'ai connu l'amour !



R É P O N S E D E V A L C O U R.

COMBIEN je suis coupable, & combien je m'abhorre !
Et c'est toi qui m'écris ! toi, qui m'aimes encore !
Je pourrois , excusant mon crime & mes froideurs ,
T'offrir un père tendre , expirant dans les pleurs ;
Un père , qu'au tombeau conduisoit mon absence ,
Et qui perdoit en moi son unique espérance :
Mais , il n'est que trop vrai , tous ces prétextes vains
N'ont servi qu'à voiler mes barbares desseins.
Ce cœur , las d'être heureux , las de son innocence ,
Eut , j'ose l'avouer , un moment d'inconstance.
Dieu ! qu'il m'a coûté cher ! tout ce que les regrets ,
Tout ce que les remords ont de tourmens secrets ,
Reproche affreux du cœur , éternelles alarmes ,
Combat des sentimens , amertume des larmes ,
Va , j'ai tout éprouvé : vain repentir , hélas !
Qui , né de tes malheurs , ne les réparoit pas !
« Puisque tu te repens , viens , accours , qui t'arrête ?
» Détourne , me dis-tu , les maux que l'on m'apprête .. »
J'y voloïs... des devoirs le plus impérieux ,
Le plus saint , le plus triste a retardé mes vœux.
Frappé d'un mal soudain , mon respectable père
A besoin de son fils , pour fermer sa paupière :
C'est sa mourante main qui m'arrête aujourd'hui ;

Et je ferois pour toi ce que je fais pour lui.
Puisse, au moins cette Lettre, au gré d'un vent propice,
Devançant le coupable, adoucir ton supplice ;
Ouvrir enfin ton ame aux charmes de l'espoir ,
Et préparer l'instant où je dois te revoir !
Depuis le jour fatal , témoin de ma furie ,
Apprends quelle douleur empoisonne ma vie ;
Quels ennuis renaissans s'attachent à mes pas. . . .
Et juge si le ciel sait punir les ingrats !

A peine le vaisseau, préparé pour ma fuite ,
S'éloigne de la rive , où , tranquille & séduite ,
Tu te livrois sans crainte aux erreurs du sommeil ;
Je me peins , Zéïla , l'horreur de ton réveil.
Il me semble te voir tremblante , échevelée ;
M'appellant d'une voix à peine articulée ,
Parcourir tous les lieux , tous les détours secrets ,
Où l'amour nous cacheoit aux regards indiscrets ;
Errer , interroger la foule indifférente ;
Montrer à tous les yeux la terreur d'une amante ;
Et , daignant rappeler un ingrat que tu perds ,
Effrayer par tes cris le rivage des mers ;
D'un regard immobile en mesurer l'espace ,
Du vaisseau fugitif suivre toujours la trace ;
Et, l'œil noyé de pleurs , attester mes sermens ,
Mes sermens , sur les eaux , emportés par les vents,

Je demeure stupide , & ma vue attentive
Ne peut quitter le bord où tu restas captive.
L'air siffle ; un voile immense enveloppe les cieux ,
Et ce funeste bord disparoît à mes yeux ;

L'espoir fuit : l'art succombe égaré sous la foudre ,
Le voile se déchire , & le mât tombe en poudre.
Le Pilote pâlit à son dernier effort ,
Tout tremble , & chaque flot semble apporter la mort.
Je ne vois que toi seule. . . errant dans les ténèbres ,
A travers les sanglots & les plaintes funèbres ,
Je t'entends me crier : « arrête , malheureux !
» Arrête , & vois les pleurs qui coulent de mes yeux !
» Ai-je donc mérité d'être à ce point trahie ?
» Que t'ai-je fait ? pour toi j'aurois donné ma vie.
» Ingrat , songe à tes jours conservés par ma main ;
» Songe au tendre dépôt , renfermé dans mon sein. »
Alors mon cœur se glace , & tous mes sens frémissent ;
Sur mon front pâissant mes cheveux se hérissent.
« Plongez-moi , m'écriai-je , au plus profond des mers ;
» Puisse-t-on me cacher dans la nuit des enfers !
» Vous périssez par moi ; prenez votre victime :
» Quand le ciel est armé , c'est pour punir le crime.
» J'ai brisé tous les nœuds , enfreint tous les devoirs ;
» J'ai commis , dans un seul , les forfaits les plus noirs.
» Immolez un barbare , & vengez l'innocence ».
A ces éclats succède un farouche silence ;
Et la tempête même , en ce moment d'effroi ,
Inspire moins de trouble & moins d'horreur que moi.
POUR surcroît à mes maux , l'air se calme & s'épure.
Le tonnerre est plus sourd , la nue est moins obscure.
Chacun , en cris de joie , exhale son transport ;
Et je regrette seul le naufrage & la mort.
On approche ; mon œil croit déjà reconnoître

Les bords, dirai-je heureux, où le ciel m'a fait naître.
Te peindrai-je l'instant, où mon père éperdu
Retrouve enfin son fils après l'avoir perdu ?

A mon premier aspect, il jette un cri, s'élance.
O mon fils, mon cher fils, ô ma douce espérance !
Dit-il... sa voix se perd ; & , muet, oppressé ,
Il me tient, dans ses bras , étroitement pressé.
Ah ! Dieu ! combien alors je me sentis coupable !

De tous les sentimens ô trouble inexprimable !
Repentant, mais heureux dans le sein paternel....
Il est donc des plaisirs pour un cœur criminel !
Ce vieillard veut en vain, d'un regard plus sévère,
M'interroger, se plaindre, user des droits d'un père :
La présence d'un fils désarme ses rigueurs.

Quel œil est menaçant, quand il verse des pleurs ?
« Ne troublez point, lui dis-je, un jour si plein de charmes,
» Et laissez le repos expirer dans mes larmes. »
Je tombe à ses genoux ; j'y reste prosterné :
J'implore mon pardon, & tout est pardonné.

C'est la première fois, depuis ma perfidie ,
Que j'ai connu la joie & le prix de la vie.
C'est la première fois que tes traits éclipsés
Furent, pour un moment, de mon cœur effacés.
Mais bientôt le remords refaisit sa victime ;
Le calme & le bonheur sont-ils faits pour le crime ?
Fêtes, plaisirs bruyans, prestige des grandeurs ,
Rien ne pouvoit tarir la source de mes pleurs.
En vain quelques Beautés, qu'intéressoient mes peines ,
D'un air libre & riant, me propoisoient des chaînes,

Dans cet âge orageux, où la séduction,
Par un penchant si doux, emporte la raison,
Je fus leur opposer un cœur toujours rebelle,
Les comparer à toi, pour te rester fidelle.
Le ciel, ainsi qu'à toi, leur donna des vertus :
Mais tous ces dons, hélas ! sont par nous corrompus ;
Pour mieux nous enchaîner, elles prennent nos vices,
Tournent contre nos cœurs nos propres artifices ;
Et, de nous apprenant la feinte & les détours,
Font de tristes heureux qui se plaignent toujours.

EST-CE LA cet amour, dont je connus la flâme,
Ce sentiment profond qui se nourrit dans l'ame ;
Qui, conservant toujours le charme des desirs,
Survit à l'habitude, & croît par les plaisirs ?
Sont-ce là ces transports, auxquels tu t'abandonnes ?
Quels baisers seroient doux, après ceux que tu donnes ?

Eloigné de tes yeux, arraché de tes bras,
Je cherchois la nature, & ne la trouvois pas.
Combien je regrettois ces lacs & ces fontaines,
Ces réservoirs des monts épanchés dans les plaines,
Ces immenses vergers, dont les fruits renaissans,
Offroient à notre soif leurs sucra rafraîchissans,
Tous ces riches objets, ornés par l'innocence,
Imbellis par l'amour, sur-tout par ta présence ;
Ces antres, ces torrens, ces rocs audacieux,
De leur cîme sauvage allant toucher les cieux !
De nos femmes, cent fois, admirant la parure,
Et de leurs vains attraita la coupable imposture,

Je me representois ces longs cheveux flottans ,
Sur ton sein découvert , épars au gré des vents ;
Les faciles replis de ta robe tigrée ,
Voltigeante sans art , & sans soin préparée ,
Lorsque tu revenois m'apporter , au matin ,
Et les fleurs & les fruits qu'avoit cueillis ta main.

C'EST ainsi qu'en secret t'adressant mon hommage ,
Je portois en tous lieux mon crime & ton image.
A des triomphes vains & trop peu faits pour moi ,
Je préférois les pleurs que je versois pour toi.

UN soir , enseveli dans l'épaisseur de l'ombre ,
J'abandonnois mes sens à l'ennui le plus sombre :
Je reçois... ah ! grand Dieu , quel instant pour mon cœur !
Quel mélange inoui d'allégresse & d'horreur !
Je reçois cette Lettre , où ton ame respire ,
Que l'amour m'adressa , que l'amour fit écrire ;
Et qui prouve à jamais aux Amans malheureux ,
Qu'il n'est aucun obstacle invincible pour eux.
Elle échappa , cent fois , de ma main défaillante ,
J'y lisois , en tremblant , le nom de mon amante :
Et mes larmes , tombant sur ces traits précieux ,
Formoient , à chaque mot , un voile sur mes yeux.
C'est alors que Valcour , effrayé de lui-même ,
Sentit , plus que jamais , ton infortune extrême.
Une seconde fois je voulus fuir... hélas !
De mon père , en fuyant , j'avançois le trépas.
Je relisois ta lettre au lever de l'aurore ,
Veillant au sein des nuits , je la lisois encore :

Je ne pouvois quitter ces funestes récits ,
Tout mon cœur se troubloit au seul nom de mon fils.
Oui , je croyois le voir , ce fils si plein de charmes ,
Lever ses foibles mains pour essuyer tes larmes ,
Tandis que , lui donnant la plus tendre leçon ,
Tu lui fais prononcer & répéter mon nom.
Rempli de ces objets , consterné , solitaire ,
Je fuyois tous les yeux , même ceux de mon père.
Observant mon silence , épiant mes discours ,
En vain son amitié m'interrogeoit toujours.
Je n'osois lui parler , je n'osois lui répondre :
Ses regards m'accabloient , & sembloient me confondre ;
Pouvois-je révéler mes horribles secrets ,
Et des malheurs honteux , produits par des forfaits ?

Un songe fit enfin ce que je n'ose faire ,
Et du fond de mon cœur arracha ce mystère.
Un sommeil douloureux , succédant à mes maux ,
Ne me laisse goûter qu'un pénible repos.
Je te vis : quel aspect ! quelle funèbre image !
Sous le même palmier , sur le même rivage ,
Où je t'abandonnai , pour chercher , loin de toi ,
Les tourmens que mon crime entraînoit après moi.
Sur un lit de gazon ta tête étoit penchée ,
Comme une tendre fleur , que les vents ont séchée ;
Tes yeux encor sercins , encor remplis d'amour ,
S'éteignoient par degrés , & se fermoient au jour.
Mon nom seul échappoit de ta bouche adorée ,
Que le froid de la mort avoit décolorée.
Ton fils , hélas ! ton fils , te caressant en vain ,

Et, presqu'inanimé, s'attachoit à ton sein,
A ton sein épuisé, dont les secours arides
Trompoient l'ardent effort de ses lèvres avides.

Le retenant à peine en tes bras défaillans,
Tu soulevois sur lui tes regards languissans.
Sans appui, sans secours, & privé de son père,
Il mouroit à côté de sa mourante mère.

« Cher Valcour, disois-tu, vois où tu nous conduis !

« Si tu ne m'aimois plus, que t'avoit fait ton fils ? »

TREMBLANT, épouvanté par ces objets terribles.
Je m'éveille à l'instant avec des cris horribles.

« Vertu, nature, amour, ô vous que j'ai trahis,

» O Dieux de Zéïla, soyez tous attendris !

» S'il en est tems ençor, rendez vain ce présage ;

» Anéantissez-moi ; mais sauvez votre ouvrage. »

Mon père entend ces cris ; il accourt effrayé ;

Il me trouve à genoux & dans mes pleurs noyé.

» Que vois-je, me dit-il, d'un ton ferme & sévère ?

» Expliquez-vous, mon fils, rassurez votre père.

» Au nom de tous les droits que le ciel m'a donnés,

» Au nom de mes vieux jours, par vous infortunés,

» Mon fils, arrachez-moi ce soupçon qui m'accable ;

» Est-on si malheureux, quand on n'est point coupable ?

Mon père, je le suis, m'écriai-je... & soudain,

O Zéïla, ta Lettre est remise en sa main.

• A ses pieds étendu, je les baignois de larmes.

Peins-toi mon tremblement, ma pâleur, mes alarmes.

« Malheureux, me dit-il, va, cours, franchis les mers,

» Et fuis, loin de mes yeux, au bout de l'univers,

- » Ta mère, hélas ! mourut en te donnant la vie.
- » Je sens que ma carrière est près d'être finie.
- » Je n'ai que toi... n'importe ; il faut nous séparer ;
- » De l'aspect d'un coupable il faut me délivrer.
- » Que ferois-je de toi , toi , dont la main parjure
- » Assassina l'amour , outragea la nature ?
- » Tremble, tremble aux seuls noms & d'épouse & de fils :
- » Ne vois-tu pas leurs pleurs ? n'entends-tu pas leurs cris ?
- » Chaque instant qui s'écoule accumule tes crimes.
- » Cours ; arrache au trépas de si tendres victimes ;
- » Va réparer leurs maux ; va briser leurs liens :
- » Va, leurs droits confondus sont plus saints que les miens.

Le feu de ses discours , la douleur qui le presse ,
Son trouble & mon aspect accablent sa foiblesse :
Il tombe dans mes bras presque sans mouvement.
Ma chère Zéila , c'est depuis ce moment
Que j'ai , de jour en jour , à trembler pour sa vie ;
Mais l'espérance enfin qui me sembloit ravie ,
Apporte quelque calme à mon cœur éperdu :
Mon père peut naître , & peut m'être rendu.

C'EST alors , qu'affranchi d'une crainte funeste ,
Je pourrai de mes jours te consacrer le reste.
O toi , par qui je vis , mon épouse , ma sœur ,
Cet espoir consolant fait tressaillir mon cœur.
Que je vais t'adorer ! que je vais te le dire !
Je dois compte à l'amour de l'air que je respire.
Seul auteur de tes maux , je dois les expier ;
M'en souvenant toujours , te les faire oublier ;
Te reporter les vœux de mon âme asservie ,

T'idolâtrer enfin , après t'avoir trahie ;
Ne penser , ne sentir , n'exister que par toi ,
Et mériter l'amour... dont tu brulas pour moi.
Ton fils , eh bien , ton fils , je crois déjà l'entendre ,
Ajouter à mon nom le titre le plus tendre.
Je pourrai donc bientôt , au comble de mes vœux ,
Vous serrer dans mes bras , vous réunir tous deux.
Répète-lui cent fois qu'il va revoir son père ;
Mais ne lui dis jamais que j'ai trahi sa mère.
Que mon aspect , hélas ! n'excite point ses cris ;
Et que je puisse encore être aimé de mon fils !
Mon père , en l'adoptant , saura sécher tes larmes ;
Il ne pourra jamais résister à tes charmes.
Oui , tu seras sa fille ; il t'ouvrira son cœur :
Avant de te connoître , il est ton protecteur.
Il nous partagera son auguste tendresse ;
Nous servirons tous deux d'appuis à sa vieillesse ;
Tranquille , tu croiras être encor dans tes bois ,
Et nous serons heureux , quoique soumis aux loix.
Que dis-je ? si tu veux , conservant tes usages ,
Pour être vertueux , nous resterons sauvages.
Pour consacrer nos nœuds , il suffit de s'aimer :
Le crime est de les rompre , & non de les former.
Ton Dieu que j'adorai , commande l'innocence ,
Et donne à la vertu l'amour pour récompense.
Ton Dieu , fera le mien ; il fera mon bonheur ;
Et je suivrai les loix qu'il grava dans ton cœur.
Mais , ciel , si , confirmant tes funestes alarmes ,
On alloit , j'en frémis , ensevelir tes charmes ,

Dans

Dans ce lieu redoutable, où la tendre beauté,
Ainsi que son honneur, pleure sa liberté :
Où l'amour gémissant languit dans les entraves ;
Où les plaisirs d'un seul occupent mille esclaves !...
Ma chère Zéila, prévien ce coup affreux.
Zéila, tombe aux pieds du maître impérieux,
Qui veut te condamner à cette ignominie.
Ah ! ne rougis de rien ; presse , pleure , supplie :
Que ton fils , avec toi , s'attache à ses genoux.
Epuise sur son cœur les charmes les plus doux ,
Les larmes , les soupirs , & même l'artifice.
Pour le vaincre , sur-tout , flatte son avarice :
Dis-lui que ton époux , ton frère , ton amant ,
Franchit les vastes mers ; qu'il vient en ce moment
Lui porter ta rançon.... ô bonheur ! ô tendresse !
Pour la première fois , je bénis ma richesse :
A quel plus digne emploi peut être destiné
Cet or , utile enfin , que le ciel m'a donné !
Qu'avec ravissement je te le sacrifie !
Au prix de tout mon bien , si j'ai sauvé ta vie ,
Sij'ai brisé tes fers , si mon fils m'est rendu ,
Avec tous ces trésors , je n'aurai rien perdu.

.
.
Où suis-je ? qu'ai-je appris ? rien ne m'est plus contraire,
Il n'est plus de danger pour les jours de mon père !
Chère Amante , combien je vais finir de maux !
Cieux ! favorisez-moi ; mer , applanis tes flots ;
Aux vœux de Zéila , ne sois point infidelle ;

C'est une amante en pleurs... c'est un fils qui m'appelle.
Puisse, puisse le port, où j'ai pu te laisser,
Ma chère Zéila, ne point me repousser,
Comme un monstre odieux, à tes maux insensible !
Qu'il ouvre à ton vengeur son enceinte paisible ;
Et, pour premiers objets, à mes yeux attendris
Présente, sur le bord, mon épouse & mon fils ;



L E T T R E

D E V A L C O U R

A S O N P E R E.

T O I , qui montras le jour à ce cœur éperdu ,
 Qui , me faisant rougir , me rendis ma vertu ;
 Zéïla vit encor ; Zéïla m'est fidelle.
 Elle fut malheureuse ; elle est cent fois plus belle.
 Ah ! grand Dieu ! quel trésor j'avois abandonné !
 Juge de son amour. . . . elle m'a pardonné.
 Je renais : sous mes pas sa main ferme un abîme ;
 Un autre air m'environne ; un nouveau sang m'anime.

M A I S , apprends mes dangers , & quels maux j'ai soufferts :
 Daigne un instant me voir , égaré sur les mers ,
 Par d'affreux souvenirs épouvanté sans cesse ,
 Ne sachant plus sur qui j'appuirois ma foiblesse ,
 Aussi loin de mon père , expirant dans les pleurs ,
 Que de l'objet charmant , trahi par mes fureurs.
 J'entendois , tour-à-tour , dans mon ame tremblante ,
 Et les sanglots d'un père , & les cris d'une amante.
 C'est alors , qu'aborbé dans le sein des douleurs ,
 Je détestai mon crime , & vis tous mes malheurs.
 Je touche enfin aux lieux témoins de mon parjure ,

Où j'outrageai l'amour , & bravai la nature ;
Où je connus la honte . . . à l'aspect de ces bords ,
Je ne pus contenir ma crainte & mes transports.
Confus , pâle , tremblant , incertain sur la rive ,
Je crois , à chaque pas , voir Zéïla captive ,
Qui , me reconnoissant parmi ses oppresseurs ,
Se prosterne à mes pieds , les inonde de pleurs ;
Et , par moi seul réduite à tant d'ignominie ,
Lève vers moi ces mains , qui m'ont sauvé la vie.
A ce tableau , je cours , dans la foule égaré ,
Vers le fatal réduit du tyran abhorré ,
Qui retint dans les fers un objet plein de charmes ,
Paya le droit cruel de voir couler ses larmes ,
Et courba sous le joug des plus barbares Loix ,
Ce vertueux orgueil , libre au moins dans les bois.

J'ENTRE.... ciel ! quel objet devant moi se présente !
Un triste & foible enfant , que ma vue épouvante....
Horrible souvenir !... mon père... j'en frémis.
Il sembloit que la crainte eût étouffé ses cris.
Des traits de Zéïla , je crois , sur son visage ,
Entrevoir , reconnoître une confuse image ;
Et , l'œil noyé de pleurs , dans mon désordre affreux ,
Je prends , entre mes bras , cet enfant malheureux.
Sa bouche me sourit ; & sa main me caresse :
Il semble s'étonner , en voyant ma tendresse.

SON maître accourt , menace , & , prêt à lui parler ,
Je sens ma voix s'éteindre , & mon cœur se troubler.

Je l'interroge enfin après un long silence ;
 Le cruel ! il m'observe , & quelque tems balance.
 Que voulois-je savoir ? que m'apprend-il , hélas !....
 « De Zéïla , dit-il, l'enfant est dans vos bras :
 » Sous les loix du ferrail sa mère est enchaînée :
 » Au fort le plus brillant le ciel l'a destinée ;
 » C'est moi qui l'ai vendue. » A ces mots foudroyans ,
 Le frisson de la mort s'empare de mes sens....
 Mon malheur est au comble : il me rend le courage.
 « Sers-moi, dis-je à ce monstre, & venge mon outrage,
 » Sous l'habit musulman , utile à mes projets ,
 » Il faut dans le ferrail que je m'ouvre un accès.
 » Tout cet or est à toi. » Que ne peut l'avarice !
 Séduit par ma promesse , il devient mon complice.
 D'un Garde du palais , il court gagner la foi....
 Le salaire est pour eux , les dangers sont pour moi.
 Résolu de mourir , quelle eût été ma crainte ?
 J'avançois , sans trembler , dans cette auguste enceinte ,
 Qu'habitent les ennuis , & le crime avec eux ;
 Dédale teint de sang , palais tumultueux ,
 Que baignent , en grondant , les ondes du Bosphore ,
 Et que la nuit rendoit plus formidable encore.

DIEU ! qu'elle parut lente à mon empressement !
 Au retour du soleil , je me crus , un moment ,
 Emporté loin de moi par un pouvoir magique.
 A mes yeux se découvre un péristyle antique ,
 Où les plus doux parfums marioient leurs odeurs
 Aux parfums exhalés de cent vases de fleurs.

Du luxe des Persans , prodigue en sa richesse ,
Par-tout se déployoit la pompeuse mollesse ;
Et la Nature & l'Art , dans ces vastes enclos ,
Sembloient , comme au plaisir , inviter au repos.
Qu'il étoit loin de moi !... quelle affreuse journée !
Au choix d'une Sultane , elle étoit destinée.
Déjà , de toutes parts , s'assembloit , en ce séjour ,
Ce que la Circassie a formé pour l'amour ;
La beauté , la fraîcheur , attrait de la jeunesse ,
Ensevelis dans l'ombre , au sein de la tristesse.
Mille Esclaves , par ordre , au son des instrumens ,
Viennent briguer le prix & lutter d'agrémens.
L'or , en fleur nuancé , brille dans leur parure ;
L'éclat des diamans enrichit leur ceinture.
L'une , dans ses regards , exprime la fierté ;
L'autre ouvre un œil mourant , fait pour la volupté.
Mais toutes , sur leur front , peignent la jalousie ,
L'inépuisable ardeur de la coquetterie ,
Le passage éternel de la crainte à l'espoir ,
Le vuide affreux du cœur , le desir du pouvoir ,
Le caprice , le goût des intrigues fatales ,
Et , sur-tout , le projet d'éclipser leurs rivales.

UNE seule fuyoit ce concours odieux ,
Et sembloit dédaigner la pompe de ces lieux.
Un voile rabattu me déroboit ses charmes ,
Mais ne pouvoit cacher son désordre & ses larmes.
Combien son abandon me parut séduisant !
Et quelle grace encor dans son accablement !

Sur un marbre voisin elle étoit appuyée ,
Plaintive , solitaire , & pourtant enviée.
A ce nouvel aspect , tout mon cœur se troubla ;
Une secrette voix me nommoit Zéila.
Oubliant le ferrail & sa contrainte austère ,
Je voulus mille fois découvrir ce mystère ,
Détacher , déchirer ce voile trop jaloux ,
Et de la jeune esclave embrasser les genoux.
Ce sentiment trop prompt , par un autre s'efface.
Un Dieu , sans doute , un Dieu suspendit mon audace....
Le Sultan a paru : Monarque infortuné ,
Il lève un front superbe , & voit tout prosterné.
Sur mille objets charmans que sa Cour lui présente ,
Il promène , au hasard , sa vue indifférente.
Morne , au sein des grandeurs , sans amour , sans desirs ,
Il paroît accablé de l'ennui des plaisirs.
Sur l'esclave voilée , enfin , son œil s'arrête ;
Et par le Visir même elle apprend sa conquête.
Le voile tombe. O ciel ! à ce seul souvenir ,
Je sens mon cœur encor palpiter & frémir.
Que vois-je ? Zéila , Zéila gémissante ,
Repoussant de ce choix la marque avilissante ,
Pleurant son infortune & son titre fatal !
« Sultan , à tes genoux , reconnois ton rival ,
» M'écriai-je ; punis un jeune téméraire ,
» Qu'irrite le malheur , qui brave ta colère.
» J'aime ; je suis François ; je ne redoute rien.
» Mon trésor le plus cher , & mon unique bien ,
» Me sont ravis par toi ; cette esclave est ma femme

- » Du plus noir des forfaits j'avois payé sa flâme,
 » Rends-moi l'honneur; rends-moi l'objet de mon amour;
 » Ou, qu'à tes pieds, Sultan, on m'arrache le jour.»

T A N D I S que je parlois, ma Zéïla mourante
 Rappelloit vainement sa force défaillante.
 Je tremblois, Le Sultan, plus surpris qu'irrité,
 De divers mouvemens paroïssoit agité.
 Si le farouche orgueil lui demande vengeance,
 La générosité l'invite à la clémence;
 Tout se tait : il s'approche, & , calmant mon effroi,
 Ses regards, sans courroux, viennent tomber sur moi.

- « JEUNE homme, me dit-il, j'exuse ton courage;
 » Ton audace me plaît, je pardonne à ton âge.
 » Tes remords & tes feux désarment ma fierté.
 » Je te rends ton épouse, avec ta liberté;
 » J'avois fixé mon choix, je te le sacrifie.
 » Comblé de mes présens, retourne en ta patrie.
 » Ne crains rien : vas, mon cœur fait être généreux;
 » Et du moins, en ce jour, j'aurai fait un heureux.

J E ne me connois plus, & , même en sa présence,
 Je vole à Zéïla, dans son sein je m'élançe.
 Le seul son de sa voix ranime ses appas :
 Elle ouvre la paupière, & me voit dans ses bras.
 Quel moment ! ô mon père ! oserai-je poursuivre ?
 A de si grands plaisirs comment peut-on survivre ?
 Mille avides regards se confondent sur nous.
 Zéïla s'embellit en des instans si doux.

Ceſſes, dont ſes attraits armoient la jalouſie ,
Témoins de mes transports , lui portent plus d'envie ,
Et regrettent ces bords , ces climats trop charmans ,
Où la beauté commande à de pareils amans.
Avec ſa Cour alors le Sultan ſe retire.
Aux jardins du ferrail il nous fait introduire....
Nous voilà ſeuls enfin ! L'aſpect de ces beaux lieux ,
Les dons d'un autre ſol, ſemés ſous d'autres cieux ,
Tout diſparut pour moi : je voyois mon amante ;
Moi-même, je guidois ſa démarche tremblante.
Douceſſement attirés par la main de l'amour ,
Sous un berceau plus ſombre, & loin des traits du jour ,
Nous fuyons tous les yeux : c'eſt-là que, dans l'ivreſſe ,
Où de deux cœurs unis ſ'égare la tendreſſe ,
D'une commune ardeur , l'un vers l'autre élançés,
Recueillis, & muets, nous reſtons embrasſés.
C'eſt-là , qu'à mes transports Zéila ſ'abandonne.
L'amour demande grace , & la vertu pardonne.

MAIS au ſein des plaiſirs , nous répandions des pleurs ;
La Nature bientôt jette un cri dans nos cœurs....
Nous courons vers mon fils : quels transports ! quelle joie !
Sur ſon front innocent le bonheur ſe déploie ;
Sa mère , de ſes bras , le portoit dans les miens ,
Et mes tendres baiſers le diſputoient aux ſiens.
La douleur conſumoit ſon enfance aſſervie ;
Dans nos ſoins careſſans il retrouve la vie.
Il devient moins timide , en devenant heureux ,
Et ſes nouveaux deſtins ſont écrits dans nos yeux...

Qu'ai-je appris ? du Sultan la noble bienveillance ,
Pour quelques jours encore exige ma présence.
Des bords que j'ai quittés il veut m'entretenir :
Heureux par ses bontés, je lui dois obéir.
Libre de ce tribut, de ce devoir auguste ,
Je cours en remplir un & plus saint & plus juste :
O vieillard adoré, dans tes bras je revien
Acheyer mon bonheur, en m'occupant du tien.



ODES.

LE NOUVEAU REGNE,

ODE

A LA NATION.

L'ÆIL sombre & menaçant, quelle horrible Euménide
 Promenant dans les airs son char contagieux,
 Des vapeurs du Ténare enveloppe les Cieux !
 Cent dards empoisonnés arment sa main livide.
 Des funèbres oiseaux la gémissante voix
 L'appelle sur les tours du Palais de nos Rois.
 Arrête, monstre impur ; n'achève pas ton crime ,
 Et recule à l'aspect de l'auguste victime.
 Que vois-je, tu descends ! coup affreux ! jour de deuil .
 Sous la sanglante faux LOUIS chancelle & tombe ;
 Un long & pâle éclair a brillé sur sa tombe ,
 Elle s'ouvre.... Et le trône a fait place au cercueil.



FRANCE, dans ton malheur vois l'appui qui te reste,
 Sous un autre LOUIS, qu'annoncent les bienfaits,
 Les lys vont refleurir à travers les cyprès ;
 Il va te consoler d'une perte funeste.

K vj

Dieu , soutien des Bourbons , ne l'abandonnez pas ;
 O barrières du trône , ouvrez-vous sous ses pas !...
 Il vient ; il les franchit tout-à-coup le tonnerre
 Eclate dans la nue , & fait trembler la terre.
 Le front ceint de rayons , de feux resplendissans ,
 Sous le dais du Monarque un fantôme s'avance ,
 C'est son père ! ... il lui parle , & le Prince en silence
 Prête une oreille avide à ses nobles accens.



- » O MON fils , mon cher fils , digne objet de mon zèle ,
- » Le monarque des Rois , le Dieu de tes ayeux
- » Me permet aujourd'hui de paroître à tes yeux.
- » Je quitte pour toi seul ma demeure immortelle.
- » Tu vas régner , frémis : envié par l'orgueil ,
- » Le rang où tu t'affieds n'est qu'un superbe écueil.
- » Des Syrènes des Cours la rampante souplesse
- » Va de pièges sans nombre entourer ta jeunesse :
- » On n'osera t'instruire ; on saura te flatter.
- » Des lâches corrupteurs l'éloquente imposture
- » D'un cœur ami du bien peut tromper la droiture.
- » Tremble... & connois le trône avant que d'y monter.



- » AU-DESSUS est la foudre , au bas est un abîme.
- » Le Mensonge y répand une profonde nuit.
- » L'Erreur vient s'y placer ; la volupté la suit.
- » A leurs profanes yeux tout paroît légitime.
- » De l'importun devoir le nonchalant oublie

- » Endort, au milieu d'eux, le Monarque avili.
- » Ferme, ferme l'oreille à leurs accents perfides.
- » Accueille les vertus quelquefois trop timides.
- » Le dernier citoyen n'est point à dédaigner.
- » On révère les loix que l'équité dispense ;
- » La politique habile affermit la puissance :
- » Mais l'humanité seule apprend à bien régner.



- » AH ! laisse tes Sujets t'aborder sans alarmes,
- » T'offrir dans leurs regards, qui se tournent vers toi
- » Les gages si touchans de la bonté d'un Roi ,
- » Te montrer leur ivresse, ou t'apporter leurs larmes.
- » Au comble des honneurs, objets d'un vain désir,
- » L'ame soupire encore & demande un plaisir.
- » Elle veut un bonheur plus pur & plus durable.
- » Il n'en est qu'un, mon fils, qui soit inépuisable ;
- » C'est d'éloigner la crainte & d'inspirer l'amour.
- » Sois gardé par lui seul, jouis de son délire ;
- » Qu'une foule d'heureux, vrai soutien d'un Empire,
- » Soit un luxe nouveau réservé pour ta Cour !



- » INTERROGE sur-tout ces vieillards respectables ,
- » Dont la sagesse active a médité les loix ,
- » Connus les vœux du Peuple & les fautes des Rois,
- » Et des événemens les leçons redoutables.
- » La vérité leur plaît, & son flambeau sacré
- » Dans leurs paisibles cœurs porte un jour épuré.

- » L'ambition chez eux , satisfaite ou trompée ,
- » Témoin de l'art des Cours , n'en est plus occupée.
- » Leurs conseils t'aideront à régir les humains ,
- » Et , marquant les écueils , leur utile génie
- » Lancera sur les flots d'une mer applanie
- » Le vaisseau de l'Etat , dirigé par tes mains.



- » LOIN de toi ces mortels , dont l'insolente audace
- » A monté par la brigue au faite des honneurs.
- » Pour couvrir leur néant , il leur faut des grandeurs.
- » L'or public s'amoncele & tarit sur leur trace.
- » Leur sublime talent n'est que l'art d'intriguer ;
- » Leur seule politique est de tout prodiguer.
- » De spécieux dehors couvrent leurs injustices.
- » Achetant des amis , ils n'ont que des complices.
- » Ils engloutissent tout par un trafic honteux.
- » Souvent même leurs mains , par de lâches adresses ,
- » Détournent de Cérès les solides richesses ,
- » Et la fertilité disparoît devant eux.



- » DE LEUR JOUG tyrannique affranchis la Nature.
- » De l'Art qui la féconde assure les progrès.
- » Le trésor de l'Etat germe dans les guérêts ;
- » Protège le Mortel qui veille à leur culture.
- » Quel bonheur , ô mon fils , quel triomphe pour toi ,
- » Lorsque le Laboureur , sans trouble & sans effroi ,
- » Chérissant de ses jours l'heureuse destinée ,

- » Recueillera sa part des tributs de l'année !
- » Quand les plus durs travaux lui paroîtront un jeu ;
- » Lorsqu'entouré d'enfans , appuis de sa vieillesse ,
- » A l'aspect des moissons , ses hymnes d'allégresse
- » Béniront à la fois son Monarque & son Dieu !



- » CE DIEU te voit, te suit , & te fera propice.
- » Pour affermir ton trône , affermis ses autels.
- » Comptable devant lui du bonheur des Mortels ,
- » Tu leur dois les secours de ta main protectrice.
- » De l'Empire François ramène les beaux jours ;
- » Que les Arts consolés y fleurissent toujours.
- » Ranime le pinceau des modernes Apelles ;
- » Sur ces bords embellis retiens nos Praxitelles.
- » Distingue tout écrit , noble & simple à la fois ,
- » Dont la morale est pure , où la Philosophie ,
- » Posant une barrière aux écarts du Génie ,
- » Plaide pour les Sujets , sans insulter aux Rois.



- » FONDÉ des monumens vainqueurs de tous les âges ;
- » Ennoblis le présent & soumets l'avenir.
- » Que ton nom, reproduit dans un long souvenir ,
- » Soit adoré du Peuple & respecté des Sages !
- » Egaux en expirant , le Prince & le Sujet
- » Ne sauvent de la mort que le bien qu'ils ont fait.
- » Il reste à l'univers , il vit dans la mémoire ,
- » Et leur trépas alors est le sceau de leur gloire.

» Pénètre-toi , mon fils , de cette vérité ;
 » Agis , sois vertueux , plains ces tristes Monarques ,
 » Qui , morts , & dépouillés de leurs frivoles marques ,
 » Ne laissent que leur cendre à la Postérité. »•



L'OMBRE fuit à ces mots , & , traçant après elle
 D'un météore ardent le sillon lumineux ,
 Elle s'envole & monte au séjour des heureux ,
 Où les Rois ont leur juge , où son Dieu la rappelle.
 Avec le saint effroi d'un cœur religieux ,
 Le Monarque s'incline en invoquant les Cieux.
 « Arbitre Souverain , qui m'élevez au trône ,
 » Apprenez-moi , dit-il , à porter la Couronne.
 » Dirigez mon esprit , fortifiez mon cœur ,
 » Gravez-y les conseils que m'a donnés mon père ;
 » Détachez de son front un rayon qui m'éclaire ,
 » Et qu'un Peuple chéri me doive son bonheur !



O MON Maître , ô mon Roi , déjà le Ciel t'écoute ;
 Il échauffe ton ame , il remplira tes vœux ;
 Sur les dangers du trône il ouvrira tes yeux ,
 Et l'Ange de l'Empire applanira ta route.
 Ce sceptre si pesant , objet de tes frayeurs ,
 Ton auguste Moitié l'entrelace de fleurs.
 Ah ! combien ses vertus parent le diadème !
 On respecte le rang ; c'est la bonté qu'on aime.

La bienfaisance en elle est unie aux attraits.
Elle est de ses Etats l'ornement & l'exemple.
Couple heureux & sacré, que l'univers contemple,
Vous allez partager les cœurs de vos Sujets.



VOYEZ-LES accourir, chercher votre présence,
Vous exprimer leurs vœux par leurs cris éloquens;
Voyez tous les trésors des vergers & des champs,
Que dépose à vos pieds la prodigue Abondance.
Les mères à l'envi, s'empressant sur vos pas,
Vous montrent à leurs fils suspendus dans leurs bras.
Les Vieillards, qu'intéresse un règne à son aurore,
Vous présentent des fronts que la gaieté colore.
A votre aspect touchant le Peuple s'attendrit;
Près de vous il ignore une crainte importune.
Le bienfaisant espoir adoucit l'infortune,
Et sous ses humbles toits la Pauvreté sourit.



POUR moi, plein de respect & d'amour & de zèle,
Moi, que de vils accents n'ont point déshonoré,
Fier d'un foible talent qui vous fut consacré,
Je vous offre en tribut un cœur pur & fidèle.
Je ne briguai jamais la volage faveur.
Cultivant loin des Cours un art consolateur,
D'un empire naissant je chante les prémices.

J'adore des vertus qui feront nos délices.
Du bonheur de l'Etat sachant faire le mien ,
A ses jeunes appuis j'adresse un libre hommage ,
Et je mourrois heureux, en contemplant l'image
D'une Reine sensible , & d'un Roi citoyen.



L' E M P I R E

D E S P R É J U G É S.

O D E.

QUE la raison de l'homme, incertaine & tardive ,
 S'affranchit lentement du joug qui la captive !
 L'Erreur à chaque instant prompte à nous égarer ,
 Abjure l'art qui sert pour celui qui peut nuire ;
 Et les foibles mortels, hardis pour se détruire ,
 Tremblent de s'éclairer.



FAUT-IL forger l'acier en glaive parricide ,
 De l'airain bouillonnant faire un tube homicide ;
 Servir ces Destrueteurs, qu'ils nomment des Héros ?
 Aveugles instrumens, déjà leurs mains sont prêtes ;
 Ils aiguïsent le fer qui fait tomber leurs têtes
 Aux pieds de leurs Bourreaux.



MAIS, s'il faut ou combattre ou fléchir l'injustice ,
 Prévenir un malheur , déraciner un vice ,

Eclaircir des abus le cahos ténébreux :
 La coutume arrogante , ou la crainte infidelle
 Repousse , en frémissant , la lumière nouvelle ,
 Qui nous rendroit heureux.



SUR le temps appuyée , en vain l'Expérience
 Ose des droits de l'homme embrasser la défense :
 Que peut un Sage , hélas ! contre mille imposteurs ?
 Sous la garde des loix le préjugé circule :
 On atteste le Ciel , & la Terre crédule
 Punit ses Bienfaiteurs.



COMBIEN d'infortunés , qu'aujourd'hui l'on encense ,
 Ont baigné de leur sang l'autel de l'Ignorance !
 Que n'eut point à souffrir l'auguste Vérité ?
 Le poison , les poignards sont dirigés contr'elle :
 A ses concitoyens Socrate la révèle ;
 Il meurt persécuté.



DÉSCARTES prouve un Dieu : soudain le Fanatisme
 Vient , la torche à la main , l'accuser d'athéisme.
 De l'axe du Soleil démontrant le repos ,
 Le fameux Galilée est déclaré coupable ,
 Et l'on couvre d'affronts un vieillard vénérable ,
 Blanchi dans les travaux !



O MALHEUREUX Humains ! l'habitude indocile
Punira donc toujours le desir d'être utile !
Eh ! ne voyons-nous pas cent détracteurs ingrats
Contre un Art bienfaisant s'armer avec furie
Pour ce monstre hideux qui , né dans l'Arabie ,
Vint fouiller nos climats ?



DANS sa première fleur il flétrit la Jeunesse :
Il moissonne l'Enfance , il atteint la Vieillesse ;
Il n'épargne beautés , vertus , âges , ni rangs ;
De ses poisons subtils la rapide influence
Corrompt la terre & l'air , le toit de l'Indigence ,
Et les lambris des Grands.



ON l'a vu , j'en frémis , interrompant nos Fêtes ,
S'élançant tout-à-coup sur les plus nobles Têtes ,
Dans le même cercueil les plonger à la fois ;
Joindre au plus tendre Epoux son Epouse chérie ,
Et ravir à l'amour , aux vœux de la Patrie
Les Enfans de nos Rois.



N'IMPORTE , il peut frapper , entasser ses Victimes
Et combler de la Mort les dévorans abîmes.
Cette terre plaintive est vouée aux fléaux ,
Et , d'un bras inflexible écartant notre égide ,
Pour nous dicter ses loix , l'Opinion stupide
S'assied sur des tombeaux.



MONARQUES , c'est à vous de renverser l'Idole.
 La plainte des Sujets n'est qu'une arme frivole ;
 Le Peuple en vain gémit sous le joug abattu :
 Mais l'exemple peut tout lorsqu'un Prince le donne ;
 Les Rois forment nos mœurs ; tout émane du Trône ,
 Le vice & la vertu.



AH ! la vertu renaît : nos progrès vont éclore.
 Ils luiront ces beaux jours dont j'aperçois l'aurore.
 Le pouvoir moins aveugle en sera plus sacré.
 Je vois fuir les erreurs qu'adoptoient nos Ancêtres ,
 Et l'Univers plus libre aimera mieux ses Maîtres
 Qui l'auront éclairé.



FLAMBEAU de la Raison , organe du Génie ,
 Console nos climats , douce Philosophie ,
 Qu'osent déshonorer de barbares crayons !
 De tes faux Sectateurs chasse la foule obscure ,
 Fais chérir les Vertus , & poursuis l'Imposture ,
 Du feu de tes rayons !



DÈS que tu régneras , une crainte servile
 Ne dégradera plus le citoyen utile.
 Les Rois se livreront à des conseils plus vrais ;
 Et leur autorité , plus sage & plus solide ,
 Ne sacrifiera point au préjugé timide
 Le bonheur des Sujets.



DES PHIDIAS alors les ciseaux énergiques
De Bustes révéérés orneront nos Portiques.
Le bronze nous rendra les traits de la Bonté ;
Et les Arts réunis pour embellir la France
Dresseront deux Autels ; l'un à la TOLÉRANCE ;
L'autre à la VÉRITÉ.



L A P O É S I E

D' I M A G E S.

O D E.

Vous, qu'Apollon enflamme encore,
 Laissez vos brillantes couleurs :
 Déformais à la jeune Flore,
 Arrachez ses tresses de fleurs ;
 Séchez les pampres de Pomone,
 A Cérès ôtez sa couronne,
 Faites pâlir l'or des moissons,
 Fermez les célestes demeures,
 Renversez le palais des heures,
 Et brisez le char des saisons.



L'INDIGENTE pensée a banni ces images.
 De Dodone chênes sacrés,
 Nous ne serons plus inspirés
 Sous vos mystérieux ombrages.
 Les trépieds, jadis frémissans,
Dans vos dédales sourds reposent immobiles,
 Et les Oracles des Sibylles,
 Ne seront plus portés sur les ailes des vents.

TOI-MÊME,

TOI-MÊME , ô Peintre magnifique ,
Plin françois , favant Buffon ,
Qui répands le feu poétique ,
Sur les travaux de la raison ;
Réprime ta course hardie ,
Et ces transports tumultueux ,
Et ces élans impétueux ,
Divins attributs du Génie :
Eteins ce flambeau créateur
Que tu portas d'une main sûre
Dans l'atelier de la Nature ,
Et que tu tiens de son Auteur.



MAIS, non... parois & tonne , auguste Poésie ;
O monts Aoniens , courbez-vous à sa voix !
Répétez ses accords , grottes de Blandusie ;
Onde sainte , bouillonne & coule sous ses loix :
Et toi , docte forêt des lauriers prophétiques ,
Agite tes sommets antiques ,
Reçois ta Souveraine & rends-lui tous ses droits !



MAIS quels concerts se font entendre ?
C'est toi , noble fille des Cicux ,
Qu'en ce moment je vois descendre
Du Palais enflammé des Dieux !
Un nuage d'or t'environne ;

Ta tête, où la flamme rayonne,
Nage mollement dans l'Ether;
Et, de l'Olympe qui t'adore,
Tu lances les feux de l'Aurore,
Ou les foudres de Jupiter.



IRIS t'offre en tribut son écharpe éclatante,
Phébus, son char brillant, Hébé, son doux souris:
S'élevant jusqu'à toi de sa conque flottante,
La Déesse des Mers, le front ceint de rubis,
Dépose à tes genoux les trésors qu'elle enfante.



DES champs Elisiens, les immortels berceaux
Par toi se couvrent de verdure;
Par toi l'Aquilon siffle, ou le Zéphir murmure;
Tu commandes à la Nature,
Et tu la reproduis sous tes brûlans pinceaux.



LE Printems sur tes pas épanche ses corbeilles;
De roses tu semas les portes du matin;
Le frêle émail des près est fixé par ta main,
Et tu crées le Dieu qui préside à nos treilles.



Tu parles: les Humains confusément épars,
S'assemblent à l'envi sous de communs asyles:
Je vois naître les loix, & s'élever des Villes
Les superbes remparts.

LA Vérité par toi quitte enfin sa rudesse ;
 Empruntant ta parure elle a repris ses droits,
 Et, sous des traits plus doux, s'approche avec adresse
 De l'oreille des Rois.



LE Chantre d'Ulisse & d'Achille,
 Contemplant ses nombreux Autels,
 Dans une atmosphère tranquille
 Boit le nectar des Immortels.
 Tel, un cèdre, en tiges augustes,
 Elève ses rameaux robustes
 Que jamais l'art n'a mutilés ;
 Et, cicatrisé par l'orage,
 Sur son respectable feuillage
 Voit les siècles accumulés.



LE Cygne brillant d'Aufonie,
 Partageant les mêmes honneurs,
 Voulut entrelâter de fleurs
 Le diadème du Génie :
 Plus flexible & moins emporté,
 Enchaînant le goût sur ses traces,
 Il sut donner un voile aux Graces
 Sans ôter rien à la Beauté.



CEINT des palmes de l'Idumée,
 Viens te placer à côté d'eux,

Toi , qui chantas la sainte Armée
 De tant de Héros valeureux ,
 Toi , dont la savante industrie ,
 Prodigue en sa variété ,
 Dans ses tableaux toujours marie
 Les miracles de la Féerie
 Aux charmes de la vérité.



DES flancs de ce sombre nuage ,
 Quel autre couronné d'éclairs ,
 S'ouvrant tout-à-coup un passage
 S'élance par bonds dans les airs ! . . .
 C'est Milton , cet Anglois sublime ,
 Qui du Pinde franchit la cîme :
 Il lance des feux d'une main ,
 Et de l'autre , il répand les roses ,
 Du souffle d'un Dieu même écloses ,
 Qu'Eden voit naître dans son sein.



FOUGUE rapide , audace altière ,
 Embrâsez , agitez mes sens !
 Où sont-ils , ces Mortels , ces esprits bienfaîsans ,
 Qui sur ce Globe obscur ont versé la lumière ,
 Et réchauffé nos cœurs du feu de leurs accens ?



QUAND la Reine de l'Empirée
 Des Grecs favorisant les coups ,

Du fils de Saturne & de Rhée
Voulut désarmer le courroux :
Est-ce donc toi , froide sagesse ,
Qui fus prêter à la Déesse
Un art & des traits inconnus ?
Plus belle , & sur-tout moins sévère ,
Elle n'emprunta pour lui plaire
Que la ceinture de Vénus.



DEJA le Maître du Tonnerre
Sourit avec sérénité ;
Ses yeux qu'enflâmoit la colère ,
Étincellent de volupté :
Il s'attendrit , brûle , succombe ;
Du haut des Cieux un voile tombe ,
Soutenu par mille Zéphirs ;
Et l'Ida que couvre un nuage ,
Voit fleurir un nouveau bocage
Où le Dieu cache ses plaisirs.



L'AIR sombre , l'œil en pleurs , l'inconsolable Orphée
Pénètre , sa lyre à la main ,
Jusqu'aux cavernes du Riphée ;
On l'environne , il chante , & tout s'émeut soudain.
Tel est l'heureux pouvoir des Rois de l'harmonie ,
De l'immortalité brillans dispensateurs ,
Qui secouant au loin le flambeau de la vie ,

Fécondent du chaos les vastes profondeurs,
Et font éclore un monde à la voix du Génie.



Vous que blessent du jour les feux étincellans,
Infortunés Mortels, qu'offense un beau délire,
Et qui fermant l'oreille aux accords de la lyre,
Voulez aux loix d'Euclide asservir les élans. . . .
Fuyez, rampez, troupeau servile & solitaire !
Vous, Muses, reprenez un vol audacieux.
Quand le reptile impur se traîne sur la terre,
L'Aigle s'élève, plane, & se perd dans les Cieux.



F A B L E S.

L A F A B L E

E T

L A V É R I T É.

LA Vérité dit un jour à la Fable :

De quel front soutiens-tu que nos droits sont égaux ?
J'existe avant les temps : toujours brillante & stable,
J'ai vu les élémens s'élancer du chaos.

Tout se détruit, change & succombe;

A cette loi l'Univers est soumis ;

Je la brave ; un Empire tombe :

Moi, je m'assieds sur ses débris.

Je connois ton pouvoir, je fais ton origine,

Lui répond la Fable en riant ;

Elle est très-noble assurément ;

Sur les âges elle domine :

Je ne suis que ton ombre, & le dis franchement ;

Mais je suis une ombre badine.

Ton miroir, par exemple, est un meuble effrayant ;

La foiblesse le craint, l'amour-propre le brise.

L iv

Moi, je corrige en égaïant ;
Tu montres la leçon , & moi , je la déguise.
Le Temps ne fut pas trop sensé
De t'avoir ainsi dépouillée :
Quand l'homme est corrompu , tu dois être voilée.
Ma très-auguste sœur , l'âge d'or est passé.
Ne vas pas prêcher ainsi nue ,
Si tu prétends grossir ta cour.
Vénus même , Vénus plaîst mieux un peu vêtue ;
La nudité ne sied bien qu'à l'Amour.
Tu menaces ; je ris sans cesse.
Pour instruire l'orgueil , il faut le caresser.
Quand je guéris les cœurs que tu viens de blesser ,
L'homme , ce vieil enfant , me prend pour la Sagesse.
Tiens , faisons la paix en ce jour :
Unissons-nous pour venger ton injure :
Je serai ta Dame d'atour ,
Et j'aurai soin de ta parure.



LE BUREAU

ET

LA TOILETTE.

DANS le Magasin d'un Persan
 Qui brocantoit dans toute la Syrie ,
 Une Toilette fort jolie ,
 Quoiqu'elle parlât Mufulman ,
 Se trouvoit, par hasard, près d'un Bureau sévère ;
 Meuble autrefois d'un Membre du Divan ,
 D'un Apôtre de l'Alcoran ,
 Turc, s'il en fut, & Turc atrabilaire.
 POUR m'approcher, fais-tu bien qui je suis ,
 Dit-il bientôt à sa voisine ?
 Dans les Etats tout s'achemine ,
 A l'aide de mon noir tapis.
 Je suis un très-grand Politique :
 Sans moi, point de contrats ; sans moi, plus de traités :
 Les actes importants me sont tous présentés :
 J'ai la confiance publique.
PENDANT, c'est bien à toi de vouloir prendre un ton ;
 Dit la Toilette ; écoute, & lutte si tu l'oses :
 J'habitois le ferrail dans ma jeune saison ;
 Tu jugeois les effets, j'appercevois les causes :

L v,

PAR un seul mot, si tu fais voir ;
Tu verras quel est mon mérite :
J'ai , pendant plus d'un an , soutenu le miroir
D'une Sultane favorite.
Disgrace , entreprise , faveur ,
J'épiois tout dans son principe ;
Plus d'une fois le Grand-Seigneur
A mes côtés fuma sa pipe :
Le Cadi fut biffé tout net ;
Ce Juge avoit trop de lumières.
Mahmoud faisoit bien le sorbet ;
On le fit Chef des Janissaires.
Certain Bacha fut empalé ,
Pour un rêve de la Sultane ;
Traité par elle de profane ,
Un Derviche fut étranglé.
Chaque petite fantaisie
Causoit un grand événement ;
Enfin le sort de la Syrie
Et de tout l'Empire Ottoman ,
Dépendoit d'une bouderie ,
D'un œil battu , de l'humeur du moment ,
Ou , quelquefois , d'une insomnie.
J'ai... la porte s'ouvrit , elle n'acheva pas.
Un seul témoin vaut mieux que cent gazettes.
Dieux ! faites parler les Toilettes !...
Et nous saurons le secret des Etats.



LA COLOMBE

ET

LE MOINEAU.

MÈRE tendre , épouse fidèle ,
Une Colombe , en couvant ses petits ,
Leur roucouloit ces mots : Paix donc , paix , mes amis !
Pourquoi gémir , battre de l'aîle ?
Votre père va revenir ,
Guidé par l'amour & le zèle ;
Et dans mon sein je vais tous vous unir.
S'il vient de ce côté , prenez une autre route ;
Impitoyables Oiseleurs !
Ah ! fuyez , oiseaux ravisseurs !
Il vous affronte , & moi , je vous redoute ,
Je frémis. . . Dieu , plein de bonté ,
A qui les Pigeons obéissent ,
Pourquoi faut-il que les chagrins flétrissent
La plus pure félicité ?
UN Moineau , par hasard , écouloit l'indiscrete.
C'est un Moineau de cour , gai , frivole , étourdi ,
Scrupuleux sur le ton , choisissant sa retraite
Sous les bosquets de Chantilli ,
Et faisant , selon l'étiquette ,
Tous les voyages de Marli.

En minaudant , il aborde la Belle.
A quoi vous servent tant d'appas ,
Lui dit-il ? la dupe est nouvelle :
Sans cesse des terreurs & d'ennuyeux hélas !
D'un ménage bourgeois effuyer l'embarras ,
Et s'enterrer en épouse fidelle !
La sotte chose & le vilain tracas !
Si de ces soins si doux vous faites peu de cas ,
Dit la Colombe , au moins laissez-les prendre aux autres.
Ces amusemens sont les nôtres ,
Ils nous suivent jusqu'au trépas ;
Ils sont plus vrais & plus vifs que les vôtres.
Vous aimez-vous long-temps ? — Ce que dure un desir ?
Vers le bonheur poussé par la folie ,
On se rencontre , & bien fou qui se lie :
Nous mesurons l'amour à l'éclair du plaisir. —
Ce que j'ai crain , votre discours l'atteste :
Apparemment vous n'avez point d'amis ? —
Quelques sociétés ! — Nul soin de vos petits ? —
Nous les faisons.... & nous moquons du reste. —
Rebut de la Nature , opprobre de l'amour ,
Dans quel abîme affreux ton ivresse te jette !
Eprouvant le remord & l'ennui tour-à-tour ,
Si la disgrâce vient un jour ,
Qui te suivra dans ta retraite ?
Quand les cieux couverts de frimats
Reprendront un aspect plus sombre ,
Tu verras passer comme une ombre
Ces faux plaisirs que ton cœur ne sent pas :

Aucun ami qui te console ,
Qui vienne en secret ranimer
Ce cœur insensible & frivole ,
Ce triste cœur , incapable d'aimer ;
Point d'épouse dont la tendresse
Te réchauffe alors dans son sein ;
Et point d'oiseaux jaseurs , dont le folâtre essain
Par les jeux de l'enfance amuse ta vieillesse.
Au creux de quelque roche , à toi-même borné ,
Ne possédant rien sur la terre ,
Loin du bonheur , tu vivras confiné
Au fond de ton nid solitaire ,
Pour y périr abandonné.
Vous , qui du sentiment dédaignez les foiblesses ,
Votre courage est-il bien affermi ?
Cent fois trompé , vous aurez cent maîtresses ;
Mais vous mourrez sans un ami.



LES DEUX MONTRES.

UN Horloger venoit de faire emplette
De deux Montres : l'une sans art ,
Pour le dehors , semble au premier regard ,
Valoir à peine qu'on l'achète :
Mais , au dedans elle est parfaite ;
Le mouvement en est exquis ;
Tous les ressorts en ont été finis ;
C'est Julien Leroi qui l'a faite.

L'autre , à l'extérieur , éblouit tous les yeux.
Elle s'enorgueillit de sa boîte émaillée :
Le diamant l'enrichit de ses feux :
Son aiguille étincelle élégamment taillée ,
Et fait jaillir l'éclair dans son cours radieux

Autour du cercle , où l'heure est calculée.
Mais l'ouvrage perd tout , s'il est approfondi :
Notre Belle , par jour , fait plus d'une escapade ;
Elle a l'allure brusque & le pas étourdi :
Comme plus d'une tête elle va par boutade ,
A six heures , cent fois , elle a marqué midi.

QUOI qu'il en soit , dans la boutique
Entrent deux Acheteurs : l'un , François élégant ,
Laisse à la porte un Vis-à-vis brillant ,
Des Valets , un Coureur , un train fort magnifique.

L'autre est seul , marche à pied , est sagement vêtu :

C'est quelque Anglois , je le parie ,

Peu fastueux & partant peu connu.

Notre joli Pantin , que l'éclat doit séduire ,

S'empare du petit trésor ,

Que bien ou mal j'ai tâché de décrire.

Les diamans , le frais émail de l'or ,

Tout cela le frappe & l'attire ;

Trompé par l'enveloppe , il admire , il admire.....

Le prix ? — Mille écus. — Bon ! — De sa bourse il les tire ;

Et , dupe à si grands frais , il s'applaudit encor.

Avoir un goût si fin , dit l'Artiste , à votre âge ! —

Voilà de quoi le rendre fou ;

Il est ivre d'un tel suffrage ;

Bref , le François bien cher n'achète qu'un joujou :

L'Anglois , pour peu d'argent , emporte un bon ouvrage ;

Car il a pris la montre au modeste entourage ;

Il a besoin d'un meuble , & non pas d'un bijou.

FIER de son emplette nouvelle ,

De ce moment , mon Fat défordonné

Se fie à son guide infidèle :

Il n'oseroit penser qu'une montre si belle

Ait un intérieur si mal discipliné.

Il dort , veille au hasard , tarde & manque une affaire ;

Même ses rendez-vous , encor plus importans.

Sa conductrice irrégulière ,

Loin de les indiquer , brouille tous les instans.

FAUT-IL solliciter quelque emploi , quelque poste ;

Qui soit par cent rivaux vivement demandé ?

A Versailles il arrive en poste ,
Une heure après qu'il vient d'être accordé :
Il poursuit vingt beautés , & n'en attrape aucune ;
A la simple écorce attaché ,
Il laisse aller amours , fortune ,
Pour avoir fait un sot marché.

QUANT à notre sage , au contraire ,
Il voit tout prospérer au gré de ses desirs :
Du temps qu'il asservit distributeur sévère ,
Il fait entremêler l'étude & les loisirs ,
Use du jour qui fuit , fait tout ce qu'il veut faire ;
Et donne enfin , heureux à sa manière ,
Les heures au devoir , les instans aux plaisirs.

DE cette Fable-ci le sens est clair , je pense ,
Et ne s'offre point à demi :
Voulez-vous choisir un ami ?
Désirez-vous de l'apparence.



L' A I G L E

E T

LE MOUCHERON.

SUR les hauteurs de l'Appennin ,
Un vieux Aigle , oiseau vénérable ,
Goûtoit un calme inaltérable ,
Et sans rivaux & sans voisin.

A la source du jour il puisoit la lumière ;
Il fixoit , d'un œil enflammé
Les brillansillons du tonnerre
Dans les nuages renfermé ,
On rêvoit gravement dans son nid solitaire.

HÉLAS ! à quoi tient le bonheur ?

Un Moucheron naît & bourdonne ,
Et son bourdonnement étourdit Monseigneur : .

Il maudit la gent moucheronne ,
Qui ne fait rien de rien , & nargue la grandeur.
Allant , venant , sifflant , l'écervelé s'en donne ;
Agé d'une minute , il est déjà barbon ;

Il brave le qu'en dira-t-on ,
Et près de son Altesse à tue-tête il fredonne.
Qui ne vit qu'un moment ne peut nuire à personne ,
Et doit vivre du moins , comme il lui semble bon :

Aussi fait-il ? Il caracole
Sur le bec du Roi des Oiseaux ,
Le pique à l'œil & gaîment le désole ,
Puis orgueilleusement se perche sur son dos.
L'Aigle , au lieu de battre de l'aîle ,
Et de prendre son vol vers la voûte éternelle ,
Se courrouce mal-à-propos ;
Il attaque l'insecte , il daigne le poursuivre ,
Ouvre sa large serre , & , perdant la raison ,
A toute sa rage il se livre ,
Pour étouffer un Moucheron
Qui n'avoit plus que deux instans à vivre.



LE JET-D'EAU

ET

LE RÉSERVOIR.

DANS un Parc dessiné d'après les meilleurs plans ,
Un Jet-d'eau dans les airs s'élevoit sous l'ombrage ,

Et retomboit à travers le feuillage ,
En perles , en rubis , en globules roulans :
Notre Jet-d'eau s'oublie , ainsi que c'est l'usage ;
(On a vu de tout tems les fots se prévaloir)

Il insulte , dans son langage ,
L'onde obscure du Réservoir ,
Qui fournissoit à tout son étalage.

Voi , lui dit-il , ce pompeux appareil ,
Si jusqu'à moi peut arriver ta vue :
Voi ces gerbes d'argent dont s'enrichit la nue ,
Et que j'oppose aux rayons du Soleil.

A quoi fers-tu , misérable eau dormante ?
Quand je m'élève aux cieux , dans l'ombre tu croupis :
Ton voisinage me tourmente ,

Et gâte bien souvent les lieux que j'embellis.

COMME il parloit , un des canaux se brise.
Au fond du Réservoir il s'entr'ouvre un chemin ,
Et soudain ,

L'onde sourdit, décroît, coule & s'épuise.

Vous eussiez vu les rubis s'exhaler ,

Toutes les gerbes disparoître ,

Et les perles dégringoler.

Notre orgueilleux commence à se connoître :

Il baisse , il tombe , il ne peut plus aller ,

Il est à sec. Vous devinez peut-être ,

De ma Fable quel est le sens ?

Appauvrissez le Peuple ; adieu l'éclat des Grands.



L' A U T R U C H E.

RANGEZ-VOUS tous, je vais voler :
Crioit une Autruche pesante :
Et les oiseaux de reculer ,
Dans la plus curieuse attente.
Allons, suivez-moi bien des yeux ;
Vous verrez si je tiens parole :
Je vais fendre l'azur des Cieux ;
C'est pour le coup que je m'envole.
Gare, gare !... En disant ces mots ,
Que sifflent l'Alouette & quelques Hirondelles ,
Elle étend lourdement ses ailes ,
Trop courtes de moitié pour des projets si beaux ,
Infructueux efforts ! cramponnée à la terre ,
Ses pieds servent mal les projets ;
Elle sillonne la poussière ,
Et, s'agitant toujours , ne s'élève jamais.
Ces disgraces sont ordinaires ,
Et chez le Peuple Autour on ne voit que cela ,
Combien d'Autruches littéraires
Disent, je vole, & restent-là !



LE RENARD

ET

LES JEUNES LAPINS.

BLANCHI dans les ruses de guerre,
 Un Renard, Renard s'il-en fut,
 Temporisant, pour atteindre son but,
 Comme un zéphir rasant la terre,
 Et toujours méditant l'escalade ou l'affut;
 Bref, le * Sinon de tout le voisinage,
 Ayant fait, une nuit, le sac d'un poulaier,
 Vint le matin dans un champ s'égaier:
 Tel un héros, las du carnage,
 Repose à l'ombre du laurier.
 Par de fraîches vapeurs la terre est arrosée.
 Maître Renard bercé parmi les fleurs,
 Et, d'un air printannier respirant les odeurs,
 Se roule, se blôtit dans l'herbe & la rosée.
 Par intervalle il va sautant,
 Il court après sa queue, avec elle il badine;

* C'est le nom du Traître qui livra Troye aux Grecs.

En vrai tartuffe il compose sa mine ,
Et le vieux coquin fait l'enfant.
Deux Lapins sans expérience ,
De leur côté , dans le pré s'amusoient ,
Trotinoient , broutoient , se baisoient ;
Sur leur derrière se posoient ,
Et jouoient en toute innocence.
Ils apperçoivent le Renard
Avec son mouvant étendard.
On examine , on fait silence ,
On dresse l'oreille , on balance ,
On tient conseil pour fuir ; mais le rusé Caffard
A l'air si doux , si benin , si tranquille ,
Qu'ignorant les pièges de l'art ,
Ces étourdis restent dans leur asyle :
Aux Lapins , comme à nous , la raison vient trop tard ;
Ils font plus ; l'un d'eux se hasarde :
Vois-tu , dit-il , ses yeux caressants & sereins ?
Comme il est tendre alors qu'il nous regarde !
Il a l'air d'aimer les Lapins :
Que craignons-nous ? bientôt leur effroi cesse ;
On avance un pas , & puis deux ,
Et , guettant le moment , l'animal cauteleux ,
A chaque pas qu'ils font , redouble de tendresse ;
Bien confians & bien joyeux ,
Les voilà près de lui , voilà qu'il les caresse ,
Qu'il les réjouit de son mieux ;
Et nos Jeannots sont vraiment dans l'ivresse ;
Ils trouvent un ami , leur sort est trop heureux ;

Un vieux Lièvre passoit ; Dieu fait s'il alloit vite !

Fuyez , leur dit-il en courant ,

Fuyez , ou gare le Cocite !

L'avis est inutile , autant qu'il est prudent.

Les deux Infortunés veulent envain le suivre :

Le Renard les happe à l'instant ,

Et vous les croque au frais , pour leur apprendre à vivre.

Vous , admis dans le monde à la fleur de vos ans ,

Vous êtes entourés de gens instruits à feindre ;

Et rien pour vous n'est plus à craindre ,

Que l'air affable des méchans.



LE MERLE. ET LE VER LUISANT.

PENDANT une nuit assez sombre ,
Tout fier de son étoile , un jeune Ver luisant
Se pavanoit dans l'épaisseur de l'ombre ,
Et s'enivroit d'orgueil en se considérant.
Sur ce globe , où chacun m'admire avec justice ,
Je ne vois rien , dit-il , de comparable à moi ;
Des Insectes je suis le Roi :
Eh ! qui d'entr'eux pourroit entrer en lice ,
Quand mon empire est si bien affermi ?
Est-ce l'active Abeille , ou la sobre Fourmi ?
Ces orbes éclatans qui versent la lumière ,
Pour briller empruntent mes feux ;
Et l'Astre qu'adore la Terre ,
N'est que le Ver luisant des Cieux.
Comme il parloit , d'une branche voisine ,
Un Merle fond soudain , & gobe l'Orgueilleux.
Ton éclat cause ta ruine ,
Pauvre Insecte ! . . . moins lumineux ,
Tu pouvois vivre , enseveli sous l'herbe :
Que je te plains d'être né si superbe !
L'obscurité t'eût rendu plus heureux.



LA RANCUNE DE L'OURS.

DANS les montagnes de Norwège,
Certain Lourdaut prit un jeune Ours,
Bien vêtu, bien fourré, mais mourant sous la neige,
S'il n'avoit eu de prompts secours.
Tremblant de peur, son nouveau maître,
Pour commencer à se faire connoître,
De cent liens charge le Jouvenceau,
Dans un cercle d'acier lui serre la lnette,
Lui rogne un peu les dents pour sûreté complète,
Et lui garrotte le museau.
Après cela, vers Paris il chemine :
Sans que je le dise, on devine
Qu'il veut à son captif donner quelques talens.
C'est à danser qu'il le destine :
Car la danse aujourd'hui domine
Parmi les arts les plus brillans.
Sur ses deux piliers de derrière,
D'abord on cherche à le hisser :
Si Brunet est rétif, le nerf de bœuf opère,
Et l'invite à se redresser.
Bientôt il fait la révérence,

Puis des pliés , puis les beaux bras ;
 Un violon règle ses pas ,
 Et voilà mon Ours en cadence.
 L'homme , augurant de ses succès ,
 Le fait entrer en diligence ,
 Dans une troupe de barbets
 Pour tous les rôles d'importance.
 Précédé de chiens en panier ,
 Et portant sur son dos un singe qui grimace ,
 Il promène sa lourde masse ,
 Avec la charge d'égayer
 Une imbécile populace.
 Brunet , au fond du cœur , étoit las du métier ,
 Il ne dit mot , il patiente ;
 Mais Dieu fait , en secret , quel dépit le tourmente !
 Une nuit , son Argus se trouvant pris de vin ,
 Avoit laissé sa longe ouverte :
 Il brise sa longe , il déserte ,
 Gravit un mur , & se fraie un chemin ;
 Il gagne un bois. Le tems le démuselle ;
 Il se défait même de son collier ;
 Mais sa rancune est immortelle ,
 Et l'affront qu'il reçut , il ne peut l'oublier.
 Par le bois qui lui sert d'asyle ,
 Passe , après quelque tems , son grave instituteur.
 Ah ! beau sire , c'est toi ! pour moi quelle douceur
 De te voir dans mon domicile !
 Reconnois-tu Brunet , ton serviteur ?
 Puis l'étouffant , à force de caresses ,
M ij

Souviens-toi , lui dit-il , de tes belles prouesses ,
Et du pauvre Ours dont tu fis un danseur.

Il n'est rien que n'exige , il n'est rien que ne brave
Un Despote insolent , par sa force aveuglé ;
Mais brisez les fers de l'esclave ,
Et le Despote est immolé.



L' H U I T R E E T L' H O M M E.

L' H O M M E.

Q U' ENTENDS-JE ? une Huître qui raisonne !

L' H U I T R E.

Que trouves-tu là qui t'étonne ?
Apprends que dans cette prison ,
Qu'entre vous Océan l'on nomme ,
Chacun de nous a sa raison ,
Et que l'instinct de tel poisson
Vaut l'intelligence de l'homme.

L' H O M M E.

Opprobre de notre Univers ,
Quels sont tes droits ? produits tes titres ;
Ne suis-je pas le Roi des Mers ?

L' H U I T R E.

Non.... pas même le Roi des Huîtres.

L' H O M M E.

Quelle insolence ! je m'y perds.

L' H U I T R E.

Tous les êtres de mon espèce
Dans le Royaume des Requins ,
Vivent en vrais Républicains :

Ils ont leur sens & leur adresse ,
 Et leurs plaisirs , & leurs chagrins.
 Ils ouvrent , ferment leur écaille ,
 Du soleil hument les rayons ,
 Sans rien demander aux poissons ,
 Qui les effacent par la taille ,
 Ou par le vain éclat des noms.

L' H O M M E .

Doucement ! raisonnons ensemble.
 J'ai des principes d'équité ;
 Mais si tu me contredis , tremble.

L' H U I T R E .

J'écoute avec docilité.
 Voyons.

L' H O M M E .

Plus je me considère ;
 Plus il me paroît assuré ,
 Que rien dans la nature entière ,
 Ne sauroit m'être comparé.

L' H U I T R E .

Bh ! la preuve ?

L' H O M M E .

Je pense , & j'aime :

L' H U I T R E .

Mais les poissons aiment aussi ,
 Et je suis fort tendre moi-même.
 S'il s'en trouvoit un seul ici ,
 Rebelle à cette loi suprême ,
 Sa race s'anéantiroit ,

Et, bornant par-là sa puissance,
Des mondes le moteur secret
Auroit manqué d'intelligence.

L' H O M M E.

Oh ! la tête va m'en tourner ;
Encor de la Philosophie !
Mais , dis-moi : qui donc , je te prie ,
S'avisa de t'endoctriner ?

L' H U I T R E.

La nature. Je suis fort vieille :
J'ai vu , plus de deux mille fois ,
Du Dieu du jour l'aube merveille
Se lever pour dorer mes toits.
Dans la solitude que j'aime ,
Souvent je cause avec moi-même ;
Je me plais dans cet entretien ;
Et tellement je m'évertue ,
Je fais tant , que j'en suis venu
À savoir que je ne fais rien.

L' H O M M E.

Impertinent animalcule !
Tu ne fais donc pas , comme nous ,
Ce que pèse l'eau qui circule
Dans les corps qu'elle produit tous ?
Comment , aux plaines éthérées ,
Se forment l'orage & les vents ,
L'attraction des Elémens ,
Et le prodige des Marées ?

M i 9

L' H U I T R E.

Moi , je fais que j'ai des besoins ,
 Et que je dois les satisfaire ;
 Je borne à cela tous mes soins.
 Que l'eau soit pesante ou légère ;
 Autour de mon rocher natal ,
 Que les vents soufflent bien ou mal ,
 D'honneur , il ne m'importe guère !
 Me cachant à tous les regards ,
 Renfermée en Huître pensante ,
 J'oppose de fermes remparts
 A la vague la plus bruyante : ...
 Je braye ce tumulte affreux ;
 Et , Philosophes que nous sommes ,
 Nous ne craignons rien sous les cieux ,
 Hormis les crabes & les hommes.

L' H O M M E.

Ce mot sert à te condamner :
 L'effroi même que je t'inspire ,
 Prouve mon droit de gouverner ,
 Et te soumet à mon empire.
 Oui , oui , j'ai le droit du plus fort ;
 Une Huître est toujours dans son tort ,
 Et ma clémence me fait rire.

L' H U I T R E.

Oh ! ceci me paroît subtil :
 Ce droit du plus fort , quel est-il ?

L'HOMME.

C'est..... la question est étrange!

C'est.....

L'HUITRE.

Quoi ?

L'HOMME.

C'est.... mais je suis trop bon!

L'HUITRE.

Dis-moi du moins quelque raison.

L'HOMME.

C'est ce qui fait que je te mange.



Après une seule enjambée....

Trop heureux Escargot, disoit l'autre à son tour,
De son destin encor plus mécontente,
Tu ne crains sous tes toits, sous ta maison rampante,
Ni la fraîcheur des nuits, ni la chaleur du jour.

Que près du tien mon sort est ridicule !
Tandis qu'en bon bourgeois tu vis dans ta cellule,
Je suis en butte aux bourasques de l'air,
Je grille dans la canicule,
Et meurs de froid pendant l'hiver.

NOTRE condition en vaut souvent une autre.
Le ciel fit pour le mieux ; nous plaignons-nous de lui ?
C'est lorsque , dans l'état d'autrui ,
Nous ne voyons que ce qui manque au nôtre.



L' A I G L E

E T

L A C O R N E I L L E.

L'AIGLE un jour avoit avisé
Une huître fraîche & bien nourrie,
Qui s'étoit vite recueillie
Entre son double mur, sur le roc déposé.
Qu'on dise encor qu'une huître est bête !
Notre Aigle est furieux : l'obstacle qui l'arrête,
Irrite le Roi des oiseaux,
Qui, pour se regaler du plus fin des morceaux,
Ne peut rien trouver dans sa tête.
Comme d'autres, les rois sont quelquefois bien fots,
Une Corneille intelligente
Près de-là se promène & voit son embarras,
Dont s'amuse, Dieu fait ! la dame sautillante.
Après qu'elle en a ri tout bas,
Si, dit-elle, votre hauteſſe
Veut exécuter son deſſein,
Il en eſt un très-court moyen....
— Eh ! parle donc ! la choſe preſſe.
— C'eſt de s'élever dans les cieux
Tout auſſi haut que le peut ſon audace,

Et de laisser tomber cet animal tenace
Sur l'amas que voici de rochers épineux.
C'est vainement qu'il s'emprisonne :
L'écaille va s'ouvrir en deux ,
Et Monseigneur mangera la personne.
A ce conseil malicieux ,
L'aigle bonnement s'abandonne.
Le voilà qui , planant dans l'air ,
Lâche de-là sa victuaille :
En vingt éclats se rompt l'écaille ;
Puis , aussi prompt que l'éclair ,
La friande Corneille happe l'huître dodue ,
Se sauve , & laisse ainsi l'oiseau de Jupiter
Tempêter à jeun dans la nue.



LA LEÇON D'UN VIEILLARD.

LE Calife Almalek, Conquérant plein d'orgueil,
Du Sultan Amurat avoit défait l'armée.
Yvre de ses succès & de sa renommée,
Il portoit en tout lieu le ravage & le deuil,
Et sous une vaine fumée,
Les volages destins lui cachotent son écueil.
Au Palais du vaincu fièrement il s'avance,
Accompagné de Captifs dans les pleurs,
De soldats & de chefs, & sur-tout de flatteurs :
Ce Mortel teint de sang est un Dieu qu'on encense.
Un vieux Mage, courbé sous le fardeau des ans,
Qui d'Amurat avoit guidé l'enfance,
Parmi ces lâches courtisans,
Gardoit le plus morne silence,
Et ses yeux, cavés par le tems,
D'Almalek, entouré de fourbes caressans,
Avec pitié contemploient l'insolence.
Le Tyran l'apperçoit, &, las de sa constance :
Mon triomphe, dit-il, semble peu t'émouvoir :
Toi, dont on m'a vanté la longue expérience,
Comment n'as-tu pas su prévoir,
Que ton maître aujourd'hui seroit en ma puissance ?

Regarde ; le reconnois-tu ?...

(Au même instant , on apporte sa tête.)

Oui, répond le Vieillard, sans paroître abattu ;
Et cet aspect m'apprend ce que vaut ta conquête.
J'ai vu dans ce Palais tour-à-tour apporter
La tête de Sélim à son vainqueur Korame ,
Celle de ce Vainqueur au Sultan Abcérame ,
Que rien dans ses projets ne sembloit arrêter ;
Celle enfin d'Abdérame, ici, sous ce dais même ;
Amurat, immolé par ton ordre suprême ,
Toute sanglante encor, se l'est fait présenter.
A ces mots foudroyans, que son cœur interprète ;

Le Calife pâlit, & le Mage se tait :

Almalek, pénétré d'une terreur secrète ,
Par des plaisirs trompeurs vainement s'en distrait.
Le front chargé d'ennuis, l'œil farouche, inquiet ;
Il erre tristement dans sa vaste retraite :

Croyant du sort anéantir l'arrêt ,

Il fit expirer le Prophète ;

Mais la prédiction n'eut pas moins son effet.



A son régime il faut être fidelle ;
Cela fait un bon chile , il n'y faut rien changer :
Mais nous pourrons , au moins , avec un peu d'adresse ,
Aller par-tout , être considérés ,
Réhabiliter notre espèce ;
Nous sommes les plus forts , soyons les plus madrés.
Que l'Epervier avec nous s'associe :
Invitons-y maître Corbeau
Et la Chouette du hameau ,
Et formons une Académie.
Ayons quelques Paons pour prôneurs ;
Ce sont d'éminentes personnes :
Notre gosier est dur , mais nos serres sont bonnes ;
Nous pourrons toujours bien étrangler nos censeurs.
Tope , dit l'Emouchet , qu'a séduit ce langage ;
Tu parles d'étrangler , c'est un projet fort sage.
L'Epervier l'entend ; il accourt.
La Chouette passoit , on l'arrête au passage ;
Et nos brigands , pour se rendre au bocage ,
Prennent le chemin le plus court.
Sous un antique ormeau , les voilà qui s'installent :
Les Marfias en pied , les Amphions détalent ;
Ils abandonnent tout , leurs amours & leurs nids.
Eh ! Messieurs , arrêtez , leur crioit la Chouette ;
Ne quittez point votre douce retraite :
Nous voulons désormais n'être que vos amis.
Ce soir , vous aurez bal avec grande musique ,
Le tout suivi d'un banquet magnifique ;
Par les mêmes talens nous allons être unis.

Les gens d'esprit quelquefois sont des bêtes ;
 Hélas ! les pauvres oisillons
 S'en vont gobant ces hameçons ,
 Et ne rêvent plus qu'à des fêtes.

L'HEURE est donnée , on vient au rendez-vous.
 Chut, chut, dit l'un des quatre : on fait un grand silence,
 Le Corbeau prend l'accord , & le concert commence,
 Concert affreux , fait pour des loups-garoux.
 Le Rossignol frémit & tombe en défaillance :
 Bouvreuil , Chardonneret , tout semble épouvanté :
 La Linotte indiscrette en dit ce qu'elle pense :
 Même dans sa vivacité ,
 Elle siffla , si l'on en croit l'histoire ,
 Et l'Orchestre à l'instant dévora l'Auditoire.
 Mais quoi ! j'entends le cor, les chiens, & les chasseurs ;
 Mânes plaintifs , vous aurez des vengeurs.
 Déjà la Chouette est tombée :
 L'Epervier , atteint à son tour ,
 Sent défaillir sa serre recourbée ,
 Et lâche à l'instant même un Chantre de l'Amour.
 Enfin l'Auteur de cette Tragédie ,
 Notre Hibou qu'on expédie ,
 Ferme ses gros yeux ronds à la clarté du jour.
 Et Chouettes & Hibous sont les fots despotiques ,
 Soi-disans protecteurs , mais fléaux des talens ;
 Et les Chasseurs , ces courageux critiques ,
 Par qui les Arts sont vengés des méchans.



LE CONQUÉRANT

ET

LE PASTEUR.

QU'IL est dans une erreur profonde,
Le Mortel jetté hors de soi,
Qui, précédé par le deuil & l'effroi,
Se plaît à ravager le monde !
Cent trônes à ce prix ne me tenteroient pas.
Des Cyprès éternels ombragent sa victoire ;
Et le fantôme de sa gloire
Traîne après lui les horreurs du trépas ;
Son ame aride est insensible
A l'amitié si douce en ses épanchemens ;
Et s'il a quelques jours brillans,
Il n'en a point un seul paisible.
Eh ! peut-il être une beauté,
Qui lui permette une caresse ?
Il met l'amour en fuite, il glace la tendresse,
Et fait frémir la volupté.
Le malheureux ! combien je lui préfère
L'homme borné dans ses desirs,
L'homme champêtre & solitaire,
Dans un cœur sans remords puisant de vrais plaisirs !

Sa Bergère naïve & tous les jours plus belle ,
L'égale aux Dieux dans ses embrassemens :
Jaloux de préparer ses simples ornemens ,
D'une main pure il va cueillir pour elle
Les premières fleurs du Printems :
Il vit heureux & meurt fidèle...
Mais je m'égare en traçant ces tableaux ;
Oublions un instant le charme que j'y trouve :
Ce que je dis , il faut que je le prouve ;
Et je reviens à mon héros.
LE Chef d'une nombreuse armée ,
Traversoit avec ses soldats
Une plaine au loin parfumée ,
Et de fleurs & de fruits ravagés sous leurs pas.
Alors le Dieu de la lumière
Armoit son front de traits plus éclatans ;
Ses feux que réfléchit l'acier du cimetière ,
L'or des habits , des panaches flottans ,
Sembloient multiplier les soleils sur la terre .
Faisoient étinceler les champs ,
Et s'y mêloient à des flots de poussière.
AU milieu de ces tourbillons ,
Le triste Conquérant s'avance ,
Accablé de soucis profonds ,
Et recueilli dans un morne silence.
L'ambition , la haine , la vengeance
Fermentent dans ce cœur flétri ,
Toujours blessé , jamais guéri :
Il s'abreuve de sang , & sa soif recommence.

ENTOURÉ de trésors , que son œil ne voit pas ,
Tandis qu'il rouloit dans sa tête
De grands desseins , des projets de conquête ,
Et d'illustres assassinats ,

Il apperçoit au pied d'un hêtre
Dont une onde courante entretient la fraîcheur ,
Nonchalamment assis un tranquille Pasteur ,
Animant sous ses doigts une flûte champêtre ,
Et peignant sur son front le calme de son cœur.

A ce tableau , l'ambitieux soupire :
Dans le fond de son ame il sent un vuide affreux ;
Et le Ciel , dont la voix daigne en secret l'instruire ,
Punit l'infortuné par l'aspect d'un heureux.

Viens , lui dit-il , ose me suivre :

Pourquoi languir dans un honteux repos ?

C'est pour la gloire qu'il faut vivre :
Les lauriers avec moi sont le prix des travaux.

Moi , répond-il , moi , quitter ces troupeaux ?
Et ces champs paternels & l'air que je respire !

Vois-tu ces prés , ces bois & ces ruisseaux ?
Regarde ce Ciel pur , entends ce doux zéphire ,
Tempérant les étés , sous nos sombres berceaux :
Voilà mes biens , ils doivent me suffire ;

Et ce toit où je dors au murmure des eaux ,
Couvert de chaume , est plus que ton empire

Avec ma flûte & ma Chloé ,

Jamais l'ennui ne m'y tourmente :

J'y fais l'amour , ou je le chante ;

Et voilà le jour employé.

Puis, reprenant son flageolet rustique,
Il poursuit l'air qu'il avoit commencé ;
Et le Conquérant plus sensé,
L'œil ténébreux, le front mélancolique,
Disoit, en s'éloignant : le songe est éclipse.
Je n'aurai donc passé ma vie
A conquérir, à ravager,
Que pour venir porter envie
Au sort paisible d'un Berger.



L'AIGLONNE

ET

LES PAONS.

UNE Aiglonne jeune & jolie
Fut promise autrefois au fils du Roi des Paons ;
La politique entre les Grands
Règle l'himen ; on consulte les rangs,
Et point du tout la sympathie.
Aussi fraîche que le Printems,
Voilà notre Infante partie.
Vous jugez si par les chemins
On s'empressoit à bien fêter la Dame :
Les Rossignols & les Serins,
Autour d'elle attroupés , chantoient avec plus d'ame :
Le Corbeau même , je la plains ,
Lui croasse un Epithalame.
Enfin elle arrive à la Cour.
Le Prince fait la roue , & vient lui rendre hommage ;
Avec orgueil il étale à son tour
Sa pompe rayonnante , & son auguste amour ,

* *Paons & Grands* riment à l'oreille , & cela suffit , dans
la Fable sur-tout.

Et les astres de son plumage.
Près d'elle on voit tous les Paons grands Seigneurs,
Qu'on reconnoît à leur tristesse.
On lui rend honneurs sur honneurs,
Et tant d'honneurs affligent la Princesse.
On l'a voit élevée à la simplicité,
Elle étoit belle, & n'étoit pas moins bonne;
Elle avoit retenu de sa mère l'Aiglonne,
Que la douceur sied à la Majesté.
Elle apperçoit un jour dans une Galerie
Des Paons déplumés & honteux. —
Faites venir ces malheureux :
Le Ciel en moi leur ménage une amie. —
Tant de bonté choque un peu la grandeur,
S'écria-t-on : pesez ce que vous faites,
Il est fort beau d'avoir un cœur,
Mais songez au moins qui vous êtes.
Ah ! dit-elle, à mon gré laissez-moi m'attendrir.
Je veux des pauvres Paons soulager les misères,
Les consoler, les secourir.
Je le sens bien, tous les oiseaux sont frères;
Vous parlez de grandeur, il me faut un plaisir.



LES DEUX RUISSEAUX.

UN Ruisseau, devenu torrent,
A chaque pas enflé dans sa course rapide,
Et dédaignant le lieu de sa source timide,
Vers les gouffres amers rouloit en murmurant.
 Au creux, d'un vallon solitaire,
Il tombe avec fracas près d'un autre Ruisseau,
 Promenant l'onde la plus claire,
Sous des saules unis, qui furent son berceau,
 Et sur les fleurs qu'il désaltère.
Pour caresser la plaine, il divise son cours ;
Dans ces lieux enchantés cent fois il se replie ;
 y forme, en jouant, d'innombrables détours ;
S'éloigne, reparoît, brille, se multiplie....
 Je le crois bien ; eh ! peut-on, dans sa vie,
Embrasser trop souvent l'objet de ses amours ?
RANGE-TOI donc, lui dit son confrère superbe,
 Que fais-tu là si près de mon chemin,
Toi, petit filet d'eau, qui sourdis sans dessein,
 Bon, tout au plus, à figurer sous l'herbe ?
Avec tes mille tours, réponds, quel est ton but ?
 Pour moi, je suis un ruisseau de fortune,
 Et je cours porter mon tribut.

Au vaste empire de Neptune.

Bon Dieu ! passez Monsieur le Courtisan.

Votre Grandeur ne me fait point envie ;

Vers la mer prenez votre élan :

Moi, j'aime mieux (telle est ma fantaisie)

Etre adoré d'une prairie ,

Que méprisé par l'Océan,



LE RENARD

ET

LE DOGUE.

DANS le royaume du Lion, . . .
Quand il meurt quelque bête opulente & célèbre,
Dom Renard est chargé, dit-on,
D'en faire l'oraison funèbre;
Fléchier ne parloit pas avec tant d'onction;
Mais glissons sur le parallèle.
Un Loup-cervier sanguinaire & glouton,
Ces jours-ci décéda, (j'en ai su la nouvelle)
Pour s'être bourré de mouton.
Chaque jour qu'il vécut fut marqué par des crimes;
Sa tanière toujours regorgeoit de victimes;
N'importe : il fut le Crésus du canton,
Ses cruautés dès-lors deviennent légitimes;
Il a des droits à l'oraison.
Le Panégyriste s'avance
Entre deux files de parens,
Et, montant sur une éminence,
Parle en ces mots à tous les assistans.
HÉLAS ! en ce jour funéraire,
Je viens renouveler les peines de mon cœur,
A l'orphelin rappeler un bon père,

N ij

A la veuve , un consolateur.

Pleurons , pleurons , dans cette enceinte auguste ,
Le plus clément des Loups , & sur-tout le plus juste ,
Répondez : eûtes-vous à vous plaindre de lui ,

Brebis timide , ou crédule Génisse ?

Sobre par bienfaisance , & non par avarice ,
D'un régime gênant il s'imposoit l'ennui.

Combien de fois , je l'ai vu , mes chers Frères ,

A jeun , défait , s'immolant pour autrui ,

Et louvoyant le long de ces bruyères ,

Chercher des malheureux , pour leur servir d'appui !

Vous vous attendrissez ! je vois couler vos larmes ;

O mon plus cher ami ! ces sanglots , ces regrets ,

Pour tes mânes sacrés doivent avoir des charmes :

Jouis dans le tombeau du prix de tes bienfaits. . . .

Je me trouble , ma voix expire ,

L'éloquence est muette , où gémit la douleur.

O vous , qui m'écoutez , vous plaindrez l'Orateur ;

Et vos cœurs vous diront ce qu'il n'a pu vous dire ,

Le hardi bavard que voilà !

As-tu bientôt joué ta comédie ,

Lui crie alors un Dogue , accroupi près de-là ?

Ce discours si pompeux , je le savois déjà ,

Syllabe pour syllabe. — Et comment , je te prie ?

— Insigne Plagiaire , effronté Courtisan ;

(Moi , c'est ainsi que je te nomme)

Je l'avois entendu prononcer par un homme ,

Pour l'obsèques d'un tyran.



THÉONE ET KIA.

KIA donnoit des loix au Peuple antique & sage ;
Qui vit naître Confucius ;
La douce aménité brilloit sur son visage ;
Et le Dieu des Chinois , dirigeant son jeune âge ,
Dans l'ame du Monarque avoit mis des vertus.
Le luxe altéra tout : flatté dans ses foiblesses ,
Il devint le jouet des femmes qu'il aima ,
Et d'un profane encens lui-même il parfuma
Les Temples somptueux , bâtis pour ses maîtresses.
Théone le perdit , en captivant son cœur.
Elle étoit exigeante , ambitieuse & vaine ;
Mais ses grands yeux mourans promettoient le bonheur !
Avec tant d'éloquence ils exprimoient sa peine ,
Que l'on accordoit tout à leur tendre langueur.
Esclave idolâtrée , elle fut bientôt Reine ;
Et l'on vit de ce jour , s'endormir l'Empereur
Au sein voluptueux de sa belle Sirène ,
Lui versant , à longs traits , le nectar de l'erreur.
Théone commandoit : le ciel , la terre & l'onde
Soudain fournissoient leurs tributs ;
La plus stérile arène , on la rendoit féconde ;
Des jardins s'élevoient , dans les airs suspendus ;
Les fleuves entr'ouvroient des chemins inconnus ;
Un desir de Théone eût fait éclore un monde.

Un jour , sur des carreaux d'émeraudes semés ,
 La gorge demi-nue , & les yeux enflammés ,
 Se cachant dans les bras du Prince qui l'adore ,
 Et qui brûle d'un feu qu'elle réchauffe encore ;

Ah ! dit-elle , si vous m'aimez ,
 Ne me refusez pas la grace que j'implore.

La vie est si rapide , hélas !

Faut-il que les nuits les plus sombres

Viennent abréger par leurs ombres

Des jours trop voisins du trépas ?

A quoi bon cette alternative

De splendeur & d'obscurité ?

Habitions un Palais où règne une clarté

Aussi belle & moins fugitive.

* Le *Tien* , moins grand que toi , dans les airs a placé

Ce Globe qui par lui borné dans sa carrière ,

Tantôt brillant & tantôt éclipsé ,

Nous ôte & nous rend la lumière.

Que ne pourrons-nous point inspirés par l'amour ?

Ce séjour est magique , & j'y désire encore.

Cher Prince , éternisons le jour ,

Et n'ayons plus besoin du retour de l'aurore.

Place , place dans ton Palais

Des Astres que tes loix maintiennent ,

Des Soleils qui nous appartiennent ,

Et ne s'obscurcissent jamais.

Les feux du Firmament , dans leur course féconde ,

* *Le Dieu des Chinois.*

Luiront sur le reste du monde :

Nous aurons, à nous seuls, des orbes radieux ,

Témoins de notre paix profonde.

Soyons tout, l'un à l'autre, & passions-nous des Dieux.

Presse-moi sur ton cœur, viens, ressens mon ivresse ,

Vois palpiter mon sein, connois la volupté ;

Par l'excès du bonheur ajoute à ma tendresse ;

Et, quand le sort jaloux de ma félicité

Rompra de tes beaux jours la trame enchanteresse ,

Nous volerons ensemble à l'immortalité.

Le crédule Empereur, séduit par cette image ,

Dans ce plan si hardi ne voit bientôt qu'un jeu :

De la Nature il croit être le Dieu ,

Et, certain du succès, il ordonne l'ouvrage.

Tout un peuple est en mouvement.

Un superbe Palais s'élève ;

L'éclat de l'or s'y mêle au feu du diamant ;

A grands frais commencé, c'est le goût qui l'achève ;

Les rayons du soleil n'y peuvent pénétrer :

Remplis de liqueurs inflammables

Que l'art d'Hermès sut préparer ,

De toutes parts des Globes innombrables

Sont les astres nouveaux qui le vont éclairer.

En demi-jours charmans la lumière est brisée ;

Des guirlandes de fleurs parfument les lambris ,

Et d'humides vapeurs, dans les airs rafraîchis ,

Tombent d'un autre Ciel, comme une autre rosée.

Au milieu des concerts, des danses, des festins ;

Les deux Amans sont entrés dans leur Temple ;

A genoux leur cour les contemple,
Et les Immortels même envîroient leurs destins.

Ils se plongent dans la mollesse,
Dans l'abus des plaisirs, payés par leurs sujets;
Et cet Olympe, où l'or ne doit tarir jamais,
De tout l'Empire engloutit la richesse.

LA Nation jette un cri de douleur.
Un ennemi voisin l'entend, s'arme, s'avance;
Il triomphe, & le Peuple abat avec fureur
Le monument du luxe & de l'extravagance.
Le malheureux Kia se voit abandonné:

Dans la misère & dans l'ignominie
Il traîne, avec horreur, les restes de sa vie....
Et ce Dieu d'un instant mourut infortuné.



LA JUSTICE

DES ANIMAUX.

LASSÉS des discordes publiques,
Les animaux d'un plein consentement,
Parlèrent d'accommodement ;
Mais , pour juger les troubles domestiques ;
On établit un Parlement.
Vu sa finesse , sa prudence ,
Et l'art de l'élocution ,
Le Serpent , comme de raison ,
Fut pourvu de la Présidence.
A la dignité d'Assesseurs
On crut devoir élever les Marmotes ,
Ronflant en bonnes Patriotes ;
Car , naturellement , les Juges sont dormeurs.
Quant aux détails de la Chancellerie ,
A la Tortue ils sont tous confiés ;
On fait qu'en sa marche étourdie ,
Elle fait feu des quatre pieds.
Bref , sur leur dos emportant leur tribune ,
Les Escargots tenoient lieu d'Avocats ,
Et déployoient dans tous les cas ,
Une éloquence peu commune.
On les accusoit d'être lents ,

N. v

Et d'éterniser les affaires ;
Pour acquérir plus de lumières ,
Ils demandoient fort bien des surfis de cent ans.
La Cour , d'ailleurs , fut juste , & Thémis bien servie.
D'un pareil Tribunal nul client n'appelloit.
Avant qu'on lâchât un arrêt ,
La mort , sans autre plaidoirie ,
Provisoirement emportoit
L'Avocat , l'Assesseur , le Juge & la Partie.



LE SECRET DE L'ÉDUCATION.

UNE Bonne, une Tante, une Mère est suspecte.
La jeunesse est toujours prompte à s'effaroucher ;
Pour la mener au but , il faut le lui cacher :
La leçon instruit mieux , quand elle est indirecte.
Prouvons. Avec sa tante une nièce habitoit :
La nièce avoit seize ans , beaux yeux , joli corsage ,
Et déjà même on la citoit
Pour la Pîché du voisinage.
Mais , avec les attraits qui parent le bel âge ,
Elle en avoit tous les défauts.
Elle couroit , alloit , parloit mal à propos ,
Et se coïffoit à triple étage ,
Et détestoit les plus légers travaux.
Aussi pas un amant n'y fixoit son hommage :
Les Epouseurs sur-tout se tenoient clos.
Joignez à cette humeur , volage & peu flexible ,
La curiosité la plus incorrigible :
Elle vouloit tout voir , tout épier :
Personne ne savoit mieux qu'elle ,
Et l'historiette nouvelle ,
Et la chronique du quartier.
Son intelligente tutrice ,

Quoique cherchant à la flatter ,
Reconnut en elle ce vice ,
Et résolut d'en profiter.

Dans une chambre solitaire ,
Un jour elle s'enferme , & fait sonner ses clés.
Les désirs curieux , à ce bruit éveillés ,
La Belle de trotter , comme à son ordinaire ,
Se suspendant sur la pointe des pieds.

La voilà qui s'attache au trou de la serrure :
Elle contraint ses moindres mouvemens ;
L'oreille est aux aguets , les yeux sont plus ardens ;
Et d'un voile qui vole on maudit le murmure.

Que voit-on ? la Tante à genoux ,
Et s'écriant , d'un ton sensible & doux :
Toi , qui changes les cœurs , Dieu , permets que ma nièce.

Agisse si bien désormais ,
Qu'elle mérite la tendresse

De ce mortel charmant qui l'aime avec excès ,
Se cache par délicatesse ,
Et m'a fait signer la promesse
De seconder ses vœux secrets.

Se doutant bien qu'elle étoit écoutée ,
Elle poursuit : ô Ciel ! dans tous les tems ,
Puisse-t-elle se voir chérie & respectée !
Qu'elle soit mère , un jour , de vertueux enfans ;
Et que son jeune époux , dans un nœud légitime ,
Goûtant les charmes du retour ,
Affermissé encor par l'estime
Les tendres chaînes de l'amour tisse.

Sa pupille se trouble , & jure d'être sage ;
De transports inconnus son cœur est agité ,
Des pleurs inondent son visage ;
Elle fuit : le coup est porté.
De ses cheveux adieu tout l'édifice ;
Une coëffe modeste en cache la beauté :
Elle plaira sans artifice.
Plus simple , elle en a plus d'appas.
Déjà la réforme est sentie :
Notre nouvelle convertie
Fait rêver les plus délicats ;
Puis les Adorateurs d'accourir sur ses pas ,
Aujourd'hui quinze , demain trente ,
Et la nièce , bientôt , grace à son changement ,
Voit se réaliser l'amant
Qu'avoit imaginé la tante.
Ma fable enferme plus d'un sens :
Vous , qui conduisez la jeunesse ,
N'employez pas les moyens violens ;
La douceur est souvent l'arme de la sagesse.
Un mot encor : cultiver des talens ,
Diriger des vertus , c'est l'art des plus novices ;
Et les Instituteurs savans
Corrigent leur élève , en dirigeant ses vices.



LA FORCE DES LARMES.

CONSOMMÉ dans l'art des Tibères,
D'un état malheureux le lâche usurpateur
Sur les enfans & sur les pères
Exerçoit cet art destructeur.

Chaque parole est coupable ou suspecte.
Le silence est prescrit par la voix des Bourreaux,
Qu'en frémissant tout un Peuple respecte :

Les pâles citoyens se taisent sur leurs maux ;
Mais par des signes énergiques
Des cœurs interprètes muets ,
Ils expriment leurs vœux secrets ,
Et les calamités publiques.

Ces signes éloquents sont bientôt interdits.

Alors un citoyen , appesanti par l'âge ,
Arrive dans la place où des Rois du pays

Le Bronze éternise l'image ,

Et la retrace aux regards attendris :

Là , tombant à genoux aux pieds de la statue

Du plus aimé de tous ces Rois ,

Il l'arrose de pleurs , au défaut de la voix.

Sublime expression,.... qui ne fut pas perdue !

Le Peuple interprète bientôt
Cette auguste douleur , ces profondes alarmes ;
Tous les yeux sont trempés de larmes ;
Mille soupirs unis ne font plus qu'un sanglot.

ON instruit le Tyran , & lui-même il s'avance.

Il veut , pour comble de tourmens ,
Priver ces malheureux de leurs gémissemens !....

Le désespoir leur rend l'indépendance :
Le Peuple sent sa force , & court à sa défense ;
Tous les bras sont armés ; le sang coule à grands flots ;
La garde est égorgée , & le monstre en lambeaux.

De l'espèce humaine avilie
Imbécilles persécuteurs ,
Prenez les biens , ôtez la vie ,
Mais ne défendez point les pleurs.



LE PHÉNIX.

LE monde comptoit plusieurs âges ,
Et point de Phénix jusques-là.
Ce prodige enfin se montra ,
Et vint enchanter les bocages.
Des champs , des forêts & des eaux ,
Chacun arrive en diligence ;
Il n'est pas jusqu'aux étourneaux
Qui ne l'admirent en silence.
Les Quadrupèdes , les Oiseaux
Semblent charmés de sa présence ;
Mais les plus sensibles d'entr'eux ,
Après cette première ivresse ,
S'éloignent vite de ses yeux.
Hélas ! qu'a-t-il donc fait aux Dieux ,
Se disent-ils avec tristesse ?
Sa beauté n'est qu'un don affreux ,
Puisqu'il est seul de son espèce.
Pauvre Phénix ! ah ! malheureux !
Quel astre cruel t'a vu naître ?
Au plaisir ton cœur est fermé :
Tu ne pourras jamais connoître
Le bien d'aimer & d'être aimé.



LES MOINEAUX

ET

LE TEMPLE.

EN réparant un Temple antique ,
On en fit déloger des milliers de Moineaux :
Mais dès qu'il fut bien magnifique ,
Bien réparé , voilà mes étourneaux
Qui s'en reviennent de plus belle.
Vain espoir ! les Dômes sacrés
N'offrent pas à nos effarés
De quoi loger une Hirondelle.
Las ! tous les trous étoient murés !
Bon Dieu quelle folle dépense ,
S'écria l'essaim bourdonnant !
A quoi cet édifice immense
Pourra-t-il servir maintenant ?



LE CHÊNE

ET

LE GLAND.

UN Chêne altier s'indignoit de son fruit.
De mon ombre, dit-il, je protège la terre ;
Je suis l'arbre du Dieu qui lance le tonnerre ,
Et voilà ce que j'ai produit !
Ingrat , reprit le Gland , qui parloit comme un Sage ,
D'où te vient tant de vanité ?
Dans tes vastes rameaux reconnois mon ouvrage ;
Sans moi tu n'aurois pas été :
T'enfermois dans mon sein ton superbe feuillage.
Toujours sublime , en ses moindres décrets ,
La Nature qui me destine
A te perpétuer dans le fond des forêts ,
Sur ta cîme m'élève exprès ,
Pour mieux te rappeler à ton humble origine.



LE DIAMANT

ET

LE LAPIDAIRE.

UN Lapidaire travailloit
Des pierres que son art faisoit paroître fines :
En facettes il les tailloit,
Les montoit à plaisir : on les trouvoit divines.
Quel feu , disoit-on, quel éclat !...
Un Diamant tout brut encore ,
Reste à l'écart ; on n'en fait nul état :
Il est de prix , mais on l'ignore.
Le meilleur fond a besoin d'ornement :
Sans un peu d'art la nature a beau faire :
Le génie est le Diamant ,
Et le goût est le Lapidaire.



LE NOVATEUR.

UN homme autrefois fit naufrage.
Jouet des flots & du destin,
Il fut poussé vers un rivage,
Peuplé d'heureux.... on va douter, je gage ;
L'homme par-tout est né pour le chagrin.
Quoi qu'il en soit , sur cette plage,
Les cœurs sont purs , & le Ciel est serein.
Les Arts en sont bannis , aussi-bien que l'étude ,
La Nature elle-même en a dicté les loix ;
Le culte est d'aimer Dieu. Point de rangs, point de droits.
On fait , tout simplement , le bien par habitude ,
Sans la peur des tourmens , des Prêtres & des Rois.
Celui que dans ces lieux a jetté la tempête ,
S'accoutume aisément aux douceurs du séjour.
Comme un concitoyen , on l'accueille , on le fête ;
Il dort , il chante , il fait l'amour ,
D'affaires , de devoirs , ne remplit point sa tête ,
Et ne se plaint jamais de la lenteur du jour.
Il est libre & content ; en un mot , il respire.
C'étoit un bon humain , vrai , souple , confiant ,
Et passablement ignorant ,
Parfait enfin , s'il n'avoit pas su lire.
Que la science est un fatal présent !
Deux ans s'étoient passés , survient un autre orage ,

Qui vomit sur ces bords un de ces Novateurs
 Sobres par vanité, s'adaptant un langage,
 Des crédules mortels rigides corrupteurs,
 Hypocrites cachés sous le masque des mœurs.

Profanant le titre de sage.

Roulant soudain de beaux projets,

Il jette un œil scientifique

Sur cet amas de Mortels satisfaits,

Unis, sans l'accord politique,

Sans code maintenant la paix,

Amoureux, sans métaphysique.

Jouissant de tout sans procès,

Heureux, en un mot, sans logique.

Et la pitié qu'excitent ces objets,

Parle à son cœur philosophique.

Le Ciel m'appelle ici ; j'en dois bannir l'erreur ;

Infortunés, dit-il, pour vous le jour va naître :

Sentir n'est rien : l'homme est fait pour connoître.

Sans le raisonnement, qu'est ce que le bonheur ?

Il cherche, il invente, il combine

Les moyens les plus prompts d'exécuter ses vœux ;

Et c'est l'autre étranger que mon homme destine

A semer sourdement les germes dangereux,

Et les venins de sa fausse doctrine.

Les voilà travaillant tous deux

A préparer l'éclat & la ruine

D'un peuple obscurément heureux ;

Le jeune & crédule Séide

De ce burlesque Mahomet.

Aux Sillogismes se soumet ;
 De nouveautés il est avide ,
 Et la gloire qu'on lui promet
 Elève son effor timide.
 Lui-même il brigue des leçons ,
 Avale à longs traits l'imposture ,
 Abandonne une ame encor pure
 Aux fureurs des opinions ,
 Et s'enivre de leurs poisons ,
 Qui fermentent par la lecture.
 Il devient fanatique & se croit inspiré ,
 Veut créer , innover , donner un peuple au monde ,
 Et , dans sa démence profonde ,
 Il cesse d'être bon , dès qu'il est éclairé.
 Plus de dignes , plus de scrupules ,
 Tout remords est anéanti ;
 Il cabale , il intrigue , il parle aux plus crédules ,
 Et se forme enfin un parti.
 La faction triomphe , & la guerre s'allume ;
 Il faut un autre Dieu , d'autres mœurs , d'autres lois
 Choisira-t-on des Consuls ou des Rois ?
 On s'arme , on se bat , le sang fume :
 La Nation est aux abois ;
 Le Laboureur raisonne , & la faim le consume.
 Tous les nœuds sont rompus , ou prêts à se briser ;
 Et ces Mortels , hélas ! qui vivoient si tranquilles ,
 Soumis à deux rêveurs , fiers de les diviser ,
 Vont de leurs propres mains renverser leurs asyles ,
 Et s'égorgent entr'eux , pour se civiliser.



JEANNOT ET LE FRÊLON.

UN jeune enfant, c'est Jeannot qu'on l'appelle,
Cueilloit des fruits dans un jardin :
Un Frêlon le pique à la main ;
La foiblesse est toujours cruelle.
Le pauvre Jeannot jette un cri,
Mais plus insolent, plus agile,
Une seconde fois l'orgueilleux volatile
Sonne la charge autour de lui.
Furieux, le vaincu s'élance,
Saute après le Frêlon, s'obstine, & le saisit.
Dans le malheur, plus d'un sage le dit,
Rien n'est plus bas que l'impudence.
Ah ! j'implore votre clémence,
S'écria le Captif, d'un ton presque touchant ;
Laissez-moi vivre, bel enfant,
En faveur de mon innocence :
Mon petit dard fait seul mon existence ;
Et, si par fois il est cuisant,
C'est la Nature, en conscience,
Qui veut que je sois mal-faisant.
Oh ! c'est la Nature ! à merveille,
Reprit Jeannot qu'il croyoit abuser ;
C'est elle aussi qui me conseille
Et qui me dit de t'écraser,



LA TOURTERELLE

ET

LE BOUVREUIL.

UNE crédule & simple Tourterelle,
Au plumage d'albâtre, avec le collier noir,
Étoit réduite au désespoir,
Et regrettoit un infidelle.
Le plus scélérat des amans,
(Parmi les Tourtereaux il est d'horribles gens !)
Pour une colombe coquette,
Vive, pétulante, indiscrette,
Et comptant pour rien les sermens,
Avoit délaissé la pauvrete,
Qui se piquoit de sentimens.
La voilà qui s'en est allée
Dans un désert ; loin des pigeons,
Des tourtereaux, elle a pris sa volée :
Elle ne veut plus voir ce monde de frippons,
Où l'innocence est immolée,
Où les sermens d'amour sont autant de chansons.
Plaintive & désolée,
Elle se perche au haut d'un lugubre cyprès :
Là, sur une branche isolée,

Elle redit tristement ses regrets ;
Elle gémit au lever de l'aurore ;
Sa plainte se prolonge , & croît avec le jour :
Lorsque la nuit survient , elle gémit encore :
Après cela , fiez-vous à l'amour !
Elle conte aux échos sa touchante aventure :
Dans le cahos le monde est replongé ;
Depuis qu'un ingrat a changé ,
Tout est changé dans la nature.
Tandis qu'elle se lamentoit ,
Un Bouvreuil insolent & fier de son plumage ,
Sur le même arbre s'abattoit :
Il venoit de Paris. Par-tout on y vantoit
Et sa cravate & son ramage :
C'étoit pour le peindre en deux mots ,
L'Alcibiade des moineaux.
Brillant , babillard & volage ,
Il persifloit les fidèles oiseaux ,
En moins de rien corrompoit un bocage ,
N'étoit qu'un scélérat , & tranchoit du héros.
Il apperçoit notre amante outragée :
Quoi ! lui dit-il d'un air vainqueur ,
On te trahit , & tu n'es pas vengée !
Eh ! depuis quand , belle affligée ,
S'avise-t-on d'avoir un cœur ?
Soupirer , dans l'âge de plaire !
Fi donc ! quel abus odieux !
Les amans sont légers , il faut penser comme eux.
La constance est une chimère ;
Tome II.

Moi , je t'affiche , si tu veux.
J'allois sur le prochain rivage ,
Pour terminer , (le fait est très-certain)
Avec la veuve d'un serin ,
Qu'on dit aimable , & point du tout sauvage.
Consens ; je rebrousse chemin ;
Quitte ton lugubre hermitage ;
Je te suis , je t'adore , & je fais ton destin ;
Ton infidelle en va mourir de rage :
Pour consoler , je suis divin.
Mons Bouvreuil se rengorge & perd son étalage.
Toute livrée à son chagrin ,
Mon Ariane avec dédain
Lui tient à peu-près ce langage :
Qu'est-il de commun entre nous ?
Ah ! ma douleur m'est agréable :
Laissez-moi mon désert ; ce que j'y vois m'est doux :
J'aime mieux ces rochers , ce bois impénétrable ,
Et ma tristesse inconsolable ,
Qu'un consolateur tel que vous.



LE LOUP

ET

LE HÉRISSEON.

UN Loup, maître fripon,
(Il n'est pas besoin que j'en jure)
Fit rencontre d'un HÉRISSEON,

Qui, le long d'un taillis, se rouloit d'aventure.
Messire Loup, sur l'animal

Eût voulu se jeter, il en mouroit d'envie:

Mais l'autre, qui le fait brutal,

Oppose tous ses dards à l'atteinte ennemie.

Eh quoi ! lui dit notre glouton,

Vous voilà comme en tems de guerre,

Armé de pied en cap ! pourquoi tant de façon

Avec son allié, son ami, son compère ?

Tout cet appareil, à quoi bon ?

Eh mais ! à rien, reprit le Hérissou,

Trainant tout doucement son épineuse égide ;

Chacun a son allure, & l'instinct me décide :

Je ne me pique pas d'avoir de la raison.



LES VOYAGES

DE

LA VÉRITÉ.

UN beau matin , la Vérité
Quitta , dit-on , sa retraite profonde :
La voilà promenant son fanal redouté ,
Errante sur le globe & commençant sa ronde ,
Le çagot la maudit , le faux sage la fronde ,
Le sot en est épouvanté.
Elle débarque aux rives du Bosphore :
Grande rumeur chez le Mufti ;
Il mande le Divan.... le Pontife a frémi.
Pour le Prophète qu'il adore ,
Et qui , pendant son règne , a tant de fois menti.
Elle marche au sérail : une cohorte altière
Menace , sabre en main , de la faire empaler ;
Des muets éloquents viennent pour l'étrangler :
L'imbécile-Sultan ne veut pas qu'on l'éclaire.
La fuite ou le cordon.... optez. — Mon choix est fait. —
D'un pied léger elle vole à la Chine ,
Et d'avance jouit du sort que lui promet

Un Peuple intelligent que le Tien illumine,
Et que d'antiques loix ont dû rendre parfait.

Elle n'avoit pas tort : la nation l'accueille ;

Mais des Mandarins sagement

La politique se recueille ;

Ils s'alarmoient apparemment,

Pour les secrets du Porte-feuille....

Bref, la Dame est chassée. En cheminant toujours,

Elle arrive à Madrid ; on l'arrête aux barrières.

Des Inquisiteurs débonnaires ,

La lorgnant d'un air doux, lui font un beau discours ,

Pour lui prouver qu'on doit brûler ses frères.

En l'honneur de la Vierge , & d'un Dieu tout clément ,

On prépare un bûcher splendide ,

Pour l'y placer pompeusement :

La Voyageuse s'intimide ,

Et dispaçoit fort prudemment.

Elle vit cent climats , voyagea dans la France ,

Et vint enfin se montrer à Paris.

C'est le séjour des beaux esprits ,

Des Arts , de la sagesse , & de la tolérance ;

Je vais de mes travaux y recevoir le prix. —

Beau rêve ! à peine entrée , on l'observe , on la guette ,

Contr'elle on a déjà tonné ;

Plus d'un Docteur s'est déchaîné ,

Et plus d'un Juge la décrète.

Enfin ne trouvant sous les Cieux ,

Que dévots préjugés , ou terreurs politiques ,

Des poignards, des bûchers, de zélés fanatiques ,
Et des forfaits religieux ;
Sans plaindre les humains qui l'avoient outragée ,
Sans en attendre un repentir ,
Dans son premier asyle elle s'est replongée ,
Et rentre dans son puits , pour n'en jamais sortir.



LE CHAPEAU.

Le bien, dit-on, vers le mieux s'achemine.
Ce mieux-là n'est qu'un mot, ou je suis fort trompé....
Le Chapeau dans son origine,
S'arrondissoit, sans être retapé.
Le premier cependant qui s'en couvrit la tête,
En étoit fier, quoiqu'il fût rabattu :
C'étoit à qui lui feroit fête ;
Et le bruit de son nom fut par-tout répandu.
Cet homme devint vieux, & mourut comme un autre.
Du Chapeau rond son plus proche hérita ;
(C'étoit de son tems comme au nôtre)
Profondément il médita,
Et releva deux bords. Tout le peuple s'écrie :
Ma foi, l'Inventeur ne fut rien :
Son Successeur est tout : quel effort de génie !
C'est à présent que le Chapeau sied bien.
Le Successeur, au milieu de sa gloire,
Alla rejoindre son Parent ;
Et l'Héritier, esprit fort pénétrant,
Voulut, comme eux, illustrer sa mémoire.
Voilà sa tête en mouvement :
Son effor créateur ne connoît plus de borne ;
Et soudain au Chapeau, quel heureux changement !
Dans son enthousiasme, il ajoute une corne....

Une corne de plus ! vite , vite un autel.
C'est un prodige , un Dieu , sous les traits d'un Mortel.

La Parque enfin le ravit à la terre :

Au terme des grandeurs le voilà parvenu ;

Et le Chapeau trois fois cornu

Vint enrichir un nouveau Légataire.

Que fera-t-il , que va-t-il concevoir ?

A ses dépens chacun raisonne & glose.

O sublime métamorphose !

Son feutre est blanc ; il va le teindre en noir ,

Afin d'inventer quelque chose.

Nouveaux transports ! grande rumeur !

Oh ! pour le coup , dit-on , l'idée est admirable !

Un Chapeau blanc ! fi ! c'étoit une horreur :

Voici du beau , du neuf , de l'incroyable.

Honneur au Chapeau noir ! gloire soit à l'auteur !

Notre auguste Philosophie

Est , je crois , peinte en ce tableau :

Que de Sages on déifie ,

Qui n'ont fait que changer la forme du Chapeau !



LE SINGE

ET

LE RENARD.

UN trône étoit demeuré vuide,

Un Singe y saute & s'y campe soudain :

Le costume royal n'a rien qui l'intimide :

Il ceint le diadème, il prend le sceptre en main ;

Et le voilà qui règne : à sa mine hardie ,

A son air, noblement altier ,

On eût juré que de sa vie ,

Il n'avoit fait d'autre métier.

Invités par le Chat sauvage ,

Qu'il nomme son Ambassadeur ,

Les autres animaux viennent lui rendre hommage ,

Et sont frappés de son air de grandeur.

Le seul Renard examine le Sire ,

Se moque de la dignité

Que la foule imbécille admire ,

Et par un tour que je vais dire ,

Il dérouté sa Majesté.

Il va chercher régal de toute espèce ,

Des oranges, des noix, des raisins bien dorés :

O V

Puis vient offrir , fendant la presse ,
Les tributs qu'il a préparés.

Gille-premier soudain s'élance hors du trône
Aux yeux des courtisans surpris ,
Et , délivré du poids de la couronne ,
Capriole à son aise , & va gruger les fruits.
Qu'importe une frivole marque ?

Affublez un Bouffon de l'attirail des Cours ,
Le Singe percera toujours ,
A travers l'habit du Monarque.



LA GOUTTE D'EAU.

DANS la crise d'une tourmente
Qui bouleversoit l'Océan,
Tout-à-coup enlevée à la vague écumante,
Parmi la foudre & l'ouragan,
Une Goutte de l'onde amère
Réjaillit sur un roc voisin.
D'ici je vais voir tout le train,
Dit-elle : qu'il est doux de vivre solitaire !
N'existons que pour nous : & respirons enfin.
Sans dépendre toujours de quelque flot mutin,
Des élémens j'observerai la guerre ;
Et l'Océan aura beau faire ,
Il ne m'aura plus dans son sein.
Le Dieu du jour alors s'échappe de la nue ,
Et sur le roc voilà soudain
Ma raisonneuse disparue.
Mêlée avec les flots , elle suivoit leurs cours ,
Des vents affrontoit la furie ,
Et dans les vastes mers eût roulé pour toujours :
Seule un instant elle est tarie.



LES FOURMIS, LES LAPINS ET LES MOINEAUX.

Des Fourmis, tant soit peu commeres,

Un soir, les bras croisés (bras de Fourmi s'entend)

Près d'un chaume écarté, babilloient posément

Avec quelques Lapins qui ne leur cédoient guères

En babil comme en jugement.

Mais de quoi parloient-ils ? de quoi ? de leurs affaires

Sans doute ?... Devinez ; je vous le donne en cent.

Amis, puisqu'il faut vous le dire,

Nos gens se rappelloient & regrettoient les lieux

Où leur espèce avoit pu nuire ;

De cet horrible droit ils béniffoient les Dieux.

L'Espagne, s'écrioit un Lapin très-fougueux,

Nous a vu ravager les Isles Baléares :

Les Habitans n'étoient pas seuls barbares ;

Nous partagions cet honneur avec eux.

Au mot d'honneur, une Fourmi superbe,

La plus colère apparemment,

Escalade vîte un brin d'herbe,

(Il faut se rappeler, pour l'intelligence de cette Fable, les ravages des *Lapins* dans l'Espagne, des *Fourmis* au Brésil, & des *Moineaux* dans le Palatinat.)

Et va de l'entretien s'emparer brusquement.

Eh! Nigaud, tu bats la campagne

Dit-elle au Harangueur : que nous importe-t-il

Que quelques fots Lapins aient brouté dans l'Espagne :

Furent-ils, comme nous, nommés Rois du Brésil ? *

Nous y causions tant de dommage,

Cela soit dit sans vanité....

Elle en auroit dit davantage :

Mais un essain d'oiseaux vint fondre à son côté.

Qu'est-ce que tu contes, ma mie,

Dit le Doyen ? de vieux *rebus* :

Prends garde qu'un de nous, malgré ta Seigneurie,

Ne te gobe à l'instant avec tes attributs.

Des Lapins, des Fourmis se disputent l'empire !

L'infeste le plus vil trancher du Potentat !

Vivent les Moineaux, pour bien nuire !

Demandez au Palatinar,

Où, par l'ordre du Ministère,

Effrayé de notre dégât,

On met nos têtes à l'enchère,

Où l'on nous traite en Criminels d'Etat.

Ce ridicule orgueil n'est que trop ordinaire :

Que de Mortels tirent tout leur éclat

Du peu de mal qu'ils ont pu faire !

* On y appelloit les Fourmis *l'Infeste-Roi*.



LE SERPENT

ET

LA COLONNE.

UN Serpent des plus étourdis ,
Sous les parvis d'un Temple insulte une Colonne ;
Et le voilà qui l'environne
De ses innombrables replis.
Il est tems, dit-il, qu'on t'abatte,
Que de ton faste antique on délivre les airs.
En même tems jaillissent les éclairs
De sa prunelle d'écarlate.
Il s'enfle , il se courrouce , il vomit son poison ;
Et, dans l'excès de sa rage inutile ,
Va contre le Marbre immobile
Dardant les traits aigus de son triple aiguillon.
UN Passant qui survient coupe en deux le reptile ,
Qui , dans l'instant , détaché du fronton ,
Ensanglante le Péristile ,
S'agite , & rampe encor sur son double tronçon :
Mais , malgré ses efforts, la force l'abandonne ;
Sa crête , qui pâlit , veut en vain se dresser ;
Il meurt au bas de la Colonne.
Qu'il s'efforçoit de renverser.



CONTES.

INVOCATION A LA FONTAINE.

Du fond des immortels bocages,
O la Fontaine, inspire-moi !
C'est en badinant comme toi
Que l'on se place au rang des Sages.
L'Amour qui te doit ses succès,
Et plus d'une heureuse nuitée,
L'Amour respire en tes portraits,
Et tu rimas sous sa dictée
Les plus jolis tours qu'il ait faits..
Quelquefois ta verve s'allume,
Et déconcerte la pudeur ;
Mais la licence de ta plume
Prouve elle-même ta candeur.
Que je regrette ton génie,
Ton abandon, ta bonhomie,
Ton style, image de ton cœur !
Notre siècle métaphysique

Est barbare à force d'esprit ;
Chaque Muse mélancolique
Se complaît dans ce qu'elle écrit.
Fais que j'échappe à l'influence ;
J'ai comme toi bien du loisir
Avec beaucoup d'insouciance ;
Comme toi j'aime le plaisir ,
Et là finit la ressemblance.
Rrête-moi tes moindres pinceaux ;
Que de loin je suive tes traces ;
Je n'aspire point à tes graces ,
Trop heureux d'avoir tes défauts !
Peindre mes goûts , mes rêveries ,
Ou , dans quelques vers négligés ,
De nos femmes sans préjugés
Consacrer les tendres folies ,
Voilà tout l'honneur que je veux.
Je ne brigue point les suffrages ;
Que le tems me laisse les jeux ,
Et qu'il emporte mes ouvrages.



ALPHONSE, CONTE.

LE Roi Henri (de Castille s'entend)
Eut autrefois une Cour jeune & leste.
Tout ce qui rend un Prince séduisant
En apparence , il l'avoit & de reste ;
Il étoit beau , magnifique & galant.
Aussi d'attraits un brillant assemblage
Fit du palais un séjour enchanté ;
Le vice aimable y tentoit la plus sage ;
Et par l'exemple on étoit emporté.
L'Amour fait loi , la foiblesse est d'usage.
A des tournois on consacroit les jours.
Et dans la nuit , favorable aux caresses ,
On recevoit de ses jeunes maîtresses
Le myrthe heureux treffé par les Amours.

QUI l'auroit cru ? Dans ces luttes charmantes ,
Le seul Henri , languissant , abattu ,
Indécemment outrageoit ses Amantes ;
Et leur faisoit regretter leur vertu.
Sa nullité choquoit leur modestie.
Déjà plusieurs en murmuroient tout bas ,
Et par orgueil remettant la partie ,
Contre le Prince armoient tous leurs appas.

Rien. Il mettoit outrages sur outrages ,
Ces Dames-là ne s'entêtèrent pas ,
Et rirent bientôt d'avoir été si sages ,
Si l'on peut rire en un semblable cas.
Je plains Henri ; les mines du Potoze
Ne valent pas un desir satisfait ;
Le trône est bon , mais il faut autre chose ,
Il faut jouir , pour régner en effet.
Quoi qu'il en soit , les procédés du Maître
N'ont point passé jusques aux Courtisans ;
Ils ne sont point jusques-là complaisans ;
Alphonse ici le prouvera peut-être ,
Mais prouve trop , qui prouve à ses dépens ,
Il eut , dit-on , sans compter la figure ,
La taille haute & le jarret tendu ,
Un sourcil noir , d'un très-flatteur augure ,
Le plus grand œil , que la Castille ait vu.
C'étoit enfin Alcide en miniature ,
Et de sa force il n'avoit rien perdu :
Si bien qu'il fut très-estimé des femmes ;
En un clin d'œil toutes l'avoient jugé
Essentiel , fait exprès pour les Dames :
Et pour l'avoir , on s'étoit arrangé.
Il prospéroit ; c'étoit peu d'être utile ,
Et de verser de solides bienfaits.
Il débitoit d'un ton noble & facile
Ces riens charmans qui font tous nos succès ,
Et déployoit , grace à cet art futile ,
Même à Burgos , tout l'esprit d'un Français.

Un seul objet à la loi de conquête
S'étoit soustrait, avoit fraudé les droits.
Alphonse avoit & le cœur & la tête,
Le reste, non. Les sens, pour cette fois,
Quoiqu'Amour dît, n'étoient point de la fête.
Cette Beauté se nommoit Sandoval :
De beaux yeux bleus, avec un teint d'albâtre,
Cette langueur qui vaut bien l'air folâtre,
Je ne sais quoi qu'on définiroit mal,
Rendoit déjà notre Alphonse idolâtre,
Et lui donnoit tout Burgos pour rival.
Mais soit orgueil, pudeur, caprice, adresse,
(Belles toujours ont d'arrière-desseins,
Et leur vertu ressemble à la foiblesse)
Sandoval lurt, & sous des yeux séreins,
Elle s'applique à cacher sa tendresse.
Elle vouloit que l'on dît : » Un Héros,
» Accumulant couronnes sur couronnes,
» Avoit conquis tous les cœurs de Burgos :
» Mais Sandoval a posé les colonnes,
» Où cet Alcide a fini ses travaux.

ALPHONSE en vain prioit, demandoit grace,
A ses pleurs même on osoit résister.
Désirant tout, il n'osoit rien tenter,
Et languissoit autour de cette place
Que les assauts ne pouvoient emporter.
Les soins jaloux de ses autres maîtresses,
L'important, ne le décidoient pas :
D'adroits refus valaient bien leurs caresses.

Alphonse au juste estimoit leurs appas.
Un cœur trop vuide enfin se détermine ;
Lasses d'attendre , on les prit par famine.
Le désespoir les mit en d'autres bras.
Oublions-les pour voir ce qui s'apprête
Dans cette Cour. La femme de Henri,
Blanche de nom , fut , dit-on , trop honnête ,
Car elle étoit fidelle à son mari.
Fidelle à quoi ? Blanche perdoit la tête :
Qui l'empêchoit d'avoir un Favori ?
Aussi fut-elle ennuyeuse & stérile :
Pareille épouse est un meuble inutile.
Scandalisé de sa stérilité ,
Nicolas , Pape , alors sollicité ,
Contre elle osa lancer ses anathêmes ,
Brisa ses nœuds : les Papes de tout tems
Ont exigé que l'on fit des enfans :
Dans un besoin ils en ont fait eux-mêmes ,
Pour propager le nombre des croyans.
La pauvre Blanche , ainsi répudiée ,
Se retournant vers son beau lit royal ,
D'un air confus disoit : » quel coup fatal !
» A qui , grands Dieux , m'avez-vous mariée !
» Si jeune encor , un tel sort m'est-il dû ?
» Vous le savez , & ma cause est la vôtre ,
» Dieux protecteurs , j'aurois fait , comme une autre ,
» Quelques enfans , si Henri l'avoit pu....
» Et Nicolas sous sa foudre terrible
» Courbant mon front , hélas ! peu respecté ,

» Fait cet outrage à ma fécondité!
» Qu'on dise encôr qu'un Pape est infailible.

C'EST sur ce ton qu'elle quitte Burgos.

Pour remplacer cette Reine dolente,
De Portugal on a choisi l'Infante.

Interrompu dans ses galants travaux ,
Alphonse alors, qui perdoit l'espérance ,
Ne demandoit qu'un prétexte à l'absence ,
Et soupiroit après des cœurs nouveaux.

Toute la Cour attendoit Henriette ;
Il est nommé pour l'aller recevoir.
L'ordre est précis , il faut qu'il s'y soumette ;
Et par raison il s'en fait un devoir.

Pour Sandoval , elle est moins patiente ;
Ce départ brusque & qu'il semble hâter ,
Cette froideur , cette joie indécente
Qu'il laisse voir , tout prêt de la quitter ;
L'âge d'Alphonse , & celui de l'Infante ,
Tout l'inquiete & tout vient l'attrister.

Sentant alors l'abus de la sagesse ,
Elle commence à blâmer ses lenteurs ,
Et voit fort bien qu'elle a manqué d'adresse ;
Qu'il faut savoir mettre un terme aux rigueurs.

» Il part , dit-elle , & cet instant m'éclaire.
» Il m'oubliera : s'il étoit moins pressé ,
» On pourroit voir ce qu'on auroit à faire :
» Mon tendre cœur est bien embarrassé.

LE jour est fixe : Alphonse & son cortège
Prennent congé d'un air libre & joyeux ,

Et Sandoval se reproche un manège
Qui lui ravit ce qu'elle aime le mieux.

L'INFANTE attend, abrégeons le voyage.
Mes chers amis, vous voilà transportés
Dans son Palais arrosé par le Tage :
Tout à notre aise, admirons ses beautés.
A peine encore elle a vu seize étés.
On conviendra que c'est là le bel âge,
Et qu'il sied bien même à des Majestés.
Qu'Amour alors fait un joli ravage !
Près de l'Infante Alphonse est introduit,
Et ce qu'il voit passe la renommée.
Son œil se trouble, & son ame enflammée
Vient d'oublier quel sujet l'a conduit ;
Il veut parler, il demeure interdit,
Il perd la voix : mais l'Infante charmée,
Quoiqu'il se taise, entend tout ce qu'il dit.
Imaginez le plus mince corsage,
Qu'Amour jamais arrondit de ses mains,
Lèvres de roses, invitant aux larcins,
Un pied charmant, très-charouilleux présage
De cent trésors un peu plus clandestins ;
Un sein qui naît, parant tout ce qu'il touche,
Et l'œil baise au défaut de la bouche,
Cheveux d'ébène, en longs replis flottans,
De grands yeux noirs, où l'esprit étincèle,
Faits pour changer des Sujets en Amans,
Le feu d'Hébé, la fraîcheur du printemps,
Mille autres riens qu'un seul geste révèle,

Un composé des attraits les plus doux ,
Et cet accord qui les embellit tous :
Telle est l'Infante. A ce rare assemblage ,
Elle joignoit le goût vif des plaisirs ,
Ouvroit son cœur aux amoureux désirs ,
Et promit bien de n'être pas sauvage ;
Même on disoit qu'un jeune & tendre Amant
Avoit déjà profité du serment.

HENRI, Henri, comme la Providence
Place sans choix les biens qu'elle dispense !
Que feras-tu d'un aussi beau présent ?
De son côté l'ingénieuse Infante ,
En Reine habile, en femme prévoyante ,
Choisit Alphonse en dédommagement :
Car, entre nous, cette voix indiscrete
Des bruits secrets éclatante interprète ,
Multipliée en mille & mille échos ,
Qui va des Rois divulgant les travaux ,
Et leur pouvoir, & leur magnificence ,
Avec grand soin trahit leur impuissance.
Elle en avoit murmuré quelques mots ,
Qui d'Henriette alarmoient la décence :
Si bien qu'Henri n'étoit point son héros :
Mais l'Envoyé semble fait pour lui plaire ;
Elle a jugé que le beau Castillan
Devoit donner dans un excès contraire ,
Et ce travers entroît mieux dans son plan ,
Que ce défaut dont on ne fait que faire ,
Et qui pour rien fait traîner le roman.

Elle a déjà dans l'oreille d'Alphonse ,
 Adroitement glissé ces demi-mots ,
 Que l'on entend , qui n'échappent qu'aux fots ;
 Son embarras lui tient lieu de réponse.
 Sur tant d'appas ses regards sont fixés ;
 Il en découvre , il en découvre encore :
 De la Beauté qu'en silence il adore ,
 Les traits sont tous l'un par l'autre éclipés.
 Il les parcourt avec l'œil du délire ,
 Aucun n'échappe à son ravissement ,
 Il croit tout voir , & pense , au même instant ,
 N'avoir rien vu , quand il la voit sourire.

Tout se dispose , & tout est ordonné.
 La belle Reine à s'éloigner s'apprête ;
 De cent rubis son front est couronné ;
 Burgos l'appelle , & Lisbonne l'arrête :
 Burgos l'emporte ; on part. Tout le Palais
 En ce moment retentit de regrets ,
 Et de ces cris ; vive ; vive l'Infante !
 Les yeux en pleurs , de jeunes Portugais
 Sement de fleurs sa marche triomphante ,
 Voudroient la suivre & toujours l'adorer ;
 Et l'on diroit , à les voir soupirer ,
 Que chacun d'eux perd en elle une Amante.

DANS son amour Alphonse anéanti
 N'entend plus rien , ne voit rien qu'Henriette ;
 De ses secrets son trouble est l'interprète ;
 Le cœur de l'une est par l'autre averti :
 Mais dans leur char les duegnes cruelles ,

Fléaux des Ris , casuistes femelles ,
Veillent sur eux : leur œil assujetti
Se darde en vain une furtive œillade ;
Devant témoins l'Amour est bien malade ,
Le trait revient comme il étoit parti.
Alphonse ardent sèche d'impatience ,
L'Infante rit & s'applaudit tout bas ,
Par étiquette a des airs d'innocence ,
Et cet art même est encore un appas.

BURGOS se montre , & des clameurs de joie
De toutes parts s'élèvent dans les airs ;
D'un peuple heureux les chemins sont couverts ;
Du Castillan le luxe se déploie.
La Reine enfin approche des remparts ,
Le front brillant d'une gaîté nouvelle ,
Elle se livre aux avides regards.
De mille apprêts la pompe solemnelle ,
Les diamans , avec les fleurs épars ,
Tout disparoît : on ne contemple qu'elle.
Le Peuple en chœur promet d'être fidelle ;
L'Amour inspire & reçoit le serment ;
Le Roi s'avance avec frémissement ,
Et rougit seul de la trouver si belle.
Mais qui peindra les femmes de sa Cour ,
Leur froid dépit , leurs secrettes alarmes ,
Qui d'Henriette attestent mieux les charmes
Que la louange & les chants d'alentour ?
Trop de beautés , des grâces trop parfaites ,
Cet art de plaire & de tout enchaîner ,
Tome II. P

Sont de grands torts que de jeunes Sujettes ,
 Même à leur Reine , ont peine à pardonner.
 Pour Sandoval , quel jour ! quel jour horribl
 Elle étoit-là , dévorant son orgueil ,
 Et son Amant , pour une autre sensible ,
 Lui refusoit la faveur d'un coup-d'œil.
 » O sort ! dit-elle , ô sagesse fatale !
 » Je le voyois à mes pieds abattu ;
 » Il m'adoroit , & ma sotte vertu
 » Le laisse aller pour chercher ma rivale.

La soir se passe en spectacles pompeux.
 De toutes parts le salpêtre s'allume ;
 D'astres nouveaux il enrichit les Cieux ,
 Fait serpenter , ou fait jaillir des feux ,
 S'élève en tige , ou retombe en écume.
 Par un banquet on remplace ces jeux.
 Sous un dais d'or , la jeune Souveraine
 Verse à Henri le nectar le plus vieux.
 Hélas ! hélas ! la prévoyance est vaine.
 Mille rubis devant elle apportés
 Dans des bassins d'albâtre & de porphyre ,
 Sont de sa main aux Dames présentés :
 Elle orne tout d'un gracieux sourire.
 Le Roi jouit ; voilà son beau moment,
 Et , par l'éclat de sa galanterie ,
 Je le soupçonne , il veut apparemment
 Faire excuser son autre économie.
 Le bal survient : chacun s'est déguisé ,
 On se lutine , on s'égare , on fredonne ,

La foule roule , au flot on s'abandonne ,
On se tourmente , & l'on s'est amusé.

ENFIN voici l'heure de la retraite ,
Temps du mystère , à l'Amour destiné ,
Et que l'Amant , dans son ame inquiète ,
Compte long-tems avant qu'elle ait sonné.
Henri la craint. On reconduit la Reine :
Chacun alors se regarde en riant ,
Et parle bas : ta disgrâce est prochaine ,
Pauvre Henri ! la victime t'attend ,
Et s'embellit pour augmenter ta peine.
On prend congé toujours en ricanant ;
Le Roi bien-tôt prétexte une migraine ,
S'échappe & fuit dans son appartement.

SUR une couche , à grands frais préparée
De franges d'or richement décorée ,
L'Infante jette un regard douloureux ,
Et , des humains se croyant séparée ,
D'un air distrait semble chercher les jeux ,
Dont à Lisbonne elle fut entourée.
Plaisir , bonheur , tout échappe à ses yeux.
Que font l'éclat , le faste & la dorure
Ces pavillons , ces rideaux somptueux ?
Du lit d'Hymen l'Amour est la parure ,
Et tout son luxe est d'unir deux heureux.
Mouillant de pleurs sa couche solitaire ,
» Eh ! quoi , dit-elle , en ces superbes lieux ,
» Je perds l'espoir & d'aimer & de plaire !
» Il me faudra renoncer à mes vœux ,

- » Et coucher seule au moment que les Cieux ,
 » Plus indulgens , s'ordonnent le contraire !
 » Si cela dure , & mon cœur me le dit ,
 » Le Pape va me déclarer stérile.
 » En vérité j'en mourrois de dépit ;
 » Je fais fort bien que je puis être utile ,
 » Et ne veux point mettre un Pape en crédit.
 » Mais à Burgos aussi que viens-je faire ?
 » Je savois tout.... Aveugle ambition !
 » Alphonse, Alphonse étoit mieux mon affaire.
 » Qu'en ce moment , Amour , je sois Bergère ;
 » Qu'il soit Berger , & ce lit un gazon !

LORSQU'EN ces mots la plaintive Henriette
 Se désoloit , Alphonse aussi troublé ,
 S'entretenoit de sa flamme secrète ,
 Dont ses yeux seuls encore avoient parlé.
 Qui pourra-t-il choisir pour interprète ?
 Pour le servir , comment tromper Henri ?
 Un Roi n'est pas comme un autre mari.
 Alphonse voit l'Infante & tous ses charmes ,
 Qui malgré lui vont être abandonnés ,
 Languir , sécher , expirer dans les larmes ,
 Et qu'Amour fit pour être moissonnés.

- » Dieu tout-puissant , dit-il avec tendresse ,
 » Quoi , nul Amant , quoi , nul baiser humain •
 » Ne rougira les lis de son beau sein ;
 » N'entr'ouvrira sa bouche enchanteresse !
 » Nul plus hardi n'égarera sa main ,
 » Et ne pourra mourir de son ivresse !

- » Non, non, je jure.... Il poursuivoit ; Henri
Déjà sur pied, mande son Favori :
Tous deux étoient confidens dès l'enfance.
Parmi des cœurs trop prompts à se fermer,
Ne pouvant mieux placer sa confiance,
Le Roi l'aimoit, comme un Roi peut aimer.
Alphonse vole avec impatience :
Henri l'accueille, & , sans plus de détours,
Lui tient, dit-on, à peu-près ce discours.
- » Je règne, Alphonse, & l'Univers m'admire :
» J'ai beaucoup d'or & d'hommes sous mes loix ;
» Je fais la guerre & la paix à mon choix.
» Je puis servir, je puis encor mieux nuire ,
» Créer des loix, nommer des Généraux ,
» Tout ravager, & punir qui me blâme ;
» Maître absolu, je puis tout en deux mots,
» Et ne puis faire un enfant à ma femme !
» L'Etat pourtant demande un héritier :
» Tel est le vœu, telle est la voix publique.
» Je dois l'entendre & me sacrifier :
» J'ai tout le tems d'être un fin politique.
» D'ailleurs je veux, & même dès ce jour,
» Déconcerter le sourire ironique ,
» Et l'œil malin des femmes de ma Cour.
» Dans ce projet il faut qu'on me seconde :
» C'est sur toi seul que j'ai jetté les yeux ;
» Sur tes talens tout mon espoir se fonde ;
» Je les protege, ils n'en vaudront que mieux.
» Il faut, ce soir, il faut aimer la Reine :

- » Qui, sers l'Etat, donne un fils à ton Roi
 » Deux, si tu peux... sur-tout point de mig
 » Prouve ton zèle, & fais comme pour toi
 » La Reine est bien ; la chose est proposable
 » Mais, cher ami, sois muet dans ses bras ;
 » Songes-y bien, un mot te rend coupable,
 » Et tous les deux nous met dans l'embarras :
 » De toi dépend le sort de la Castille,
 » Le mien, le tien, l'appui de ma famille ;
 » On me contemple, & je me vois perdu,
 » Déshonoré, si je ne suis cocu.

D'ABORD Alphonse, étonné, confondu,
 Ne répond rien, croit que Henri s'amuse,
 Ou bien qu'un songe en ce moment l'abuse.
 Ah ! dit le Roi, tu m'as trop entendu ;
 » Ferme, obéis, ce n'est point une ruse,
 » Tu vois mon cœur, mon secret t'est connu,
 » C'est me trahir que chercher une excuse.
 Il presse, il prie, il devient éloquent ;
 Alphonse est jeune, & de plus est Amant.
 Vain & ardent, il se laisse séduire ;
 L'objet qu'il aime est porté dans ses bras ;
 Sans nul obstacle il obtient tant d'appas :
 Il ne voit plus dans quel piège on l'attire ;
 De son bonheur le jeune homme enchanté
 Se livre entier à son brûlant délire,
 Voit Henriette, & cède à la beauté.
 Il promet tout, sans que rien le retienne.
 Alors Henri lui permet de sortir,

Et, de ce pas, Sa Majesté Chrétienne
Court s'intriguer pour qu'il ait du plaisir.

COMMENT le Roi s'y prit dans cette affaire,
Par quel moyen le complot fut conduit,
Je n'en fais rien : mais je fais qu'il est nuit,
Qu'avec adresse & le plus grand mystère,
Par le Roi même Alphonse est introduit
Près d'Henriette, & placé dans son lit.

LA jeune Reine, en cette circonstance,
Veut voir venir, se croit toujours trop près,
Tremble, recule, & ne fait quelle avance
Elle doit faire à qui n'en fit jamais.
Un choc léger du combat la dispense.
Plus enflammé, notre heureux Viceroy
Prend du terrain, se hasarde en silence ;
La main, la bouche ont bientôt leur emploi.
Toujours craintive, Henriette balance :
Mais le plaisir enhardit l'innocence.
Se défend-on quand on n'est plus à soi ?
Alphonse a su rompre enfin les barrières.
Il met en jeu les doux préliminaires,
Ces riens actifs, ces préludes savans,
Qui des époux distinguent les Amans,
Disposent l'ame aux amoureux mystères,
Et par degrés avertissent les sens.
Alphonse parle à ceux de la Princesse :
Il la prépare aux grands événemens :
La nuit s'écoule, il saisit les momens,
Et veut enfin expliquer sa tendresse.

Heureux vainqueur, rien ne peut l'arrêter,
Il est au trône où Henri dut monter.
L'Amour est là, qui tresse une couronne
A chaque prix qu'on vient de remporter ;
Dans ses calculs il se brouille, il s'étonne,
Compte un trophée.... un autre est à compter
Le nombre croît & les desirs augmentent,
La Reine dit, s'interrompant cent fois :
» Vous, impuissant ! ah, Prince, comme ils men-
» Ah !... d'un baiser on lui coupe la voix.
L'Amour triomphe & rit de la réponse ;
A la réplique Hercule est toujours prêt :
On l'a forcé de se taire, il se tait :
Mais, c'est parler, que d'agir comme Alphonse.

LA Reine ici succombe à son ardeur,
Au Dieu charmant, sous qui sa force expire :
Son sein palpite, une tendre langueur
Charge ses yeux où se peint le délire ;
Sa bouche humide ébauche un doux sourire :
Tout ce désordre atteste son bonheur,
Et le sommeil nonchalamment l'attire,
Laisant toujours le desir dans son cœur.
Alphonse veille, il veille & brûle encore.
Au seul toucher il a dû tous ses feux ;
Mais, aux rayons de la naissante aurore,
Il veut jouir, s'enivrer par les yeux,
Et parcourir les charmes qu'il adore.
Un tendre Amant n'est jamais trop heureux.
CIEL ! quel tableau ! son Amante appuyée

Sur un bras nu, mollement arrondi !
 Grace au sommeil , une main fourvoyée ,
 Hasard heureux , par l'Amour applaudi !
 Alphonse à tout prodigue une caresse ;
 Chaque baiser lui découvre un attrait.
 Jeunes Amans , jugez de son ivresse ,
 Tout ce qu'il voit est un larcin qu'il fait :
 Mais dans l'alcove , asyle du mystère ,
 Le jour pénètre ; Alphonse tremble , il fuit ,
 Et , détestant sa fuite involontaire ,
 Trouve un beau jour bien moins beau que sa nuit.

L'ASTRE brillant, au haut de sa carrière ,
 Par son éclat chasse enfin le sommeil.
 Dieux ! qu'Henriette est belle à son réveil !
 Son œil bssé n'ose voir la lumière.
 Dans elle encor tout peint l'enchantement.
 Son premier soin est la reconnoissance ,
 Et ses beaux bras , ouverts négligemment ,
 Sont étendus vers ceux de son Amant ,
 Dont en secret on va pleurer l'absence.
 Du lit d'Hymen elle ne peut sortir ,
 Se lève , tombe , un jour trop fort la blesse :
 Nous savons tous d'où vient cette foiblesse ;
 Cette fatigue est encore un plaisir.
 Edvige arrive , Edvige , son amie ,
 Toujours admise aux secrets de son cœur.
 » Viens , lui dit-elle , à toi je me confie ,
 » Lis dans mes yeux , y vois-tu mon bonheur ?
 » Y vois-tu bien que l'on m'avoit trompée ? ..

» Henri, ma chère, est le plus grand des Roi
 » De tant d'éclat je suis encor frappée,
 » Je m'applaudis de vivre sous ses loix,
 » Et sa vertu ne m'est point échappée.
 » Le jour il plaît, il enchante la nuit.
 » Depuis hier, que ne m'a-t-il point dit ?
 » Il persuade, il soutient mon courage,
 » D'Alphonse même il défendra mon cœur.
 » A mon époux je me dois sans partage,
 » Il le mérite, & j'en crois son ardeur.
 » J'ai réfléchi : les passions, Edvige,
 » N'ont qu'un instant d'ivresse & de prestige,
 » Qui disparoît, & que le trouble suit ;
 » Le présent vole & l'avenir afflige,
 » Le devoir plaît, quand l'Amour y conduit.
 » Henri, crois-moi, m'allégera sa chaîne,
 » Dans tous les tems la couvrira de fleurs ;
 » J'ose en répondre, & d'ailleurs une Reine
 » A ses Sujets doit l'exemple des mœurs.

DE l'éloquente & sensible Henriette
 Un autre soin interrompt les discours.
 Cent Courtisans assiègent sa toilette :
 Elle maudit en secret l'étiquette ;
 Mais, se pliant à l'usage des Cours,
 Elle se masque & paroît satisfaite.
 C'étoit à qui vanteroit ses beautés,
 Ses longs cheveux, sa grace, sa noblesse :
 Elle est l'Aurore & Flore & la Jeunesse.
 On la compare à cent divinités.

De ses yeux seuls qu'un nuage environne,
 On ne dit rien ; vous devinez pourquoi :
 Mais à l'oreille on se parle, on s'étonne
 Qu'ils soient battus de la façon du Roi.
 Le pâle Alphonse a bien l'air du coupable.
 Seul, loin du cercle, il paroît absorbé.
 Son bonheur même est un poids qui l'accable.
 Il seroit pur, s'il ne l'eût dérobé.
 Approche-t-il, à peine on l'envisage ;
 Il avoit tout la veille, on le fait bien,
 Et maintenant on ne lui trouve rien,
 Qu'un air novice, incroyable à son âge,
 De l'embarras & le plus sot maintien.
 Ce changement d'une nuit est l'ouvrage,
 Et quelle nuit ! » c'étoit là mon vainqueur !
 » Quel choix affreux, dit la Reine en soi-même !
 » Est-ce bien lui que j'aimois & qui m'aime ?
 » Et d'où sort-il ? Il est à faire horreur.

LE Roi paroît brillant comme la rose,
 Il a l'œil net, & le teint reposé ;
 Alphonse rit, en songeant à la cause ;
 Du bon Henri le secret est aisé.
 A son aspect Henriette s'anime,
 Veut l'admirer, & l'admirer encor,
 Vole vers lui, trouve son air sublime ;
 Et dit à part, » son cœur est un trésor,
 On se retire, & chacun se tourmente
 Pour expliquer un pareil engouement ;
 Les merveilleux disoient en s'en allant :

» Si de Henri notre Reine est contente ;
 » Elle est humaine & n'est point exigeante ;
 » A peu de frais on sera son Amant.

De notre heureux figurez-vous la rage ,
 A quel excès son orgueil est blessé !
 Par ses dédains Henriette l'outrage ,
 Ce qu'il enflamme est pour lui seul glacé :
 Il a tout fait , il n'est rien qu'il recueille ,
 C'est lui qui plaît , c'est Henri qu'on accueille
 Et par Alphonse , Alphonse est éclipsé.
 N'aimant que lui , la Reine l'abandonne.
 Martyr le jour , du bonheur de la nuit ,
 Plus il le fonde , & plus il le détruit ;
 Il est l'abeille , & le frelon moissonne.
 Que fera-t-il ? De desirs consumé ,
 Lui faudra-t-il , renfermant son ivresse ,
 Simplifier & borner sa tendresse ,
 Être odieux , pour être encore aimé ?

VINGT autres nuits complètent sa disgrâce.
 » Quoi , je m'épuise en l'honneur d'un mari ,
 » S'écrioit-il ! chaque exploit que j'entasse
 » Place une fleur sur le teint de Henri !
 De sa colère à peine est-il le maître :
 Il lutte encor , mais c'est en menaçant.
 La nuit suivante il se fait reconnoître ,
 Ote à l'Epoux les mirthes de l'Amant ,
 Et veut jouir des transports qu'il fit naître.
 De cette audace Henriette frémit,
 Veut appeler , prétend qu'on la trahit ,

Que d'un Roi lâche il se rend le complice ,
Et qu'il devroit, devant elle interdit ,
Rougir d'un bien surpris par artifice.
Alphonse insiste , il a toujours raison.
La dignité n'est point une défense
Contre le ton de sa vive éloquence.
De crime en crime il obtient son pardon.
On dit bientôt , & ce n'est qu'une feinte ,
Puisque d'Alphonse on ignore les soins ,
On dit en Cour que la Reine est enceinte.
Il est très-sûr qu'on le feroit à moins.

JE vois d'ici le triomphe & la joie
De notre Amant, trop prompt à s'engager :
Tout son bonheur dans ses yeux se déploie ,
Et son orgueil lui masque son danger.
D'un pied superbe il effleure la terre ,
Lève plus haut son front épanoui.
Il est aimable , heureux & téméraire :
Ce globe vil n'est pas digne de lui.

DANS ce moment d'ivresse & d'insolence ,
Sans nul objet il court chez Sandoval ,
Qui de son art pleuroit l'insuffisance ,
Et s'accusoit, sans lui vouloir du mal ,
Du vuide affreux qui suit la résistance.
L'autre sans doute a conçu l'espérance
Qu'elle pourra deviner son secret ,
Et qu'il saura , par un adroit silence ,
Lui dire tout , sans paroître indiscret.

DANS son boudoir , il la trouve étendue

Sur un sofa qu'il a trop respecté ;
 En le voyant , elle paroît émue ,
 Peint le désordre & peint la volupté.
 Quelques rubans , dénoués avec grace ,
 Ont à son sein rendu sa liberté.
 Son attitude encourage à l'audace ,
 Et sa langueur ajoute à la beauté.
 Elle a le soin d'ordonner à sa bouche ;
 Certain fourire expressif , enchanteur ,
 Aveu muet , qui pénètre , qui touche ,
 Et parle aux sens , pour mieux parler au cœur
 Alphonse entend : il croit dans l'occurrence
 Qu'il est décent d'annoncer des desirs.
 Il se décide , hasarde quelque instance ;
 On lui répond par de foibles soupirs ;
 Il va plus loin , il engage l'affaire :
 O honte ! ô crime ! ô Burgos , qui l'eût dit ?
 Au seuil du Temple il demeure interdit...
 Et ne fait plus que penser ni que faire.
 On patiente , on se résigne , on rit ;
 Rien ne lui fait , son opprobre est écrit.
 Chaque transport dégénère en outrage ;
 Trois fois en vain il veut surgir au port ,
 On a compté son troisième naufrage ;
 Et poliment il convient qu'il a tort.
 Ce n'étoit pas le moment d'être sage.
 Que voulez-vous ? desirs , vigueur , santé ,
 La jeune Reine avoit tout emporté.
 Il disparoît : cette Amante si tendre

Voit, par malheur, un peu trop clairement
Que l'on perd tout, quand on veut trop attendre ;
Qu'il ne faut pas différer à se rendre ,
Pour peu qu'on craigne un tel événement ,
Et, qu'en Amour, le plus sûr est de prendre ,
Dût-on après filer le sentiment.

BIENTÔT Alphonse expiera cette offense.
Henri craint fort, aux dédains, à l'ennui,
Que laisse voir Henriette avec lui,
Que de sa fraude elle n'ait connoissance.

» Oui, c'en est fait, le traître anra parlé ,
» Dit le Monarque, & tout est révélé.
Plein de l'insulte, il songe à la vengeance.
De faux écrits on nomme Alphonse Auteur.
Le Roi qui veut en passer son humeur ,
Et s'épargner les frais d'une clémence ,
Lâche après lui le grand Inquisiteur.
Dans les cachots en secret on l'entraîne ,
Par cent cagots il est apostrophé,
On le condamne, & l'Amant de la Reine
Est prêt d'orner un bel Auto-dafé.

De cette horreur elle se fait instruire ,
A force d'or corrompt le Tribunal,
Soustrait Alphonse au pouvoir monacal ,
Le sauve enfin : c'est l'Amour qui l'inspire....
Puis on dira qu'il ne fait que du mal.
Abandonnée à ses douleurs mortelles ,
La jeune Reine aime & brûle toujours ,
Et dans Burgos elle eut des nuits trop belles,

Pour désormais compter sur de beaux jours.

Du fils d'Henri ce que devint le père ,
S'il demeura , s'il dut s'expatrier ,
S'il eut le sort malheureux ou prospère ,
C'est ce qu'encor je n'ai pu débrouiller ;
Mais de ceci l'instruction est claire.
Mes chers amis , il ne faut jamais faire
Son Roi cocu , vint-il vous en prier.



ATALANTE,

CONTE

Tiré D'ELIEN, Liv. 13, Chap. 1.

ON dit qu'un certain Jasion
 Jadis pour fille eut Atalante ;
 Non l'héroïne de ce nom ,
 A la course si triomphante ,
 Dont Hippomène fut l'époux :
 Mais celle qu'un père en courroux ,
 Voulut perdre dès sa naissance.
 L'Esclave chargé du forfait ,
 Egu , touché de son enfance ,
 Sous un roc la porte en secret ,
 Et l'y dépose sans défense.
 L'Enfant, à la mort condamné ,
 Là ne fut point abandonné.
 Une Ourse , à qui des mains cruelles
 Avoient ravi ses nourrissons ,
 Trainant ses pesantes mamelles ,
 A pas tardifs descend des monts ,
 La voit, s'approche , lui présente
 Le lait qu'à sa race naissante
 La Nature avoit destiné ,
 Et sa pitié compatissante ,

Nourrit sous sa roche effrayante
Ce petit être infortuné.
Mais du Chasseur qui l'a privée
Des Oursons qu'allaitoit son sein,
Par une faveur du destin ,
Atalante en pleurs est trouvée.
Isolé, n'ayant point d'enfans ,
Cet homme, en son réduit rustique,
Cache aux regards ses premiers ans,
A la fortifier s'applique
Par les plus grossiers alimens ;
Et dès que par degrés, le tems,
La faisant croître en cet asyle,
Eut joint la force à sa beauté,
Elle fit le vœu difficile
De garder sa virginité.
Sous un mont fameux d'Arcadie,
Presqu'inaccessible aux humains,
L'abri d'une grotte fleurie
Lui parut propre à ses desseins ;
Une onde limpide y murmure ;
A ce bruit répond un écho ,
Qui trouble seul, près du ruisseau,
Le calme sourd de la Nature.
Homère, en chantant Calypso ,
Décrit sa grotte, & moi je tente ,
Avec un bien foible pinceau,
De peindre celle d'Atalante.
Le figuier lui donne ses fruits ,

L'olive y mûrit sans culture ,
Des canaux , par son art conduits ,
Baignent les fleurs & la verdure :
Et dans ce séjour écarté ,
Où règnent l'ombre & le silence ,
On voit qu'au sein de l'innocence
Respire une chaste Beauté.
Sa main qui se forge des armes ,
Aux animaux lance des dards ,
Et, pour la soustraire aux regards ,
Leur dépouille voile ses charmes.
Son teint n'offre point la blancheur
Des Beautés qu'à l'ombre on renferme :
Jamais un sein ne fut plus ferme ,
Et n'annonça plus de vigueur.
On aimoit jusqu'à sa rudesse :
Sans nourrice & sans mère , hélas !
Qui l'eût instruite à la mollesse ?
Sous des lambris , sur des sofas ,
On n'éleva pas sa jeunesse :
Ses membres toujours exercés ,
Ont l'embonpoint qu'avec mesure
Vénus cache sous sa ceinture ,
Et ses cheveux ne sont tressés
Que par les mains de la Nature :
Enfin elle inspire , à-la-fois ,
Un sentiment vif & contraire ,
La crainte de subir ses loix ,
Et l'ardent desir de lui plaire

Elle sait, malgré ses mépris,
 Entraîner les cœurs à sa suite,
 Trop farouche pour Adonis,
 Mais charmante pour Hypolite.
 Tristes fléaux de la moisson,
 Deux fiers Pasteurs logeoient près d'elle ;
 L'un est Sylvain, l'autre Morgon :
 Ils dévastoient tout le Canton,
 Et soupiroient pour cette Belle.
 Le ceste, la danse, les ris,
 Qui plaisoient tant à la jeunesse,
 N'étoient point leurs jeux favoris.
 La torche en main, dans leur ivresse,
 Tantôt semant par-tout l'effroi,
 Ils intimidoient la tendresse ;
 Tantôt pour obtenir la foi
 De la plus inflexible Amante ;
 Couronnés de joncs & d'acanthé,
 Et d'Amour subissant la loi,
 Tous deux poursuivoient Atalante :
 Tous deux sans crainte & sans pitié,
 Ensemble exerçant leurs ravages,
 Etoient pourtant, quoique sauvages,
 Jointes par la plus forte amitié.
 Un soir, notre Nymphé rebelle
 Entend des cris sur les côteaues :
 Bientôt dans l'ombre que voit-elle ?
 Ses tyrans, dont l'œil étincelle,
 Armés de traits & de rameaux,

Lui présentent leur main cruelle ;
Les pins en feu sont leurs flambeaux ,
Et leur voix féroce l'appelle.
L'Héroïne, à son vœu fidelle ,
Saisit un de ses javelots ,
Et soudain, l'un des deux rivaux
Tombe sous l'atteinte mortelle.
Ah ! vois mon désespoir , frémi ,
S'écria Sylvain tout en larmes ;
Frappe-moi de mes propres armes ;
Viens me rejoindre à mon ami !
En disant ces mots , il s'élance ,
S'attache à ce corps palpitant ;
L'amitié lui crioit vengeance ,
L'Amour le désarme à l'instant ,
Et lui fait sentir sa puissance :
Mais sa voix ne peut réprimer
Des regrets pleins de violence ,
Qu'il sert plutôt à rallumer.
Sans art comme sans espérance ,
Sylvain ne fait rien renfermer ;
Signalant sa mâle constance ,
Il voudroit pouvoir ranimer
Le Compagnon de son enfance...
Ce Barbare savoit aimer !
Atalante à son tour , commence
A perdre sa sévérité :
Son bel œil , de pleurs humecté ,
A déjà moins d'indifférence :

Un mouvement d'humanité
Alarme un peu son innocence ,
Mais imprime, sans qu'elle y pense ,
Plus d'intérêt à sa beauté ,
En y peignant la bienfaisance.
Sylvain cruel fut rejeté ,
Sylvain sensible est écouté....
Un soupir est sa récompense.
Au Pasteur, qu'immola sa main ,
Elle rend le devoir suprême ;
Puis l'Amour, caché dans son sein ,
Va consoler celui qu'elle aime.
Ce Dieu veille sur leur destin ,
Habita leur grotte charmante ;
Et le cœur de l'heureux Sylvain ,
Jaloux de plaire à son Amante ,
Devint chaque jour plus humain ,
Instruit par le cœur d'Atalante.



CHANSONS.

THÉMIRE.

J'AI vu Thémire dans nos champs ;
 Comme à la ville elle y fait plaisir.
 Thémire écoutoit mes accens ,
 Amour , Thémire étoit bergère !
 Elle étoit belle sans apprêts ;
 Les lieux où brillent ses attraits
 Sont toujours ceux que je préfère.



Sous un bosquet , sous des lambris ,
 De triompher elle est bien sûre ;
 Les cheveux chargés de rubis ,
 Le front couronné de verdure.
 Près d'elle tout paroît charmant ;
 De tout elle fait l'ornement ,
 Et rien ne lui sert de parure.



Si l'art quelquefois la séduit
 Dans le séjour de l'imposture ,

Bientôt le sentiment l'instruit
Et la ramène à la Nature :
Oui, c'est une onde que les vents
Troublent pendant quelques momens ,
Mais dont la source est toujours pure.

COUPLET

FAIT A UN SOUPER.

Air : Lisén dormoit.

Des ces beaux lieux Nymphes charmantes ,
Qui de vous obtiendra le prix ?
Au même degré séduisantes ,
Vous enchantez l'œil indécis.
Esprit, gaité, graces, décence !....
Dans quel embarras nous voilà !
Attraits par-ci, charmes par-là ,
Tiennent tous nos cœurs en balance :
Flore est ici, Vénus est là :
Ma foi, choisisse qui pourra !



LES VENDANGES DE VÉNUS.

DANS l'isle de Cythère
Vénus a son pressoir ,
Que d'une main légère ,
Les plaisirs font mouvoir.
On y puise sans cesse
Ce nectar précieux ,
Que verse la jeunesse
A la table des Dieux.



Cuve où l'on est à l'aise
Plait le mieux à Bacchus ;
goût, ne lui déplaît ,
Siérait mal à Vénus :
plus petit espace
Renferme mille appas ;
vin tient de la place ,
plaisir n'en tient pas.



Tout rempli d'allégresse
Comme on voit le Glaneur

Grapiller ce que laisse
Le fer du Vendangeur :
Armé d'une faucille,
Dans Cythère à son tour,
Le pauvre hymen grapille
Les restes de l'amour.



Ennemi du mystère
Bacchus cherche un séjour
Que le soleil éclaire
Et vendange le jour :
Vénus aime le sombre
Du plus secret réduit ;
Elle se plaît à l'ombre,
Et vendange la nuit.



COUPLETS

*POUR un souper où se trouvoient deux
jeunes personnes pleines de talens:*

Air : *Enfans de quinze ans.*

BUVONS, rions jusqu'au matin,
Saisissons l'instant du bel âge :
La Raison, au regard chagrin,
Est folle, à force d'être sage :
On peut gayer ses sermons
Par mille jeux, par des chansons.
Enfans de quinze ans,
Demandez à vos Mamans.

On badine avec les Amours
Sans blesser en rien la décence :
S'aimer bien & s'aimer toujours,
C'est la véritable innocence.
L'autre n'est rien qu'un jeu de l'art,
Que l'on quitte toujours trop tard.
Enfans, &c.

C. V.

La gloire plaît aux jeunes cœurs ;
Et de vous deux elle dispose :
Vous négligez les humbles fleurs ,
Pour la palme qu'elle propose ;
Mais qu'il est doux de marier
Quelques brins de mirthe au laurier !
Enfans , &c.



A la rose dans son bouton ,
On peut comparer votre aurore ;
Mais l'Amour est le doux rayon
Par qui la rose doit éclore.
Ce n'est pas tout que de fleurir ;
Il faut encor s'épanouir.
Enfans , &c.



Je ne veux point vous alarmer ,
Oubliions l'amoureux délire :
Demain il sera temps d'aimer ;
Aujourd'hui ne songeons qu'à rire.
Lorsque l'on aime , adieu les jeux ;
On ne rit plus , on fait bien mieux.
Enfans de quinze ans ,
Demandez à vos Mamans.



VÉNUS DÉTRONÉE.

A MADAME DE TOURNI.

Air : Quand je vais au Bois seulette.

L'ENFANT qu'adore la Terre,
Le Dieu que l'on nomme Amour;
Le front ardent de colère
De sa mère
Trop sévère
Voulut s'affranchir un jour.

Le voilà battant de l'aile,
Et plein d'un secret ennui,
Cherchant la Vénus nouvelle,
Celle qui règne aujourd'hui,
La Bergère la plus belle
Et la plus semblable à lui.

C'est Tourni qu'on lui propose ;
Il la voit, & dit soudain :
De mes traits qu'elle dispose,

Q u i

C'est la rose
Fraîche éclosé
Aux doux rayons du matin.

Disparois, Fille de l'onde,
Ne régette plus ma cour;
Toi, si ton cœur me seconde,
Belle Nymphe, dès ce jour,
Sois Vénus aux yeux du monde,
Mais sois Psyché pour l'Amour.



LA FUI TE

IN UT I L E. *

L'AUTRE jour j'apperçus Lifette,
Triste & déjà loin du hameau,
Avec pannetière & houlette,
Mais sans son chien ni son troupeau.
Je lui dis : où vas-tu, la Belle,
Avec l'air de te désoler ?
Je fuis l'Amour, me répond-elle,
Et si loin qu'il n'y puisse aller.



Ton erreur, lui dis-je, est extrême :
Un vain dépit te fait la loi ;
Ton cœur te fuit ; si ton cœur aime ,
L'ennemi voyage avec toi.
Reviens parmi nos Pastourelles ,
Si tu n'as pas d'autres secours :
Le Dieu que tu fuis a des ailes ;
Il te rattraperoit toujours.

* Air de M. Dorat, noté dans l'Almanach des Muses,
année 1771.



A MADAME
DE CASSINI,
Qui demandoit des vers pour l'Amitié.

Air : L'avez-vous vu , mon Bien-aimé ?

Tu veux des vers pour l'Amitié :
En chanson que lui dire ?
C'est un sentiment oublié
Dès qu'on te voit sourire.
On n'a point d'amis à vingt ans :
Flore, Hébé n'ont que des amans,
C'est aux zéphirs ,
C'est aux plaisirs ,
A tracer ta couronne.
Du Printems goûtons les loisirs
Avant ceux de l'Automne.



CONSEILS

D'UNE

BERGÈRE.

LE connois-tu ce Dieu perfide ,
Qui charme & trompe les humains ,
Ce Tyran , ce volage guide ,
Cet enfant qui fait nos destins ?
Cloé , je vais te le dépeindre :
De ton cœur ferme-lui l'accès.
Moi ; j'ai trop appris à le craindre ,
Pour croire encore à ses bienfaits.



D'abord il rit , flatte & badine :
Le piège est caché sous des fleurs ;
Les feux d'une ivresse enfantine
Brillent dans ses yeux séducteurs ;
Long-tems on le voit se contraindre ,
Et l'art embellit ses attraits ,
Mais j'ai trop appris à le craindre ,
Pour croire encore à ses bienfaits.



Déjà par un charme invincible
On ose se joindre à ses jeux ;
Par degrés on devient sensible ,
Et soi-même on forme ses nœuds.
Le traître alors cesse de feindre ,
Il blesse & s'enfuit pour jamais....
Ah ! j'ai trop appris à le craindre
Pour croire encore à ses bienfaits.



Tu soupîres ! ton sein palpite !
Dans tes beaux yeux quelle langueur !
Contre l'Amour quand je t'excite ,
L'Amour seroit-il dans ton cœur ?
Cloé , que tu ferois à plaindre !
Mais je respecte tes secrets :
Moi , j'ai trop appris à le craindre ,
Pour croire encore à ses bienfaits.



RONDE DE TABLE.*

Air : *Enfans de quinze ans , &c.*

L A I S S O N S en paix les Parlemens,
La Cour, la Ville & les Ministres,
Ceux qui s'en vont, les revenans,
Et du Code les vieux Registres;
Couronnons nos coupes de fleurs,
Soyons gais, & point raisonneurs.

Chantons en refrain :
Vive Alexandrine & le vin !



O l'heureux siècle ! ô le bon tems !
Félicitez-vous donc, Mesdames !
Le Russe bat les Ottomans,
Et bientôt vengera leurs femmes :
Pierre le Grand l'avoit prévu
Que le Grand Turc seroit cocu.

Chantez en refrain :
Vivent nos Vengeurs & le vin !



(*) Cette Ronde a été faite dans le tems du rappel du
Parlement.

Q v j.

N'EN déplaise à Mons Mahomet,
Toi, que l'on aime à la folie,
Tu vaux mieux, je le dis tout net,
Que sa Hourï la plus jolie.
Choisis un Sultan parmi nous
Turc au besoin & peu jaloux.
Qu'il chante en refrain,
Et sa Sultane & le bon vin !



Si tu nous donnes quelque Edit,
Tu verras quel est notre zèle ;
Il ne sera point contredit,
Ordonna-t-il d'être fidèle.
Belles, vos Arrêts sont toujours
Enregistrés par les Amours.
Chantons en refrain,
Vive la confiance & le vin !



L' O M B R E
DE G A B R I E L L E.
R O M A N C E.

C H A R M A N T E Gabrielle,
Toi, si chère à nos cœurs,
Que ton ombre fidelle
Se couronne de fleurs.
Paris te rend hommage
En ce moment ;
Il applaudit l'image
De ton Amant.



A D O R A B L E Maîtresse
Du plus grand des Henris,
Que j'aime ta foiblesse !
Combien je te chéris !
C'est trop peu qu'une Belle
Puisse charmer :
Pour se rendre immortelle.,
Il faut aimer.



Nos rives retentissent
Du nom de ton Héros.
Ses palmes refléurissent
Sous de rians pinceaux.
On croit encor l'entendre.
Chez les François
Un Roi gai, brave, & tendre,
Ne meurt jamais.



Que dis-je ? il ressuscite ;
Il vient nous consoler.
Louis déjà l'imité,
Et veut lui ressembler.
L'ame & les soins d'un père,
Il les aura.
Ce qu'Henri vouloit faire,
Il le fera.



LE SOUHAIT.

ROMANCE.

Air : *De mon Berger volage.*

SERIN je voudrois être,
Pour fêter dans mes chants
Les beaux jours que font naître
Thémire & le Printems ;
Pour la suivre au bocage,
Voler sur son chemin,
Ou, de peur de la cage,
Me sauver dans son sein.



LA, j'entrevois deux roses,
Que j'irois béqueter ;
Pour ses lèvres mi-closes,
Il faudroit les quitter ;
Ne sachant auprès d'elle
Où fixer mon desir,
Chaque vol infidèle,
Me vaudroit un plaisir ;



DANS ces doux exercices,
Je passerois le tems,
Enivré de délices,
Sans prévoir les tourmens ;
Puis le soir avec l'ombre ,
J'irois , rempli d'amour ,
Conter à la nuit sombre
Tous les plaisirs du jour.



LE PLAISIR.

Tes yeux promettent le bonheur,
Confirme leur langage ;
Va, le plaisir vaut bien l'honneur
D'être fière & sauvage.
Quand l'Amant n'est point trompeur,
Son triomphe est un hommage.



Sous l'aîle du tendre zéphir
Vois cette rose éclore ;
Vois son incarnat s'embellir
Des baisers de l'aurore ;
Jeune Eglé, c'est le plaisir
Qui l'anime & la colore.



L'oiseau, sous ces bosquets fleuris,
Le peint dans ses caresses ;
Lui seul donne aux Amans chéris
Leurs nuits enchanteresses,
Et Vénus lui dut le prix
Disputé par deux Déeses.



Dieu charmant , veille à mon destin
Rends Eglé moins cruelle ;
Laisse-moi mourir sur son sein
Et renaître pour elle ;
C'est-là que je veux enfin
M'écrier : Dieux ! qu'elle est belle !



LES REGRETS.ROMANCE.*

DES Amours fidèle interprète,
J'ose te confier mes feux ;
Gémis, solitaire musette,
~~Lifis est absent de ces lieux.~~
Mais il est toujours dans mon ame ;
Ses traits y sont toujours nouveaux :
Ne m'entretiens que de sa flamme ,
Et du dépit de ses rivaux.

— 106 —

LES doux accords de Philomèle
Charment les échos de ces bois.
Si tu veux l'emporter sur elle,
De Lifis imite la voix.
Redis les airs qu'il sût m'apprendre,
Redis le nom de mon Amant :
Jamais Berger ne fut plus tendre ;
Peins , comme lui, le sentiment.

* L'air , qui est de M. Monigny , se trouve noté
dans l'Almanach des Muses , année 1770.

BORDS déserts , cachez ma tristesse ,
Grottes , répétez mes soupirs.
Cher Lisis , rien ne m'intéresse ,
Que le regret de nos plaisirs.
Rassure une Amante inquiète ,
Ne diffère plus ton retour ;
Viens.... & fais taire ma musette ,
En me parlant de ton amour !



COUPL E T S

*Chantés devant S. A. S. Mlle. de B**, qui
s'affligeoit du malheur d'avoir dix-huit ans.*

Air : Je suis Lindor.

DANS ce beau jour , fais grace aux destinées.
Sans honte on peut compter dix-huit printems.
Console-toi des ~~outrages du temps.~~
Flore & l'Amour ont ce nombre d'années,



Flore & l'Amour ont fait choix de ton âge ,
Et l'enfance est l'ornement des Cieux :
Reçois l'encens que l'on brûloit pour eux ;
Tu plais de même : on t'aime davantage.



Grâces , vertus , dans toi tout intéresse ;
Sur toi le sort épuisa ses présens ;
Et ton beau teint , malgré le poids des ans
Conserve encor la fleur de la jeunesse,



Filles du Styx , que le Temps se repose ,
Et qu'il s'endorme au bruit de vos fuseaux ;
Hébé - Bourbon est du sang des Héros ,
Et le laurier doit garantir la rose.

Fin du second Volume,

T A B L E

DE CE QUI EST CONTENU

DANS CE VOLUME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.	Page 1
Notions sur la Danse ancienne & moderne.	30

P O E M E S.

LA DÉCLAMATION THÉÂTRALE.

La Tragédie , chant I.	13
La Comédie , chant II.	23
L'Opéra, chant III.	24
La Danse , chant IV.	111
Sélim & Séjima , Poëme.	129
Le Mois de Mai , Poëme.	147
La Mélancolie ou Plaintes de Milord D***.	165

HÉROÏDES OU LETTRES EN VERS.

Lettre du Comte de Comminges à sa mère.	171
Lettre de Barnevelt à Trumant.	181
Lettre de Zéila à Valcour.	197
Réponse de Valcour.	207
Lettre de Valcour à son Père.	219

O D E S.

Le Nouveau règne , Ode à la Nation.	127
L'Empire des préjugés.	235
La Poésie d'images.	240

T A B L E.

383

F A B L E S.

La Fable & la Vérité.	247
Le Bureau & la Toilette.	248
La Colombe & le Moineau.	251
Les deux Montres.	254
L'Aigle & le Moucheron.	257
Le Jet-d'eau & le Réservoir.	259
L'Aytruche.	261
Le Renard & les Jeunes Lapins.	262
Le Merle & le Ver luisant.	265
La Rancune de l'Ours.	266
L'Huître & l'Homme.	269
L'Escargot & la Cigale.	274
L'Aigle & la Corneille.	276
La leçon d'un Vieillard.	278
Les Oiseaux de proie.	280
Le Conquérant & le Pasteur.	283
L'Aiglonne & les Paons.	287
Les deux Ruisseaux.	289
Le Renard & le Dogue.	291
Théone & Kia.	293
La justice des Animaux.	297
Le secret de l'éducation.	299
La Force des larmes.	302
Le Phénix.	304
Les Moineaux & le Temple.	305
Le Chêne & le Gland.	306
Le Diamant & le Lapidaire.	307
Le Novateur.	308

Jeannot & le Frêlon.	311
La Tourterelle & le Bouvreuil.	312
Le Loup & le Hérifon.	315
Des Voyages de la Vérité.	316
Le Chapeau.	319
Le Singe & le Renard.	321
La Goutte d'eau.	323
Les Fourmis, les Lapins & les Moineaux.	324
Le Serpent & la Colonne.	326

C O N T E S.

Invocation à la Fontaine.	327
Alphonse.	329
Atalante.	353

C H A N S O N S.

Thémire.	359
Couplet fait à un souper.	360
Les Vendanges de Vénus.	361
Couplets pour un souper où se trouvoient deux jeunes personnes pleines de talens.	363
Vénus détronée.	365
La Fuite inutile.	367
A Mad. de Cassini, qui demandoit des vers pour l'Amitié.	368
Conseils d'une Bergère.	369
Ronde de table.	371
L'ombre de Gabrielle.	373
Le Souhait.	375
Le Plaisir.	377
Les Regrets.	379
Couplets chantés devant S. A. S. Mlle. de B**.	381

Fin de la Table.

d' Invent: ~~529~~
30 878

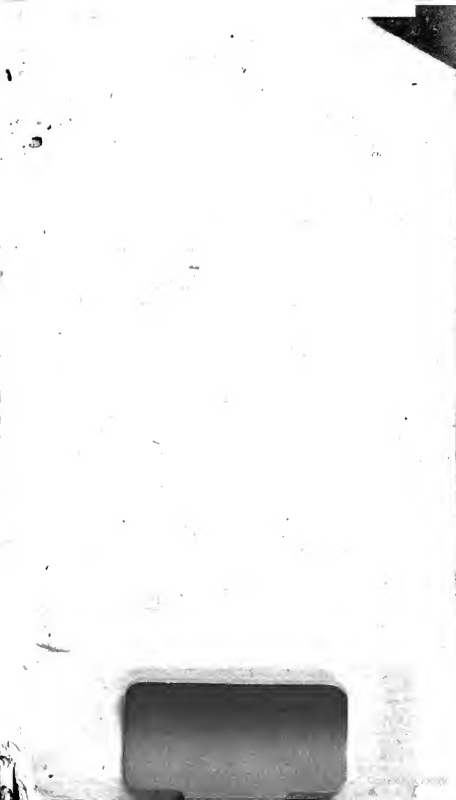


*image
not
available*